

Les Bibliothèques Virtuelles Humanistes

Extrait de la convention établie avec les établissements partenaires :

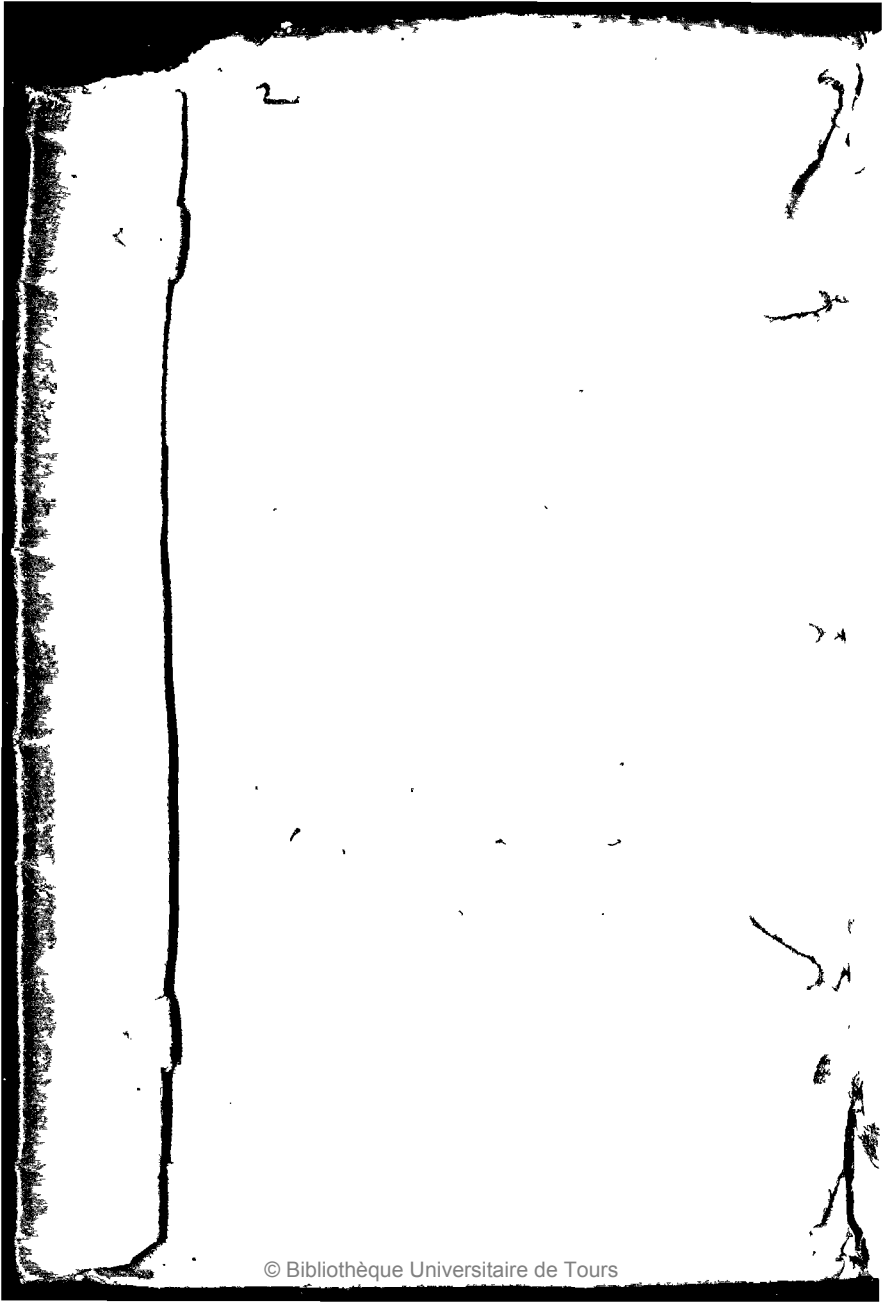
- ces établissements autorisent la numérisation des ouvrages dont ils sont dépositaires (fonds d'Etat ou autres) sous réserve du respect des conditions de conservation et de manipulation des documents anciens ou fragiles. Ils en conservent la propriété et le copyright, et les images résultant de la numérisation seront dûment référencées.
- le travail effectué par les laboratoires étant considéré comme une « oeuvre » (numérisation, traitement des images, description des ouvrages, constitution de la base de données, gestion technique et administrative du serveur), il relève aussi du droit de la propriété intellectuelle et toute utilisation ou reproduction est soumise à autorisation.
- toute utilisation commerciale restera soumise à autorisation particulière demandée par l'éditeur aux établissements détenteurs des droits (que ce soit pour un ouvrage édité sur papier ou une autre base de données).
- les bases de données sont déposées auprès des services juridiques compétents.

Copyright - © Bibliothèques Virtuelles Humanistes

LF 1 - 0
4-4
1

Bunford





L.F. poësie
417

O E V V R E S

POËTIQVES DE

M E L L I N

D E

S. G E L A I S.



A LYON,
PAR ANTOINE DE HARSY,

M. D. LXXIIII.

Avec Privilege du Roy.



A tresdocte & vertueux Sei-
GNEVR, MONSIEI-
gneur M. Hierosme Chatillon, Con-
seiller du Roy, & President en la Cour
de Parlement de Dombes & en la
Seneschaussée & siege Présidial à
Lyon.



VE la poésie, M^oseigneur, soit
vne inuention belle & genti-
le: voire grandement recrea-
tiue & plaisante, il est assez no-
toire, & n'y a (comme i'esti-
me) bon esprit qui aucune-
ment en doute: mais de son
efficace & vertu beaucoup en parlent diuerse-
ment. Toutesfois laissant l'opinion d'aucuns
bizarres cerueaux, qui l'ont en mauuaise repu-
tation, pource qu'elle engendre, disent ils, beau-
coup de lasciuetés és esprits de ceux qui s'y ad-
donnent, prenans leur argument sur quelques
nouuelles poésies: ie m'arresteray à ce qu'en ont
iugé nos bons anciens, lesquels vrayemét l'ont
estimee si excellente, & de telle vtilité, force &
vigueur, qu'ils en ont rapporté l'origine à leurs
† a. . . dieux,

dieux, difans la poëſie n'eſtre autre choſe qu'un enthouſiaſme, ou celeſte fureur : bref que ſur tous autres amateurs de ſageſſe on les deuoit tenir pour ſaincts & ſacrés: qui eſt la cauſe auſſi que bien ſouuent en leurs eſcrits nous trouuôs de telles & ſemblables iaçtances,

*Dieu eſt en nous, & par luy pouſſés ſommes,
Noſtre œuvre point ne procede des hommes:
Ce que contient ceſte machine baſſe
Perira tout, nos vers demeureront:
Bref toute choſe par le temps ſe fracaffe,
Mais nos eſcrits à iamais floriront.*

Il eſt donc à preſumer qu'il y auoit de la deïté en eux, & que ſans ce ils ne ſe fuſſent de tant auancés: eux (dis-ie) qui ſur tous autres ſe monſtrent modeſtes & fort religieux à obſeruer ce qui eſt bien ſeant. Et de faiçt il ne faut eſtimer que toutes les ficçons, inductions, & allegories qu'on trouue parmi leurs œuvres, procedent d'ailleurs que d'un ſens & ſcience profonde. Ainſi Xenophon en ſa Cyripédie a voulu pourtraire au viſ l'office & deuoir d'un bon & vray Prince & par tels vtiles & certains enſeignemens ſous le nom de quelqu'un inſtruire tout le monde à fin que comme dans vn miroir chacun auiaſt quel chemin il auroit à ſuyure: le vertueux euſt deuât ſoy vne reigle aſſeuree, ſuyuant laquelle il ſe guideroit, par l'obieçt de quelque magnifique Seigneur depeint de toutes couleurs: le vicieux vn exemple de ſon vice ſi au viſ exprimé, avec la punition, qu'il euſt occaſion de ſ'en deſtourner, & de choiſir quelque autre chemin. Et pœurtant ce grand philoſophe

philosophe Aristote fut biē aduisé de persuader à son disciple Alexandre, homme ayant l'esprit bouillant, de s'addonner à lire les œuures d'Homere, voire de les tenir ordinairement sous son cheuet, pour la profondeur du sçauoir & bons enseignemēts qu'elles cōtiēent. Disons d' Hesiodé, il a escrit la genealogie des dieux. Qui ne diroit à lire crument ce liure, qu'il a abusé de son temps & loisir? Le sens neantmoins que les gens doctes en tirent, & où il a (ie m'asseure) visé, est tel, qu'on ne peut iuger qu'il n'y ayt de la deité, pource que par iceluy il nous a ouuert la source des vertus & vices. Orphee en ses hymnes, s'est addonné à y declairer la diuinité par semblable respect. Je laisse Callimach, Theocrite, quoy qu'il se soit addonné à la vie pastorale, Mosché, Musée, Theognis, Solon, Phocylide, & autres, desquels les escrits nous resmoignent que leur but n'a esté autre, que se declarer vrais censeurs & reformateurs des mœurs, & à laisser de bons & leurs enseignements à tout le genre humain. Et cuydez vous qu'Aeschyle en descriuant vn Promethee attaché au mont Caucase, vn Xerxes venant en Grece avec vne puissante armee, la mort d'Agamemnon & de sa femme, & autres telles choses, n'ayt eu esgard qu'à l'histoire? Sophocle pareillement, & Euripide en tous leurs escrits? Je ne le croy pas: autrement i'estimerois leurs œuures de peu de profit: & qui n'y voudroit autre chose cōsiderer, seroit contre leur vouloir & intention. Quant aux poètes comiques, quelques lascifs qu'ils soyent, & pleins de propos dissolus, si bien on aduise leurs comedies, il n'y a celuy

† ; qui

qui en iuge autrement que des autres: non plus que des satyriques, qui encor sur tous les autres monstrent nostre dire estre tresueritable, pour le grandissime soin qu'ils ont pris chascun à publier, & par ce moyen chastier les vices de leur temps. Je laisse à confiderer en quelle autorité & credit chaque poëte de son temps a esté. Homere, pour la naissance duquel sept villes se sont prises à question, s'imputans à grandissime felicité de l'auoir pour leur citadin, luy cependant qui estoit yssu de si bas lieu & aueugle: Hesiodé, l'autorité duquel a esté si grande, qu'il n'est besoin en faire plus long recit: tous les autres sulsdits, qui ont esté si bien cheries & aymés es lieux de leur natiuité, que mesmes on proposoit grands sommes de deniers à qui vouloit expliquer, & enseigner leurs escrits. Et que dirons nous de Pindare, ce prince des Lyriques? le renom duquel a esté tel, qu'Alexandre le grand ruinant & saccageant Thebes, commada qu'on pardonnast à la maison & famille, vsant en son endroit de mesme faueur qu'auoyét fait au parauant luy les Lacedemoniés. Simonides vrayement combien il a esté chéri des dieux Cicero & Valere le tesmoignent: car comme il eust veu vn poure homme ietté sur le riuage de la mer, & l'eust par compassion inhumé, aduertit en son ge de ne monter sur mer euita le peril qu'encoururent ses compaignons, qui ne le voulans croire, perirent tous le lendemain deuant ses yeux. Je serois trop long, Mōseigneur, si ie voulois de dire par le menu toutes les singularités qu'on peut obseruer es escrits des diuins poëtes: concludant seulement ie diray, que c'est là où tout
amateur

amateur de sagesse se doit arrester , & cōformer
ses mœurs, la vie, brestoutes les actions: fuyant
au contraire tous ceux qui s'amusans à follemēt
rimer , ne meritent rien moins que le nom de
poètes, le nom desquels emporte biē autre cho
se que de simplement bien rencōtrer, & ne fail
lir à la rime. Je ne nieray toutesfois qu'il ne soit
forti de nostre temps vn bon nombre de per
sonnages, qui traictans ce mesme subiect , ne se
sont rendus indignes du rang des anciens ; &
en pourrois nommer quelques vns, qui se sont
monstrés grandement louables & dignes d'ad
miration: Mais sur tous il me semble que ie fau
dray si ie ne mets Mellin de S. Gelais , poète af
sez congnu de natiuité & nom par la Frâce : les
œuures duquel symbolizent si bien à ceste fa
çon ancienne, estans fort doctes, gentiles & de
bonne grace , qu'à mon aduis il ne sera dit des
priser sa vacation. Il auoit desia donné assez bon
tesmoignage de son sçauoir en quelques petis
fragments semés parmi les autres auteurs, qui
aussi ont esté fort bien receus , & grandement
apptouués : mais qui considerera tout l'œuure
qui maintenant se presente , & lequel iusques
icy nous auoit esté caché , iugera , ie m'asseure,
avec moy qu'il est digne de singuliere recom
mandation , & que c'estoit dommage de le lais
ser ainsi esgaré. Et de fait qui prendra par le
menu ses opuscules, les elegies, les epistres, son
nets, quadraings, sixains, huiétains, dixains, on
zains, douzains, epitaphes & epigrammes, les
trouuera fort bien troussés , & avec vne mer
ueilleuse dexterité d'esprit : resentans entiere
ment ceste forme de cōposer ancienne, & four
nis

nis de toute gentillesse & gaillardie. Et pource
que ce beau fruit postume, priué de son au-
teur a besoin de faueur. & ayde, pour pouuoir
subsister parmi tant d'enuieux, dont nostre Frâ
ce est peuplée: il vous plaira, Mōsieur, vous qui
estes né en vertu, qui ayez & caressiez ce qui
en depend, le receuoir sous les esles de vostre
protectiō, luy seruir de garend, le maintenir &
defendre contre tous ceux qui le voudroyent
offenser. Vostre autorité est grande, vostre re-
nom fort congnur, l'estude & plaisir singulier
que prenez à la lecture des bons liures. Il ne
sçauroit estre que biē asséuré & gardé sous vos
mains & appuy. Je le sens desia comme resiouï
de vostre bon traictement: plus il ne craindra à
s'auancer, s'il sent vostre support. Bien est vray
qu'il est petit, mais bien troussé, répli & accom-
pli en tout ce qu'il luy faut. Je le rens donc en-
tre vos mains & vous prie bien humblemēt le
receuoir ainsi que auez accoustumé receuoir
toutes œures doctes & biē limees. Que s'il y a
trop de hardiesse de mō costé, ie vous prie l'im-
puter au treshumble & loyal seruice que i'ay en-
uie de vous faire, comme à celuy qui par ses sin-
gulieres vertus le merite. Je prieray le createur,
Mōsieur, qu'il vous doint en santé heureuse
& longue vie, à fin que longuement nous puis-
sions iouir de l'equité & droiture, laquelle, cō-
me bon & equitable chef de Iustice que vous
estes, vous nous administrez tous les iours.
De Lyon ce premier Iuillet, 1574.

Vostre humble & affectionné
seruiteur A. de Harfy.

TABLE

T A B L E D E S
O E V V R E S D E
M. D E S. G E L A I S.



O P V S C V L E S.

S. Gelais sur son liure.	1
De luy mesme.	1
Description d'Amour.	2
Cartel de la part d'Amour à messeigneurs d'An ghien & Prince de la Roche-sur-Yon.	4
Cartel pour vne partie d'armes.	5
Responſe au cartel des ennemis d'Amour.	6
Douze Cheualiers estranges aux dames.	9
Pour des Cheualiers , que des masques , vestus en Amazones , menoyent sur les rangs au tournoy de la Royne Catherine à son entree 1548.	10 & 11
A Madame qui a pour deuise l'escu de Gorgon & l'oliuier.	11
A Madame d'Aumalle.	11
A Madame de Valentinois.	12
Vn qui fut baillé à plusieurs.	12
Mascarade de six dames habillees en Sibyles.	13
Cartel de six Cheualiers estranges.	14
Autre cartel pour autres six Cheualiers.	15
Mascarade au banquet du Cardinal de Lorrain- ne.	18
Bien-allee de deux Nymphes au Roy.	20
† 5	L'une

L'une des Orchades au Roy.	21
L'une des Dryades au Roy.	22
Pour des masques de neuf filles de la Royne aux couches de ladite dame , elles estans en trois bandes.	24
A la Royne.	25 & 50
A Madame, sœur du Roy.	25
Deux combattans incarnats aux dames.	26
D'un bracelet de cheueux.	27
D'un Oeil.	29
A vne mal contente d'auoir esté sobrement louee, & se plaignant non sobrement.	30
Douze baisers gagnés au ieu.	32
A vn quidam auaricieux.	36
Responce audit.	36
D'une Dame.	38
Leger chapitre pour le luth, à double repos.	39
Du Rousseau, & de la Rousse.	39
D'un eslongnement.	40
D'un present de cerises.	41
Enuoy de trois Princes estans au voyage de Bou longne, 1550. à trois Dames.	43
Pour vne Belette.	45
Pour vne Dame ayant son mari prisonnier des ennemis.	47
Pour la Royne Marie.	49
A vne Princesse.	53
à Traues.	56
Au Roy pour vne partie d'armes.	56
Aux gentilshommes de la Cour , pour quelques damoiselles absentes.	57
	Sur

Sur vne Guiterre Espaignolle rompue & puis faicte rabiller par Monseigneur d'Orleans estant malade.	58
Chapitre, lettres capitales.	59
Quinzain de lettres capitales, respōdant au cha- pitre precedent.	60
Madrigale.	60
Sur vn Luth.	61
A vne, qui, pource qu'elle auoit sa mere, faisoit la ieune, bien qu'elle fust vieille.	62
Malediction, contre vn enuieux.	62
De Menander.	64
A vne Dame.	65
Pasquin.	66
De foy mesme.	67
D'une Dame.	68
Almanach à Madame du Gogurier.	70
Escrit dans le Psautier d'une Damoiselle.	71
Plainte d'une Dame.	71
A vne Damoiselle.	73
Mis en des Heures, au deuant d'une instruction pour se confesser.	74
Folies aux hosteliers.	75
Le desir des belles.	75
Dixain.	76
D'un amoureux & de sa dame.	76
La melancolie de Catin.	77
Folies.	78. 79
De Roger, & de Marion.	78
D'un Moyne.	79
Du ieu des Eschecs.	79
	SON

S O N N E T S.

Sonnet au nom de Madamoifelle de Traues.	81
D'un present de rofes.	82
Sonnet de feu Monsieur le Duc d'Orleans.	84
Sonnet en la naissance de Monsieur le Duc de Bretaigne.	85
Pour mettre au deuant de l'histoire des Indes.	85
Pour les marques de Mōsieur de Martigues à la Cour, apres qu'il eut espousé M. de Lual.	86
Du Roy Henry au cōmencemēt de son regne.	86
Dē Monsieur le Daulphin.	87
De deux masques en Rugier & Marphise à vn faict d'armes à Blois. 1550	88
Sonnet mis au deuant de l'Aduertissement sur les iugemens d'Astrologie.	89
Plusieurs autres sonnets qui n'ont point d'in- scription entremessés par dedás les precedets.	

R O N D E A U X.

Folie.	94
Translation.	96
Excuse d'auoir mesdit.	97
Dialogue d'Amour & de la Mort.	98
A Ribard creditteur importun.	100
Autres plusieurs rondeaux qui n'ont point d'in- scription.	

B A L L A D E S.

D'un Chat & d'un Milan.	100
Autre ballade.	101
LXXXVIII. QVATRAINS.	103
	XIII.

XIII. SIXAINS.	122
LII. HVICTAINS.	126
XCIX. DIXAINS.	143
ONZAINS.	182
SEIZAIN.	183
DOVZAINS.	185

EPITAPHES.

Pour vn vieillard auarcieux.	194
Sur le sepulchre de madame Laure refaict par le Roy en Auignon.	194
De feu Madame de Traues.	195
De Charlotte Aymonde.	195
De feu Monsieur le Viconte de Turene.	196
De Madame Louife de Sauoye mere du Roy François.	196
D'une damoiselle.	196
D'une courtizane.	197
De feu Madame de Lustrach.	197
Prins d'un antique Latin.	198
Du cœur du feu Roy François enterré à Haute- bruyere.	198
De Marie Compane femme de Nicolas de Her- beray Seigneur des Essars.	199

ELEGIES.

Elegie d'Ouide paraphrasee.	199
Deux autres elegies.	

EPIGRAMMES.

Pris de Claudian, d'un vieillard d'aupres Veron ac.	209
	Translat

Translation d'un epigramme de Catulle. 210

EPISTRES.

Responſe des filles de Madame demeurées à S.
Germain aux lettres du S. de la Vigne. 212
A Diane ſa niece. 214

ENIGMES.

En façon de Prophetie. 218
Autre enygme. 221
ESTRENES. 221

CHANSONS.

Pour dire au luth en chant Italien. 228
Pour la Guitte. 230
Villaneſque. 235
Deploration du bel Adonis. 242
Autres chanſons qui n'ont point d'inſcription,
entremeslées parmi les precedentes.

Epigramme. 247
A Madamoifelle de Tallard, le iour de ſes noc-
ces. 247
Tallard parlant de foy. 250
Contre vn mal diſant. 250
Graces à Dieu. 252
Epigramme latin de l'auteur, comme il rendoit
l'ame. 253

E I N.

PRIS D'VNE DES EPI-
STRES DE CLEMENT
MAROT.

O S. GELAIS *creature gentille,*
Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le stile,
Et dont le tout rend la France honnoree,
A quoy tient il que ta plume doree
N'a faict le sien ? ce mauvais vent qui court
T'auroit il bien poussé hors de la cour?
O Roy François tant qu'il te plaira pers le,
Mais si le pers, tu perdras vne perle,
Sans les susdits blasonneurs blasonner,
Que l'Orient ne te jçauroit donner.

Extrait du privilege du Roy.

PAR lettres patentes du Roy il est permis à Antoine de Harfy Libraire à Lyon d'imprimer ou faire imprimer & vendre les Oeuures de feu Mellin de S. Gelais, avec inhibitions & defenses à tous autres Imprimeurs Libraires & Marchands de non imprimer ny vendre en ce Royaume lesdites Oeuures de six ans apres la premiere impression que ledit de Harfy en aura faicte : sur peine de confiscation des exemplaires qui se trouueroyent, de tous despens d'omages & interests, & d'amende arbitraire. Ensemble a ledit Seigneur voulu que en inserant le contenu de ses lettres patentes, ou l'extrait d'icelles, à la fin ou au commencement des liures qui s'imprimeront, elles soyent tenues pour suffisamment signifiees & venues à la notice & congnoissance de tous Libraires & Imprimeurs, tout ainsi que si lesdites lettres leur auoyent particulierement & expressement esté monstrees & signifiees: comme apert plus amplement par lesdites lettres patentes, donnees au bois de Vincennes le dixieme iour de May mil cinq cens soixante & quatorze.

Par le Roy à vostre relation.

Moré.



OEUVRES POE-
TIQUES DE

M E L L I N

D E

S. G E L A I S,



De Sainct Gelais sur son liure.



E LIVRE & moy congnois-
sons seulement
Vne maïstresse, & portons pour
enseigne
Son nom escrit, luy manifestemēt,
Moy dans le cœur: luy à fin qu'on
l'enseigne

*S'il se perdoit, ou que nul ne la preigne:
Moy pour monstrier que suis prins & perdu,
Sans pouuoir estre à moy mesme rendu.
Elle donner peut le liure à toute heure:
Et ie ne doy ailleurs estre attendu.
Car veuille ou non il faut que sien demeure.*

De luy mesme.

S i i'eusse osé penser qu'en ce temps cy,

a

De

De tant d'esprits illustres esclarci,
 On eust daigné recueillir & escrire
 Les tristes plaints de l'amoureux souci,
 Que ie faisois, pour impetrer merci
 De celle là dont ie n'eus que martires
 I'eusse tasché de plus pres à les dire
 En stile tel, qu'aucun les eust peu lire
 En patience, & peut estre en plaisir:
 Mais mon torment ne me donna loisir
 De leuer l'œil à vn si haut desir,
 Cherchant pitié, non louange à mes cris.
 Et qui d'Amour se sentira saisir,
 Congnoistra bien que ie vouldus choisir
 Vie pour moy & non pour mes escrits.

CHRIST, LE TEMPS, ET L'AMOVR, PVRGE,
 CONSUME, EN FLAMME
 NOS MAYX, TOVS LES HYMAINS, DE
 SON SANG, FAYX, ET FLAMME

Description d'Amour.

QV'EST CE qu'Amour? est ce vne deité
 Regnante en nous: ou loy qui se contente
 De nous sans force & sans necessité.
 C'est vn pouuoir, qui par secrète sente
 Se ioint au-cœur, dissimulant sa force,
 Et se fait maistre auant que lon le sente.
 C'est vn discord, & general diuorce,
 Dentre les sens & le vray iugement,
 Laisant le fruiçt pour la feuille & l'esorce.
 C'est vn vouloir qui n'a consentement
 Qu'à refuser ce qu'il voit qui l'asseure.

De

De luy donner meilleur contentement.

C'est vn desir, qui, pour attendre vne heure,
Perd beaucoup d'ans, & puis passe comme ombre,
Et riens de luy fors douleur ne demeure.

C'est vn espoir qui palie & adombre
Le mal passé, & l'estimation
De l'aduenir, qui n'a mesure ou nombre.

C'est vn travail d'imagination,
Qui, variant par crainte & esperance,
Oisive rend toute occupation.

C'est vn plaisir qui meurt à sa naissance,
Vn desplaisir, qui plus est en saison,
Quand de sa fin plus on a d'assurance.

C'est vn portier, qui ouure sa maison
Aux ennemis, & aux amis la ferme,
Faisant les sens gouverneurs de raison.

C'est vn refus, qui assure & afferme
Vn affermer, qui desassure & nie,
Rendant le cœur en inconstance ferme.

C'est vn ieusner qui paist & rassasie,
Vn deuorer qui ne fait qu'affamer,
Vn estre sain en sieure & frenesie.

C'est vn trompeur qui sous le nom d'aimer
Tient tout en guerre, & tout reconcilie,
Sachant guerir ensemble & entamer.

C'est vn effort qui estraint & deslie
Vne foiblesse, en puissance si grande
Que tout bas hausse & tout haut humilie.

C'est vn subiect qui n'a qui luy commande,
Vn maistre auquel chacun va resistant,
Vn nud à qui chacun oste & demande.

a. 2

C'est

C'est vn voleur trop ferme & persistant,
 Vn obstiné, qui vne mesme chose
 Veut & deueut cent fois en vn instant,

C'est vne peine interieure & close,
 Qu' on veut celer, & que chacun entend,
 Qu' on ne peut taire, & que dire lon n' ose.

C'est vn sçauoir incongnu & latent,
 Et qui se peut trop mieux sentir que dire:
 Parquoy ie suis de m' en taire content,
 Et par penser abandonne l' escrire.

Cartel de la part d'Amour à Messieurs
 d'Anghien & Prince de la
 Roche-sur-Yon.

DE par le fils de Dioné la belle,
 Contre lequel quiconque se rebelle-
 Esprouue en brief qu' il n' est pouuoir humain
 Qui resister puisse à sa forte main:
 Je fais sauoir à vous, Seigneurs & Princes,
 Que luy volant autour de ses prouinces,
 Et voyant nés de luy par tout ça bas
 Cent mille amours, & autant de combats,
 Il s' esueilla, & tint à grand mespris,
 Que vous deux seuls demeurés non espris,
 De sa ferueur, & qu' en vous feu ne luisse
 Qui à aimer ou armer vous induisse.
 Si vous commande & enioint par expres
 Que dans ce soir vous deux soyez tous prests,
 Pour soustenir en armes la querelle
 De dix soldats de sa bande & sequelle,
 Contre autres dix, qui de cœurs non faillis

Les

Les ont ce iour brauement assaillis:
 Non que leur force ayt besoing de secours:
 Plus tost faudroit retarder de leurs cours:
 Mais pour vous prendre estant en celle troupe,
 Où *Amour* est, comme feu en l'estoupe.
 Car il sait bien qu'on ne peut approcher
 De tels amans sans l'*Amour* accrocher:
 Puis par l'honneur qu'à ceux cy vous ferez,
 Des ennemis le bien vous parferez,
 Qui tascheront, vous voyant comparoistre
 A faire mieux leurs forces apparoistre.
 Ainsi aux vns la faueur departie
 Amendera l'une & l'autre partie.
 N'y faillez donc, sur peine qu'en lieu d'armes
Amour marri ne vous charge de larmes,
 Ains vous monstrez par vertu fortunée
 Ses bons parents, issus du fort *Enee*.

Cartel pour vne partie d'armes.

A V O V S Seigneurs, quiconque vous soyez,
 Qui de bons sens & raison foruoyés,
 Suyuez *Amour* inconstant & volage,
 Qui pour vn peu de bien & d'auantage
 Qu'il fait promettre, & assez mal tenir,
 Le voulez dieu pretendre & maintenir.

Nous sans espoir, nous mal traittés des dames,
 Nous, ennemis d'*Amour* & de ses flammes,
 Voulons prouuer en plein camp de bataille,
 Qu'*Amour* n'est dieu, ne rien qui gueres vaille,
 Et que vous tous, qui siens vous dites estre,
 Seruez vn traistre & infidelle maistre.

Outre cela nous auons entrepris

(Sachant tresbien où il doit être pris)
 De luy donner mille ennuis & destresses
 Deuant vos yeux, & ceux de vos maistresses

Or si en vous sentez les preudhommies
 Que vous voulez qu'estiment vos amies,
 Et si l'honneur du garçon de Venus
 Tenez si cher comme y estes tenus,
 Mettez vous six, contre six que nous sommes,
 Nombre finy d'infinis gentilshommes,
 Pour le garder, & si vostre troupeau
 Par douze fois met la lance en l'anneau
 Auant le nostre, & allez en courant
 D'aussi droict fil qu'Amour fait en tirant,
 L'auengle enfant sera mis à deliure,
 Et parmy vous librement pourra viure.

Mais si le droit, qui nous fait quereller,
 Nos lances fait en l'anneau droit aller,
 Tant qu'amour soit par vous mal defendu,
 Attendez vous de le trouver pendu
 Au lieu & iour qu'il plaira ordonner
 Au plus grand Roy qu'on eust sceu couronner.

Responce au cartel des ennemis d'Amour.

V O S R E cartel depuis cinq iours passés,
 Nouveaux geans, qui les dieux menassez,
 Nous a donné tant de ris & d'esbat
 Qu'en auions presque oublié le combat:
 Car vos propos nous faisoient souuenir
 D'un qui vouloit gendarme deuenir,
 Non point pourtant qu'il fust hardi, mais pource
 Que le pauvre homme auoit perdu sa bource,

Et

Et n'eust pas mieux voulu qu'une bataille
 Pour y mourir, n'ayant pas vne maille.
 Nous congnoissons en la mesme escriture
 Le vray iargon, le stile, & la nature
 De maistre Pierre, & tous les tours qu'il fait
 Quand on le poind de parole ou d'effect.
 Il bourre, il frappe, & puis il parle à dieu
 Dieu fait comment, & chante en mesme lieu.

Or entendez s'il vous plaist les raisons
 Qui vous font mettre en ces comparaisons.
 Vous confessez auoir seruir les dames,
 Auoir senti les amoureuſes flammes,
 Mais pour autant qu'y perçites le temps,
 Vous, de vous mesme & d'elles mal contents,
 Voudriez trouuer à qui querelles prendre
 Pour tost mourir en lieu de l'Amour pendre.
 Ne voyla pas la colere & rancune
 Du bon soldat qui perdit sa pecune?
 Vous vous mettez apres à blasphemer
 Le trespuissant & treshaut dieu d'aymer,
 Vous esleuant sans raison ne propos
 Contre vn qui tient tout le monde en repos.
 Puis le laissant à nous faites la guerre,
 N'est ce pas fait ainsi que maistre Pierre?
 N'est ce pas fait en courage inconstant,
 D'estre en courroux & rire en vn instant?
 Le courroux est le camp de la bataille,
 Que requerez qu'on vous accorde & baille:
 Et la risee est l'anneau, & les lances,
 Où vous voulez espromer vos vaillances.
 O belle espreuue, ô grand noise & tenson,

Qui se commence & termine en chanson.
 Nous en rions, mais, quand tout est compté,
 Nostre ris est de pitié surmonté:
 Car vostre erreur prouient d'impatience,
 Qui ne congnoist ny raison ny science:
 Et quand le deuil de se voir refusé
 Oste le sens, il doit estre excusé.
 Le desespoir vous rangez a ce poinct
 De demander ce que ne vouliez point.
 Vous desirez auoir camp & combattre,
 Et vos propos ne tendent qu'à s'esbattre:
 Cela ne vient que d'amour offensé
 Qui l'esprit trouble & rend l'homme insensé.
 Et ne vous faut autre foudre ou tempeste,
 Ny autre mont pour vous choir sur la teste,
 Et vous punir de ce dieu assailli,
 Que de vous voir ainsi le sens failli.
 Et toutesfois pour vostre penitence,
 Laisant à part l'ameau & la potence,
 Nous nous offrons autant que pourriez estre
 De nous trouuer où voudriez comparoistre,
 Pour vn chacun de nous donner au sien
 Deux coups de lance, & par mesme moyen
 Venir apres au combat de l'espee,
 Pour voir qui a iuste cause occupee,
 Remettant tout, & le temps & l'octroy
 Au bon plaisir du magnanime Roy,
 Le iugement duquel saige & parfait,
 S'il nous declaire auoir le moins bien faict,
 Nous consentons qu'on tienne pour infames
 Ceux qui l'Amour seruiront & les dames.

Aussi

*Aussi s'il dit que vous soyez vaincus,
En lieu d'Amour nous pendrons vos escus.*

Douze Cheualiers estranges aux dames.

*P O U R C E qu'il n'est, mes dames, rien si seur,
Que quiconque est de vertu possesseur,
Non seulement des hommes est prisé,
Mais du haut ciel aussi favorisé:
Un messagier n'apporte grands nouvelles,
Si, vous estans vertueuses & belles,
Il dit par tout vostre bruit estre espars,
Et qu'on vous veut servir de toutes parts.
De si loing n'est iusque icy ma venue
Pour compter chose au monde si congneue.
Autre nouvelle est celle que i' apporte
(Bien que de vous & de vos vertus sorte)
C'est que voyant plusieurs en ceste place,
Ambitieux de vostre bonne grace,
Qui pour autant qu'ils iugent presque bien
Que sans vertu ils n'y gagneroyent rien,
Sont deuant vous soingneux, & travaillans
De se monstrer vertueux & vaillans:
Et sans mentir leurs propos & leurs mines
Ont bien façon d'hommes rares & dignes:
Mais la vertu ne gist point au langage:
Elle consiste aux faits & en l'ouirage,
Et peut on voir vng braue & beau semblant
Qui dedans cache vng cœur vil & tremblant.
A ceste cause, ô dames, pour ne voir
De vous le faux pour le vray recevoir,
Et vous monstrer au clair la difference*

De ce qui est à qui n'a qu'aparence,
 Douze seigneurs expressement venus
 D'outre la mer, où fut nee Venus
 (L'honneur & prix de tout ce monde large,)

M'ont enuoyé vers vous auieques charge
 De vous prier vouloir tost aduancer
 Douze de ceux qui mieux sçauent danser,
 Et qui parlant vsent des plus beaux termes,
 Pour essayer s'ils seront aussi fermes
 En combattant contr'eux, qui les attendent,
 Qu'ils sont devant celles qui les entendent.
 Et leur pourrez, mes dames, s'il vous plaist,
 Faire sçauoir que si leur desir est
 D'estre à cheual, ou à pied combattans,
 Messieurs ont d'armes & cheuaux tant,
 Qu'en l'un & l'autre ils auront à choisir,
 Pour harnois prendre & couraige à loisir:
 Là vous pourrez clairement esprouuer
 Qui vous deurez eslire ou repprouer.
 Mais i'attends voir des miens election,
 Puis que vertu consiste en action.

Pour des Cheualiers, que des masques, vestus
 en Amazones, menoyent sur les rangs au
 tournoy de la Roynie Catherine à son entree
 1548. Lesdites Amazones presenterent aux
 dames des escus d'or entaillés, desquels le
 chef estoit vne teste de Ianus, & le dedans
 vne porte double, dont la moitié se pouoit
 ouuir, l'autre non. Au dessus pour tymbre
 y auoit deux chapeaux, l'un de peuplier,
 l'autre

l'autre d'olurier, d'où pendoyent des branches qui environnoyent l'escu en façon d'ordre, entrelaccées d'un escriteau où il y auoit ce mot, ET BELLO ET PAÇE.

A la Royne.

LA grand' faueur qu'à vertu vous portez,
Dont usqu' au ciel le bruit on voit s'estendre,
Ces estrangiers a icy transportés,
Non pour vouloir contre vos preux contendre,
Mais pour à eux, & à vous faire entendre,
Le grand desir de vos graces acquerre,
Et vous monstrer qu'ils sont bons à vous rendre
Obeissance & en paix & en guerre.

A Madame qui a pour diuise l'escu
de Gorgon & l'olurier.

DE dir peuplier son fort chef environne
De Iupiter le fils laborieux,
Et d'olurier paisible se couronne
Celle qui tient l'escu victorieux.
De tels chapeaux nos soldats curieux,
Les voudroyent bien de vous (Madame) attendre:
Ainsi soit veu vostre olurier s'estendre
Par tout ce rond du clair ciel enfermé;
Et tant de gens sous vostre escu se rendre,
Que de IANVS le temple en soit fermé.

A Madame d'Aumalle.

SI Pallas belle & prudente est armee,
Si son fort arg Diane chaste bande,

Et

Et si *Venus* aime bien estre aimée
 Du dieu duquel faut que guerre on attende,
 Vous pouvez bien, Madame, à ceste bande
 De Cheualiers plains d'honneste desir,
 Porter faueur & prendre ce plaisir
 De faire d'eux esprouue en toute chose,
 Car de meilleurs vous n'en sauriez choisir,
 Soit de *IANVS* la porte ouverte ou close.

A Madame de Valentinois.

DE chesne verd s'ordonnoit la couronne
 A qui sauoit vn cheualier Romain,
 Et d'oluiier s'honoroit la personne
 Par qui la paix venoit au genre humain.
 Or l'un & l'autre auez en vostre main:
 Car en portant faueur à l'exercice
 Des Cheualiers qu'auons mené en lice,
 Ils vous feront de leurs vies tenus,
 Et si feront, en vous faisant seruice,
 Clorre ou ouvrir le temple de *IANVS*.

Cestuy cy fut baillé à plusieurs.

CE chesne rude, & ce franc oluiier,
 Qui de *IANVS* environne la porte,
 Dames vous veut requerre & conuier
 De voir de nous la differente sorte,
 Dont l'un se plaint, l'autre se reconforte,
 (Comme il vous plaist nous fouir ou aimer,)
 Et toutesfois pour vous en gré se porte
 La paix, la guerre, & le doux, & l'amer.

Six dames ieunes & petites firent, par commandement de la Roynes, vne mascarade, vn soir, estans habillees en Sibylles, pour donner passetemps au Roy à son retour d'un voyage à sainct Germain en Laye, l'an 1554.

La premiere estoit Madame Elizabet en Sibylle Cumane Amalthee parlant au Roy.

*DE quoy peut mieux honorer Amalthee
L'heureux retour du grand Roy de la France,
Que d'un octroy de paix & d'abondance
Après victoire en tous lieux exaltee?*

La seconde fut la signora Clarice Strossy en Sibylle Tyburtine parlant à la Roynes.

*VOSTRE grandeur, vostre felicité,
Libre rendront l'ample terre affermie,
Où vous (Madame) & moy pristes la vie,
Vous obligeant vostre felicité.*

La tierce fut la Roynes d'Escoce en Sibylle Delphique, parlant à Monseigneur le Dauphin.

*DELPHICA Delphini si mentem oracula tangunt,
Britonibus iuges regna Britannia tuis.*

La quatrieme fut Madamoiselle de Flamy en Sibylle Erythree parlant à Madame Marguerite sœur du Roy.

LE beau riuage, où mon surnom: i'ay pris,

Ne

*Ne produit point de perles de tel prix
Que vous, vniue & claire Marguerite,
Qui voyez tout deffous vostre merite.
Heureux trois fois, & plus sera le Roy
Que vos vertus vous promettent & moy.*

La cinquieme, Madame Claude, fille du Roy,
en Sibylle Libyque, parlant à Monsieur
de Lorraine,

*L A I S S E Z tourner les fusées fatales
De la Sicille & de la Palestine:
Car tost le Roy, ie le vous predestine,
Vous saisira de leurs terres totales.*

La vi. M^{re} en Sibylle Phrygienne, par-
lant à la Roynne, pour l'enfant dont estoit
lors grosse, qui fut depuis Monseigneur
d'Aniou.

*A vostre enfant, s'il vous plaist le permettre,
Ie puis, Madame, asseurer & promettre
Naissance heureuse, & tout à temps venir,
Pour voir parfaicts vos souhaits à venir.*

Le 21. Auiil 1556. à Blois, qui fut le iour
des nopces de Monsieur de Cypierre &
Madame de Pyennes, & de celles de
Monsieur de Sainct Amant Barbazan &
de Madamoiselle de Humieres.

*L E S six vainqueurs des vertus heroiques,
De tous les preux modernes & antiques,
Et dont chacun, pour eternel renom,*

A sous

A sousigné ce Cartel de son nom,
Ayant esté par MERCURE aduertis
Aux champs heureux, dont ils sont departis,
Qu'en vostre France, où aucuns d'eux nasquirent,
Et où tous six iadis louange acquirent,
Il se faisoit diuerses entreprises,
Où toutes gens aux armes bien apprises
Venoyent leur force & valeur esprouuer,
Ont bien voulu de leur part s'y trouuer
Pour honorer la Royale maison
Où tant d'honneurs virent en leur saison.

Si ont conclu d'ensemble en lice entrer,
Si tant vous plait (mes Dames) impetrer
Pour eux du Roy, & contre tous venans
Estre chacun quatre coups soustenans
De forte lance, & s'ils font apparoir
Que mieux ne peut deuant vous comparoir,
Ils se tiendront assez recompensés,
Si non ingrats & vostres les pensez,
Rendans au Roy & à vous tout le prix
Du bien qu'en France autresfois ont appris.

MANDRICARDO. SACRIPANTE.
 RINALDO. ORLANDO.
 RUGIER. ASTOLPHO.

Pour la partie qui fut faicte en armes aux
 nopces du Marquis d'Albeut à Blois, le
 troisieme iour de Feurier 155^e. fut quin-
 ze iours auparauant mis en la court du
 Chasteau dudit lieu en solemnité vn ta-
 bleau, où estoit ce qui s'ensuit:

Quicon

Quiconque sent du fils de Cytheree
 La viue flamme, & la pointe doree,
 Celle qui fait les cœurs se ressentir
 Du feu celeste, & point ne consentir
 A bas desir, qui empesche & retarde
 Le bien supreme où la vertu regarde,
 Sache qu'il a la marque & le vray signe
 D'homme diuin courageux & insigne,
 De mesme aussi que courageux se sent
 Monstre assez tost qu'à l'amour il consent:
 Car la vertu & l'amour qui soustiennent
 Tout l'univers, ensemble s'entretiennent:
 Mais pour autant qu'Amour faux se desguise
 Comme vn Prothee en differente guise,
 Et non congnu de V E N U S, mesme il poind
 Souuent les cœurs que Mars ne congnoist point,
 Lesquels pourtant ne font profession
 Que de vaillance, & forte affection:
 Dont se vantans, les dames sollicitent
 Non autrement que ceux qui les meritent.

A ceste cause, entre tant de milliers
 De vrais amans, & hardis Cheualiers,
 Dont ceste cour est plaine & frequentee,
 Six ont à part vne esprouue inuentee
 Par où sera discernee & choisie
 La loyauté d'avec l'hypocrisie:
 C'est qu'il sera desormais defendu
 A tout amant, & fust il descendu
 Du sang de M A R S, d'oser plus l'amour faire
 Sans tout premier à deux points satisfaire:
 L'un est d'aller & faire obeissance

A celles

*A celles six qui ont toute puissance
 Sur les six preux, qui cecy font sauoir:
 Desquels chacune a voulu receuoir
 Vne faueur qu'elle fait apparoistre,
 A fin que mieux on la puisse congnoistre:
 Bien que beautés, & graces si aimables,
 Sans autre enseigne assez sont congnoissables:
 Et s'il leur plaist qu'aimer leur soit permis,
 Au second point ils seront lors remis,
 Qui est de faire essay en six façons
 S'ils ont au cœur du feu ou des glaçons:
 Et si combattre ils sauent bien, ou mal,
 En lice, hors lice, à pied, ou à cheual.
 Car les Seigneurs (dont six tels on ne trouue)
 En veulent faire en six fortes espreuue,
 Comme il sera descrit par le menu
 En vn article icy bas contenu,
 Là qui contre eux sera fort & adroit,
 Pourra seruir maistresse en tout endroit.*

Le Cheualier noir, en lice.

Le Cheualier tanné, hors lice.

Le Cheualier iaune, Albanois.

Le Cheualier blanc à l'espee.

Le Cheualier incarnat, à la pique & à l'espee.

Le Cheualier violet, à la hache & à l'espee.

Au festin que le Cardinal de Lorraine fit
 aux Roynes, & le lendemain des hopcés,
 vn masque vestu en Amphion marchant
 deuant les douze masques seruans, ve-
 stus en six sortes de six différentes na-

b tions

tions, deux à deux, accompagnés de douze dames vestues de mesmes eux, arrivant pres de la Roynne luy dit ce qui s'en suit. Au premier service où les vestus à l'Italienne estoient au premier rang.

I T A L I E.

*L A dompteresse & Roynne des provinces
De deux mers ceinte, & d'un mont diuisee,
D'armes seconde, & de Dieux, & de Princes,
Se congnoissant sur toutes plus prisee
D'estre de vous mere & fauorisee,
Vous vient, Madame, offrir tout son pouuoir:
En quoy du ciel elle est autorisee,
Qui rien plus grand que vous ne sauroit voir.*

Au second service Romme estant premiere,

*C E L L E de qui l'Ocean termina
Le large Empire, & les astres la gloire,
Que nul effort fors le sien n'enclina,
Ne restant plus rien qu'elle à sa victoire,
Ores, Madame, est contente de croire
Qu'en vous seruant elle est encore entiere,
Voyant desia, comme presente histoire
De sa grandeur, vostre France heritiere.*

Au tiers service, marchans les premiers les vestus d'accoustremens de Republique.

*L A M P L E Senat, & le fort populaire
De la cité, tiers honneur d'Italie,
Son chef prudent, & son bras militaire
Deuant vos yeux, ô grand Roynne, humilie,
Entendant bien que qui se concilie*

Si hau

*Si haute & iuste & sacre Maiefté,
Rend en seruant seruitude abolie,
Et deuiet franc plus qu'il n'auoit esté.*

Au quatrieme, la Grece.

*V O Y E Z, Madame, entrer en vous seruant
La nation qui iadis fut seruié,
Du Boristhene & du soleil leuant,
Et d'où la sœur de Cadmus fut rauie:
Celle d'où vient, ô maistresse, la vie,
La sapience, & les loix, & les armes:
Et maintenant d'un tyran asserruie,
De vous attend le remede à ses larmes.*

Au cinquieme, les Allemans.

*V o s forts ayens, Cymbres, Francs, & Germainz,
Hommes de grande inuincible puissance,
Vous font, Madame, humble recongnissance,
Chose que d'eux n'eurent onc les Rommains.*

Au fixieme, l'Espagne.

*T O U T ce que Galpe, & le haut Pyrenée
Tiennent enclos, & la mer enuironne,
Baisse son chef, Madame, & sa couronne
Deuant la vostre heureuse & fortunee.*

Lesquelles parolles prononcees à chacun seruice par Amphion estoient des chan- tres reiterees en musique, & puis encores sonnees par diuers instruments à diuerses fois durant l'attente du seruice en- fuyant.

En fin en lieu de graces Amphion pro- nonça à la Royne.

P V I S que le grand, qui ce tout fait mouuoir,

b 2

Et

Et le puissant d'où prouient tout pouuoir,
 A tant de grands mis sous vostre puissance,
 Et tant de forts en vostre obeissance,
 Bien deuez vous, Madame, & eux aussi
 Luy rendre grace & tribut de merci.

Eux de se voir & leur posterité
 Sous si clemente & grande autorité.
 Vous de regner si auant dans leurs cœurs,
 Qu'en vous seruant ils se trouuent vainqueurs,
 Bien deuez vous aussi, comme vous faites,
 Cheres tenir les amitiés parfaites
 De ceux qui ont par vous & leurs vertus
 Leurs ennemis & vostres abbatus,
 Au rang desquels à bon droit premiere est
 Celle à qui sert la fameuse forest
 De Caledon, & par qui les Orchades
 Haussent leur chef sur le pere aux Pleiades,
 Celle qui rend d'honneur son front supreme
 Plus decoré que de son diademé,
 Lequel au vostre obligé & uni.
 Auancera l'heureux siecle infini
 Par ordre long de l'immortelle race
 Qui toute pend de vostre bonne grace.

Le 21. de Decembre 1557. à saint Germain en Laye deux Nymphes de fontaines au Roy.

En tout le nombre infini de compagnes,
 Nymphes des eaux, des bois, & des campagnes,
 Qui pour l'amour, Siré, que nous portons
 A vos vertus, ce país habitons,
 Il n'en est point qui se puissent vanter

D'auoir

D'avoir ce bien de vous voir & hanter,
 Plus que nous deux, dont le cristal qui court
 Hors & dedans arrose vostre court.
 Car dès qu'il pleut à vostre providence
 Nous honorer de ceste residance,
 Et nous tirer de nos sources rustiques,
 Pour nous avoir proches & domestiques,
 Taché n'avons de nous en destourner
 Ne par sous terre à nos champs retourner,
 Estimant trop les faueurs & hauteffes
 D'estre de vous voisines & hosteffes.

Delà advient que des communs deuis
 Ne sommes pas longuement sans aduis.
 Si vous venez, tost en avons nouvelle:
 Si vous partez, quelcun le nous reuelle:
 Nostre onde croist sachant vostre venue,
 Et vostre aller nous seiche & diminue.
 Ces veues cy les vous font assez voir,
 Qui en deux iours, qu'on nous a fait savaoir
 Vostre prochain & triste eslongnement,
 Ont de nos pleurs versé si largement
 Qu'elles en sont legeres & taries,
 Et nous sans fin dolentes & marries.
 Qui fait tarir noz parolles aussi
 Et souhaitter ceste grace & merci
 Que tost le dieu, qui rameine le iour,
 Nous rende à nous par vostre heureux retour.

L'une des Orchades au Roy.

M E S sœurs & moy, Nymphes de ces collines,
 Des prés, des champs, & contrees voisines,

b 3

Trois

Trois iours entiers & trois entieres nuits
 Auons esté en extremes ennuis,
 Oyant vn cry sans cesse, & vne voix,
 Qui de tristesse emplissoit tous les bois,
 Et ne sauions que craindre ou esperer
 D'ouïr tant plaindre & se desesperer:
 D'autre costé nous voyions sous nos plantes
 Euidemment sécher herbes & plantes,
 Les poures cerfs oublier leurs paissions,
 Et se tenir en leurs forts & buissons.
 Somme, en nos cœurs si tristes contenances
 Des maux passés doubloyent les souuenances,
 Et monstroyent bien qu'oultre le souuenir
 Il en deuoit de nouueaux aduenir.

Helas c'estoit ce qui presentement
 Se fait par tout de vostre partement.
 De là venoyent les pleurs des deux germaines
 Nymphes des eaux, vos illustres fontaines,
 Qui de leur deuil (Sire) & de vostre allee
 Aduertissoyent toute nostre valee.

Pour donc les sçyure, & nous en ressentir,
 Vos bois ferons de nos voix retentir,
 Non en chantant comme quand estes prez,
 Mais lamentant nostre malheur exprez,
 Iusques à ce, que vous sentant venir,
 Le chant nous puisse & le cœur reuenir,
 Qui n'aurions cœur ny vie en ceste espace,
 Fors l'espoir d'estre en vostre bonne grace.

L'une des Dryades au Roy.

Si par desir raisonnable & honeste,

Et

Et par ardente & treshumble requeste,
 Nous esperions de vous (Sire) obtenir
 Qu'en ce bas lieu il vous pleust vous tenir,
 Qui eust des dieux ceste faueur premiere
 De vous voir naistre & venir en lumiere,
 Et où trois sœurs, filles de Iupiter,
 Expressement vous vindrent visiter,
 Lors que chacune orna vostre berceau
 Des dons du ciel, & en fit vn monceau
 Nymphes n'y a si craintiue entre nous
 Qui ne se vinst getter à vos genoux,
 Et ne tafchast, en les baignant de larmes,
 De vous tenir en ses bornes & termes.

Mais nous auons si longue congnoissance
 De vos vertus, mesmes de la constance,
 Qui ne permet que vostre maiesté
 Oublie ou change vn vouloir arresté,
 Que nous auons plustost voulu choisir
 De nous laisser consommer au desir,
 Qu'en vous priant de chose à vous moleste
 En terre auoir felicité celeste.

Cela fera qu'en lieu de diuertir
 Vostre entreprise, & desseing de partir,
 Nous requerions le froid & la gelee,
 Qui semble auoir despit de vostre allee,
 Qu'elle s'appaise, & face si doux temps,
 Que ne laissiez d'auoir vos passetemps.
 Nous cependant, tristes & solitaires,
 Retournerons à nos bois ordinaires,
 Non pour chasser, si ce n'est aux Satyres,
 Dont les pourchas nous donnent cent martires,

Et dont souvent assez mal leurs a pris
 Comme il appert à ces deux qui sont pris.
 Au demeurant en quelque part deserte
 Nous pleurerons nostre dommage & perte:
 Au tour de nous les cerfs brasinez viendront,
 A eux & nous les forests respondront,
 Forests de vous mieux que de nous congnyes
 Là elles sont maintenant toutes nues,
 S'accommodans au commun desplaisir,
 Et nous auons despouillé tout plaisir:
 Elles pourront leurs feuillages reprendre,
 Et le repos vous seul nous pouuez rendre,
 Non seulement en vous mesme rendant,
 Mais nous donnant quelque espoir cependant,
 Que pour beauté dont Nymphes soit pourueue,
 Tant que serons au loing de vostre veue,
 Vous ne laissez au cœur vous faire playe
 Qui en mette hors vos seruantes de Laye,
 Celles qui n'ont autre aise, autre allegance,
 Que d'esperer en vostre souuenance.

Pour des masques de neuf filles de la
 Royne aux couches de ladicte dame, el-
 les estans en trois bandes.

A Y R O Y.

Q U E saurions nous de nous vous donner, Sire,
 Puis que tous biens en vous mesmes auez?
 Et quelle chose oferions nous vous dire,
 Puis que sur tout toutes choses sauez?
 Congnoissez donc nos cœurs peints & graués
 D'un grand desir : c'est, Sire, de vous voir

Le

*Le monde entier en ses trois parts auoir,
Duquel tenez la plus belle partie:
C'est le subiect s'il vous plaist le sauoir,
De ceste bande en trois parts departie.*

A la Royne.

*AVTANT de fois que nous auons peu voir
Vostre grandeur, qui tout ce monde pare,
Autant de fois auons nous peu sauoir
Que rien mortel à vous ne se compare.
Qui vous veut voir, fait donc qu'il se sèpare
De ceste terre, & monte par desir
Iusques au ciel, pour mieux vous y choisir,
Sachant que là est vostre vraye image.
Mais ne pouuans du corps nous dessaisir,
En terre auons ce celeste plaisir,
De nous vous faire humble offrande & hommage.*

A Madame, sœur du Roy.

*QUAND nostre Roy la terre aura sousmise
A sa vertu, par tout elle estendue,
Et sa compaignie aut haut ciel sera mise,
Pour regner là où elle est attendue,
Vous, du plus haut des Spheres descendue,
Retournerez, passant les diligences
De leurs grands tours, & leurs intelligences
Au plus saint lieu des plus pures Idees.
D'où secourant nos poures indigences,
Par vous, Madame, à vous serons guidees.*

b s

Les

Les deux combattans Incarnats.

A V X D A M E S.

D A M E S, voyez à quelle extremité
 Peut vostre amour les plus grands cœurs reduire,
 Ces deux, de qui la magnanimité
 S'estend par tout où le soleil peut luire,
 Ne pouuans plus par raison se conduire
 (Et sachans mieux esprendre sang que larmes)
 Ont entrepris de l'un à l'autre nuire,
 Et se venger de leur sort par les armes.

Et bien qu'entr'eux y ayt telle amitié,
 Que l'un ayt peu les plaints de l'autre entendre,
 Qui pourroyent faire à ces roches pitié:
 En lieu pourtant d'autre remede y prendre,
 Ils y ont pris matiere de contendre,
 Voulant chacun des deux faire trouuer
 Son mal plus grand, qu'homme ne peut attendre,
 Et l'autre heureux au prix de luy prouuer.

L'un qui n'eust onc ny refus ny rudesse,
 Vent son torment sur tous grand maintenir:
 L'autre qui a sage & douce maïstresse
 Qui or' le chasse or' le fait reuenir,
 Tant qu'il ne fait d'elle à quoy se tenir,
 Soustient qu'il est plus qu'autre languoureux.
 Mais ils sont fols (quoy qui puisse aduenir)
 Car le vainqueur est tousiours malheureux.

Leur importable, infinie douleur,
 Et leurs beaux iours, conuertis en tenebres,
 Les font vestir douloureuse couleur,
 Et pour rameaux auoir cypres funebres.

Mais

Mais leurs beaux fûets, illustres & celebres,
 Feroit en fin par tout estre entendu,
 Maugré l'Amour, ses maux, ou illecebres,
 Qu'en les perdant vous mesme auez perdu.

D'un bracelet de cheueux.

CHEVEUX, seul remede & confort
 De mon mal violent & fort,
 Cheueux longs, beaux, & desliés,
 Qui mon cœur tant plus fort liez,
 Que plus il veut tendre & tacher
 A se distraire & destacher.
 Cheueux, qui futes couuerture
 Du grand chef d'œuvre de nature,
 Où le ciel qui tout clost & voit,
 A monstré combien il pouuoit
 Asssembler en petite espace
 De beauté & de bonne grace,
 Cheueux qui sceustes estranger
 Moy de moy mesme, & me changer
 Tellement, que ie vous accuse
 De l'effect de ceux de Meduse,
 M'ayant rendu vn corps sans ame,
 Ou plustost vne viue flamme.
 Ha cheueux, n'ayez nul regret
 De vous voir en lieu si secret,
 Loing de vos compaignons dorés
 Qui du monde sont adorés
 Celle qui en peut ordonner
 A moy vous à voulu donner
 Pour appry de ma foible vie,

Dont

Dont vous n'auriez deuil ny enuie,
 Si vous sauez, ô blonds cheueux,
 Quel est le bien que ie vous veux.
 Le moindre de vous m'est plus cher
 Qu'auant amie entiere toucher,
 Ne que les tresors assemblez
 Du fin or que vous ressemblez.
 Et toutesfois pour estre miens,
 N'ayez peur de n'estre point siens:
 Elle ne congnoist rien à soy
 Plus sien, que ce qui est à moy.
 Au moins, en ceste qualite,
 Auons nous quelque egalite.
 Si vn ciseau vous fait outrage,
 Vn dard m'en fait bien d'auantage.
 Il y perd à mon œil estaint,
 Et vous n'en changez point de teint,
 Qui vous est plaisir & bon heur,
 Et perte de si grand honneur.
 Ceux dont vous estes separés
 Sont peut estre ores mieux parés,
 Mais si sont ils en ce danger
 De se voir par le temps changer.
 Et d'or en argent conuertis,
 De quoy vous estes garentis.
 Car temps ne vous y peut contraindre.
 Et quand bien vous le pourriez craindre,
 Cheueux, vous estes à vn maistre,
 Qui vous oseroit bien promettre,
 Et au chef dont estes venus,
 Qu'en lieu de deuenir cheuus,

Il fera que le cours des ans
 Vous rendra plus beaux, & plaisans.
 On ne voit point pour forts hivers
 Les lauriers moins feuillus & verds,
 Le beau dieu qui en print la cure
 Les defend de celeste miure,
 Et ie feray tant, si ie puis,
 Aydé de celle à qui ie suis,
 Que mes honneurs vous seront tels
 Qu'elle & vous serez immortels.

D'un Oeil.

O E I L attrayant, œil arresté,
 De qui la celeste clarté
 Peut les plus clairs yeux esblouir,
 Et les plus tristes esiouir:
 Oeil, le seul soleil de mon ame,
 De qui la non visible flamme
 En moy fait tous les changemens
 Qu'un soleil fait aux elemens,
 Disposant le monde par eux,
 A temps froid ou à chaleureux,
 A temps pluuieux ou serain,
 Selon qu'il est proche ou loingtain.
 Car quand de vous loing ie me treuve,
 Bel œil, il est force qu'il pleue
 Des miens vne obscure nuee,
 Qui iamais n'est diminuee,
 Ny ne s'esclarcist ou decouure,
 Jusqu'à tant que ie vous recouure:
 Et puis nommer avec raison

Mon

Mon triste hyuer celle saison.
 Mais quand il vous plait qu'il aduienne
 Que mon soleil à moy reuienne,
 Il n'est pas si tost apparu,
 Que tout mon froid est disparu,
 Et qu'il n'ameine vn beau printemps
 Qui rend mes esprits tous contents:
 Et hors de l'humour de mes pleurs
 Je sens renaistre en lieu de fleurs
 Dans mon cœur dix mille pensées
 Si douces & si dispensées
 Du sort commun de ceste vie
 Qu'aux dieux ne porte nulle enuie.
 Et si vous me donnez loisir
 De iouir tant de ce plaisir,
 Que vos rayz diuins & leur force
 Puissent passer outre l'escorce,
 Ils sauent mes sens allumer
 D'un feu qui le vient cōsumer,
 Et qui dans mon cœur arresté
 Y remet vn bouillant esté.

A vne mal cōtente d'auoir esté sobrement
 louee, & se plaignant non sobrement.

P O U R tous les biens qui sont deça la mer
 Je ne voudrois vous ny autre blasmer
 Contre raison, en sorte qu'on peut dire
 Que ie me mets volontiers à mesdire.
 Mais si faut il que vous sachiez aussi
 Que ie n'ay pas tant besoins, diens merci,
 De vos faueurs, qu'on me fit consentir

En vous

En vous louant de flatter ou mentir,
 Je laisse à ceux faire ceste coruee
 Qui n'ont encor nulle amie trouuee,
 Et sont contents de prendre tout en gré,
 Pour en amour trouuer quelque degré.
 I en laisse faire à ces Italiens,
 Ou Espaignols tumbés en vos liens,
 Qui disent plus bien souuent qu'ils n'entendent,
 Demandant plus souuent qu'ils ne pretendent:
 Car le plus lourd de telles nations
 Entend assez vos inclinations,
 Et si sait bien que des pais estranges
 Il ne vient rien si peu cher que louanges.

Ceux là diront que les rays de vos yeux
 Font deuenir le soleil enuieux,
 Et que ce sont deux Astres reluisans,
 Tout leur bon heur & malheur produisans,
 En vous voyant ils seront esbahis
 Comme dieu meit tel bien en ce pais,
 Et s'enquerront du ciel & de l'Idée
 D'où telle grace au monde est procedée.
 Ils vous diront que d'un ris seulement
 Vous eschauffez le plus froid element,
 Et que les biens, dont Arabie est plainc,
 N'approchent point de vostre douce haleine.
 Ils iureront que vos mains sont d'ivoire,
 Et que la neige au prix de vous est noire.
 Vos blanches dents, ou plustost diamans,
 Sont la prison des esprits des amans,
 Et le coral, où elles son encloses,
 Pallit le taint des plus vermeilles roses.

De vos

De vos cheueux c'est moins que la raison
 De faire d'eux à l'or comparaison.
 Ils vous diront que vostre doux langage
 Les cœurs humains aliene & engage,
 Et que l'accueil de vos douces manieres
 Peut appaiser Mars entre ses bannieres.
 Si vous touchez espinettes ou luths,
 Vous appeisiez les subiets d'Eolus:
 Et si l'aller par les champs vous delecte
 A chacun pas croist vne violette:
 Bref vostre siecle, où vous auez vescu,
 A les passés par vous seule vaincu.
 Et qui sauroit tant de fables redire
 Sans se facher? ou sans mourir de rire?
 Ils dient tant, que ie croy que le tiers
 En escriuant fait rougir les papiers.

Or quant à moy ie ne saurois auoir
 Sens ne loisir d'apprendre ce saouir,
 Ne mon esprit est d'assez bonne marque
 Pour s'yrure ainsi Iean de Meun, ou Petrarque,
 Ie diray bien, & ne mentiray point,
 Que sous les draps vous estes en bon point:
 Et que peut estre on voit mainte qui brague,
 Qui beaucoup pres n'est point si bonne bague:
 Mais de parler qu'estes chose diuine,
 On me diroit que ie songe ou deuine,
 Car en ce corps faict de sucre & de miel
 Y a des cas trop peu dignes du ciel.

Douze baisers gagnés au leu.

EN iuste gain & loyalle promesse

Vous

Vous me devez, ô ma seule maistresse,
 Douze baisers à mon choix bien assis,
 Et ie n'en ay seulement eu que six:
 Et toutesfois, comane en nombre parfait,
 Vous me voulez content & satisfait,
 Disant chacun auoir de son quartier
 Baisé six fois, & fait le compte entier.
 Ainsi par fraude, & droit mal entendu,
 M'ostez vn bien iustement pretendu,
 Et apprenez à chiche deuenir,
 A bien promettre, & à tresmal tenir:
 A vos faueurs distribuer par compte.
 Je fay pour vous conscience & ay honte
 Du larrecin, qui sans vostre aduantage
 A vos amis porte si grand dommage:
 Car pensez vous qu'une bouche vermeille,
 Bien qu'elle rende heureux l'œil & l'oreille
 Par vn doux ris, & parler gracieux,
 Puisse nourrir vn cœur ambitieux
 De ce seul bien, sans quelque seureté
 De ce qu'amour a d'ailleurs merité?
 Et la donnant, son gage le plus cher
 Est par baisers de l'ami s'approcher,
 Et respirant attiedir ses grand's flammes,
 Confondre en vn deux différentes ames,
 Laisant leurs corps vifs & morts en mesme heure,
 Pour ailleurs viure & changer de demeure.
 Si ces biens là me sont donc interdits,
 Où est l'esper de mes plus grands credits?
 Qui me tient plus en ceste prison viue
 Si vostre amour est si lente, & oysiué?

c

Quand

Quand bien de mort pouvois fuir l'approche,
 Si ne voudrois ie apres vostre reproche,
 Demeurer vif pour ne vous voir blasmer
 D'auoir mal sceu reconnoistre & aimer:
 Ne laissez donc tomber (ô chere amie)
 Moy en danger, & vous en infamie.
 Recompensez ce mal d'un plus grand heur,
 Non pour mon bien, mais pour vostre grandeur,
 Qui perdroit trop de son autorité,
 Si i auois moins que ie n'ay merité.
 Et ne pensez que le cas que i en sois
 Soit pour ma debte, & baiser douze fois:
 Douze est bien peu au prix de l'infini,
 Dont mon desir doit estre diffini.
 Car quand i'auois cent mille fois baisé,
 Mon cœur encor ne seroit appaisé.
 Amour est dieu, & nous, fimee & ombre,
 Ne luy saurions satisfaire par nombre.
 Ce qui me meut, est que vous me semblez
 Congnoistre mal les honneurs assemblés
 Du ciel en vous, & ce qui vous fait estre
 Loing par dessus toute chose terrestre,
 Vous proposant ie ne say quels diffames,
 Comme s'estiez du rang des autres femmes,
 Suyuant le peuple & son opinion,
 Où vous n'auiez part ne communion,
 Fors qu'en ces peurs & respects obstinés
 Mal conuenans au lieu que vous tenez.
 Respondes moy, trouueriez vous plaisante
 Vne forest beaux arbres produisante,
 Dont en plain may & saison opportune

On

On peust compter les feuilles *une à une*?
 Vistes vous onc en vn pré où l'eau viue
 Seme de fleurs & l'une & l'autre riuë,
 Qu'on s'amusast à vouloir compte rendre,
 Combien de brins il y a d'herbe tendre?
 Et qui feroit sacrifice à Ceres
 S'elle donnoit aux terres & guerets
 Nombre certain d'espics non se touchans,
 Tant qu'on les peust compter parmi les champs?
 Quand Iupiter la terre seiche arrose,
 Ou que le ciel à orage il dispose,
 On ne va point compter la gresle toute,
 Ny calculer la pluye goutte à goutte:
 Soit bien, soit mal ce qui nous vient des dieux,
 Vient sans mesure & sans nombre odieux.
 Et ces dons là profusément iettés
 Sont conuenans à hautes maiestés.

Vous donc, amie, en beauté comparee
 A l'immortelle & blonde Cytheree,
 Que n'usez vous de liberalité
 Appartenante à immortalité?
 Pourquoy nous sont les graces departies
 De vos baisers par comptes & parties?
 Et les torments qu'à grand tort nous donnez,
 Nous sont sans nombre & sans fin ordonnés?
 C'estoyent ceux là, où par meilleure office
 Il vous faloit exercer auarice:
 Non aux baisers. ou espargant ceux cy,
 Les maux deuiez nous espargner aussi.
 Faites le donc, & me recompensez
 Du deuil qui a mes sens trop offensés,

Retribuant en volentés vnies
Infinis biens pour peines infinies,

A vn quidam auaricieux.

T v es chiche, & as bien de quoy,
Je saurois volontiers pourquoy
Tant d'escus ensemble tu mets,
Puis que tu n'y touches iamais:
Et vis aupres de ton argent,
En homme poure & indigent,
Comptant & rongnant tes morceaux,
Pour des biens croistre les monceaux.

Est-ce à fin que ton heritier
Ayt mieux de quoy se festier,
Iouissant de tes abstinences?
Ou quelqu' autre en qui tu ne penses,
Et peut estre ne t'aime point,
A tes despens soit bien en point?

Quoy que ce soit, si tu m'en crois,
Ne t'estens plus sur ceste crois,
Et monstre auoir ta vie chere,
Faisant honnesté & bonne chere.

Responſe.

A M I, maint homme estimé sage,
M'a tenu ce mesme langage,
Et, sans doubter, ton oraison
N'est pas sans couleur de raison:
Mais le temps m'a fruit si sauant,
Que ie voy vn peu plus auant,
Et say que la reigle & police,

Qu'en

Qui en moy tu nommes auarice,
 Est vn mors donné à mes sens,
 Auquel obeir ie les sens,
 Tant qu'ils sauent abominer
 Ce qu'on voit par tout dominer,
 Qui est le viure somptueux,
 Et le vestir presomptueux,
 Sentant que nature prudente,
 De petit assez se contente,
 Et que d'aduis y a bien peu
 En vn corps largement repeu.
 Quant à l'or, dont i'ay plus de soin
 Qu'il ne te semble estre besoin,
 Veux ma reigle & retranchement,
 Ie te diray tout franchement
 Qui me meut, & l'occasion
 Pourquoi i' en fay promission.
 Ce n'est point, croy moy hardiment,
 Vn desir d'aggrandissement,
 Ne que ie veuille vn ponce acquerre
 Outre les bornes de ma terre:
 Car qui voudroit du tout lascher
 La bride aux sens, & à la chair,
 Et au conuoiteux appetit,
 Ce monde seroit trop petit.
 Au rebours à mettre ay appris
 L'or & l'argent à mesme prix,
 Et ne voudrois m'y amuser
 S'il n'estoit force d'en vser.
 Mais i'ay tant veu de vileté,
 Tant congnus d'infidelité,

Et mes ennuis si negligés
 De tels qui m'estoyent obligés,
 Qu'auant que me voir au meschef
 De les employer de rechef,
 Je me suis proposé de viure,
 Ainsi que tu vois à deliure,
 Et plustost souffrir mille faims,
 Qu'un refus de ces hommes feints.
 Quand donc aduendra que ie meure,
 Si de moy quelque escu demeure,
 Qui voudra s'en vienne saisir.
 I'auray mourant plus de plaisir
 De le voir à mes ennemis,
 Qu'entre mains de si froids amis.

D'une Dame.

E L L E est à moy si entierement toute,
 Qu'elle ny autre en elle n'ont plus rien,
 Et ne faudroit pas moins d'en faire doubte,
 Qu'elle faudroit de ne m'estimer sien:
 Il n'est ennuy qui sceust troubler mon bien
 Mal n'ay present ny peur de l'aduenir.
 Seul ie voudrois point ne me souuenir
 D'un qui l'auoit pour maistresse choisie,
 Duquel pour moy elle s'est dessaisie.
 Ny rien que mal n'a peu d'elle obtenir:
 Mais mal & bien m'en doit appartenir.
 S'il eust donc eu faueur, & courtoisie
 Je deuerois bien soucieux deuenir
 Quand de ses maux ie suis en ialousie.

Leger

Leger chapitre pour le luth, à double repos.

IL n'est point vray que pour aymer on meure,
Car ie serois ia mort & mis en terre,
Si grand douleur en moy fait sa demeure.

Il n'est point vray qu'un amant puisse acquerre,
Bien ne repos pour peine qu'il endure,
Car ie serois en paix & non en guerre.

Il n'est point vray que loyauté, qui dure,
Se puisse voir iamais recompensée,
Puis qu'une m'est encore estrange & dure.

Il n'est point vray qu'en dict & en pensée,
On doyue plus d'amie auoir fiance,
Car la mienne a sa foy trop offensée.

Il n'est point vray qu'il soit en la puissance
De mon malheur & fortune ennemie,
De m'eslongner de son obeissance:

Il n'est point vray que iamais autre amie
Puisse en mon cœur loger ny trouuer place,
Loyauté n'est en moy si endormie:

Mais il est vray que qui à ven sa face,
Ne peut auoir que de mourir l'attente,
Bien heureux est qui du mal se contente,
Mais plus heureux qui a sa bonne grace.

Du Rousseau, & de la Rousse.

V N iour en s'esbatant,
Dieu crea le rousseau:
Puis dit, en le tentant,
Garçon que tu es beau.

Le rousseau sans sejour
 Dit, beau comme le iour.
 Dieu print mal ce langage,
 Et dit, V'oy tu, rousseau,
 Tu prens gloire au pelage
 D'une vache ou d'un veau:
 Le pied auras suant,
 Et le reste puant.

Le rousseau bien faché,
 S'en vint à la rousselle,
 Et luy trouua caché
 Vn bouc sous son aisselle,
 Puis la sienne sentant
 En trouua tout autant.

Onques puis roux ne rouffe
 N'eurent accord parfait,
 L'un tousiours se courrouffe
 Et trouue l'autre infect.

Ailleurs on n'en veut point:
 Les voila bien en point.

D'un eslongnement.

P O U R m'eslongner & changer de contree,
 Autre amitié en mon cœur n'est entree:
 La vostre y fut vn coup si bien recue
 Qu'elle n'en peut que par mort faire issue
 Et ne croy point qu'avec moy elle meure,
 Si rien de nous apres nous fait demeure.
 Fortune peut me donner paix ou guerre,
 Me mettre au ciel, ou au bas de la terre,
 Amour me nuire, ou estre favorable,

Mais

Mais rien ne peut me rendre variable.
 Vn rocher suis de foy, & de constance
 Qui fais aux vents & ondes resistance,
 Qui pour temps calme ou tourmente qu'il face
 Iamais ne bransle & ne change de place.
 Burin de plomb pourra grauer figure
 Sur diamant, ou autre pierre dure,
 Quand on verra en mon cœur breche aucune
 Pour nouveau traict d'amour ou de fortune:
 Et des ruisseaux les eternelles courses,
 Retourneront contre mont en leurs sources,
 Premier que nul accident qui suruienne
 Tourne mon cœur, si qu'autre voye il tienne.
 De moy vous fais seigneur & seule guide,
 Pouvoir plus grand (peut estre) qu'on ne cuide.
 Bien say du moins que foy plus assuree
 A nouveau Roy ne fut onques iuree.
 De cest estat plus seur vous pouuez estre
 Que n'est du sien nul Prince ny grand maistre.
 Rempart n'y faut, ny mur qui le soustienne,
 Pour crainte qu'autre oster ne le vous vienne:
 Assez est fort sans qu'y mettiez personne
 Pour le garder si assaut on y donne.
 Car si richesse y vient, elle est trop vile
 Pour vaincre vn cœur gentil & non seruite:
 Et n'est hauteur de couronne ou d'Empire,
 Ny leur faueur, où tout le monde aspire,
 Ny grand' beauté, qui les cœurs legers tente,
 Qui plus que vous me plaise & me contente.
 D'un present de cerises.

A CE beau premier iour de May,

En lieu de bouquet ou de may,
 Present vous fay, mes damoiselles,
 D'un plat de cerises nouvelles,
 Qui se font, ce pense-ie, hâtees,
 Pour de vous deux estre tastees:
 Car toutes belles nouveautés
 Cherchent vos nouvelles beautés.

Voyez, est il chose plus douce?
 Ell's sont grosses comme le pouce:
 Sauroit on voir, que vous ensemble,
 Rien qui mieux à vn.cœur ressemble?
 C'est signe que toutes vos vies,
 De mille cœurs serez servies.

Quoy? ay ie failli à bien dire?
 Qui est-cecy? qu'avez vous à rire?
 Est-ce que me laissant prescher
 Vous mettez à les despecher?
 Et tousiours les plus cramoisies
 S'en vont les premieres choisies:
 Ne say quand l'une à l'autre touche,
 Quelle est la cerise ou la bouche,
 Tant sont également vermeilles.
 Mais qui a il? voicy merueilles,
 De rire tant, & qui vous boutte?

Sur ma vie que ie m'en doute.

Ha, c'est fait, ie vous voy venir,
 Elles vous ont fait souvenir,
 A leur forme & à leur liqueur,
 De quelqu'autre cas que d'un cœur,
 Et vous mocquez avec raison,
 De ma lourde comparaison.

Vous

Vous l'avez mieux mise à son point:

C'est cela, ne le niez point:

Aduouër prestes ie vous voy.

Au moins receuez ceste loy,

Que celle à qui il aduendra,

D'auoir la derniere, viendra

Le confesser sans qu'elle y songe,

Ou me baiser pour la mensonge.

Faict au voyage de, Boulongne, 1550. & enuoyé à trois Dames par trois Princes: dont LE PREMIER auoit ceste auance avecques la sienne, Mon soldat, & auoit vn bracelet d'elle. LE SECOND auoit de la sienne ce mot, Attendez. LE TIER S, Ma penilliere.

TROIS cōpaignons, pensans en trois cōpaignes
Se promenoient par les larges campagnes
Où le grand Roy par memorables faits
Naguere auoit sès ennemis deffaits.

Aduint que l'un trouuant espars à terre
Les ossemens d'un soldat d'Angleterre,
Dit à part luy, ô poure homme abbatu
Assez te doit contenter ta vertu,
Quand pour ta foy garder & rien ne craindre
As de ton sang ceste herbe voulu teindre:
Mesme fortune, & pire aye que toy:
Car pour garder l'inuiolable foy
A vn soldat, dont prisonnier ie suis,

Vif

Vif ne me sens, & mourir ie ne puis.
 Dire est la guerre où il prend ses esbats,
 Veü que pour luy contre luy ie combats.
 Et toutesfois quand en mon bras ie voy
 Le gage heureux, que i aime mieux que moy,
 Ie repren force, & remets en memoire
 Que d'un vainqueur se peut auoir victoire.
 Voulant de là passer vne vallee,
 Où de canon passe mainte vollee,
 Pour recongnoistre, entre cinq ou six forts,
 Les lieux tesmoins de courageux efforts,
 Force leur fut d'attendre, & de laisser
 La mer descendre & plus fort s'abbaiser.
 Dont le second ce passage attendant
 Ses pensemens promena cẽ pendant,
 Et luy souuint du dieu aux yeux bandés,
 Qui quelquefois luy fit dire, attendez.
 Ayant passé ceste coste empeschee,
 Et visité l'une & l'autre tranchee,
 L'une Boulongne & l'autre, & les entours,
 Iusqu'à n'en voir plattesformes ny tours,
 Vn vent se leue, & vn temps si diuers,
 Qu'il ressembloit aux plus gelés huiers:
 Dont le troisieme, encores qu'au dedans
 Il eust d'amour les flambeaux plus ardans,
 Sentit dehors si soudaine froidure
 Que demander luy fit vne fourrure,
 Et souhaitter pour grace singuliere
 Au pres de soy auoir sa penilliere.
 D'autres assez, eurent autre desir
 Que i escriray quand i auray le loisir.

Pour

Pour vne Belette.

S O V S ceste menue herbelette

Gist la plus gentille Belette,
 Et la mieux faisant son deuoir,
 Que damoiselle eust scen auoir,
 Car aussi tost qu'elle fut prise,
 Elle deuint si bien apprise,
 Qu'à fuir oncques ne tacha :
 Parquoy point on ne l'attacha,
 Mais eust liberté & loisir
 D'aller par tout à son plaisir.
 Il ny auoit chambre ne tour,
 Où le iour ne fist quelque tour:
 Puis de là alloit aux vergers,
 Et bien souuent par les bergers,
 Fut veue en ces forests prochaines,
 Visitant sous oulmes & chesnes
 Voir si quelque nid ou couuee,
 Seroit point par elle trouuee.
 Ainsi ça & la tracassoit,
 Tandis que le iour se passoit:
 Mais gueres il ne luy aduint
 Qu'à soupper elle ne reuint,
 Et lors à sa maistresse chere
 Faisoit vne si bonne chere,
 Qu'il sembloit qu'elle eust congnoissance,
 De luy deuoir obeissance.
 Et n'eust pris de là à demain
 Viures d'ailleurs que de sa main.
 Que si Tinet le petit chien,
 Qui estoit le plus ancien,

Venoit

Venoit là pour y butiner:
 Et elle de se mutiner,
 Et de faire vne riueur grande,
 Non pour l'amour de la viande
 Seulement, ne de la saueur,
 Mais pour defendre la saueur
 De la damoiselle choisie,
 Dont elle estoit en ialousie.
 Hors de là ils estoyent contents
 De prendre mille passetemps:
 L'un fuyoit, l'autre alloit apres,
 Puis ils s'entretenoyent de pres,
 Se mordant col, cuisse, & oreille,
 Iamais ne fut guerre pareille:
 Mais ce qui plus d'elle plaisoit,
 Estoit au soir quand on faisoit
 Le liçt de camp de sa maïstresse:
 La beste auoit bien ceste adresse
 De laisser tout, & s'approcher
 De peur d'aller ailleurs coucher:
 Ne la courtine estoit tendue.
 Plus tost, qu'elle y estoit rendue.
 O sage & heureux animal,
 S'elle eust scëu le bien & le mal.
 Combien d'hommes eurent enuie
 Sur elle & son heureuse vie,
 Et eussent pour y paruenir
 Voulu Belettes deuenir.
 Mais quoy? il est fol qui espere
 Voir chose entierement prospere,
 Et qui pense auant le trespas

Estre

Êstre heureux, ou ne l'estre pas.
 Ceste heureuse Belette en somme
 Mourut, & ie vous diray comme
 Vne fouine, de longue main
 Voyant ce traictement humain,
 Eust enuie & mit en sa teste
 De tuer la petite beste:
 Si vint de nuict, & par surprise
 Executa son entreprisè.
 Dont chacun mena si grand deuil,
 Qu'on versa mainte larme d'œil.
 Mais sur tous sa poure maistresse
 Sentit grande peine, & destresse,
 Et chargea grandement Muguet
 Dont il n'auoit fait meilleur guet,
 Lors enuoya tous ses valets
 Tendre mille lacz & collets,
 Tous disposés pour la ruine
 De la malheureuse fouine.
 Cependant, pour dernier confort,
 Elle a fait mettre le corps mort
 De la petite creature,
 Sous la petite sepulture
 Que vous pouuez voir icy pres,
 Au pied de ce ieune Cypres:
 A fin que l'arbre se haussant,
 La memoire en aille croissant,

Pour vne Dame ayant son mari pri-
 sonnier des ennemis.

AMOUR me sauriez vous apprendre

A monstrier

A monſtrer vos feux & glaçons
 Par autres plus triftes façons,
 Que par pleurs, & par ſouſpirs rendre?
 Chacun ſait des larmes eſpandre,
 Et faire entendre
 Par longue plainte
 Sa ioye eſtainte.
 Mais las! ie me ſens opprimer
 D'un ſi amer
 Malheur extreme,
 Que mon teint bleſme
 Ny la mort meſme
 Ne le peut aſſez exprimer.

Mon cœur en moy plus ne demeure,
 Et ſont priſonniers mes eſprits
 D'un qui d'une autre main eſt pris,
 Dont ie meurs cent fois en vne heure,
 Encores ſi i'eſtois bien ſeure,
 Que ma bleceure,
 Et meſme flamme:
 Fuſt en ſon ame,
 Et ſon cœur i'euffe au lieu du mien,
 I'aurois le bien
 Que plus demande
 L'amitié grande,
 Qui me commande
 Craindre tout, & n'aſſeurer rien.

Je crains tant, & tant ie deſire
 Que rien ne me peut contenter,
 Fors celuy, qui ſe peut vanter,
 D'auoir ſeul ſur moy tout Empire.

Tout

Tout autre en vain pour moy souspire,
 Et se peut dire,
 Des filets tendre,
 Pour le vent prendre:
 Car ie pense entre biens diuers,
 Les yeux couuerts,
 Dont mon cœur tremble
 Et brusle ensemble,
 Tant qu'il assemble
 Mille estés & autant d'hiuers.

Pour la Royne Marie.

B I E N fut le ciel au monde fauorable
 Lors qu'il y mit premiere & sans exemple
 Ceste beauté à luy seul comparable:
 Il auoit pris en son tour large, & ample,
 Pour ornement de si belle figure,
 Tout ce qu'en elle on admire & contemple:
 Dont l'ayant faicte en tout de sa nature,
 Retint pour elle vne place assuree
 Au plus clair lieu de sa region pure:
 Où volontiers l'eust d'eslors retiree,
 S'elle n'eust deu par fatale ordonnance
 Tenir la terre, & y estre adoree.
 Qui donc ne peut se perdre en l'ignorance
 Du plus grand bien qui eust sceu comparoistre,
 Vienne se rendre à son obeissance,
 Vienne ses yeux contemter & repaistre
 Du clair objet qui seul fait en ce monde,
 En plaine nuit, le soleil apparoistre:
 Il luy verra sous cheueleure blonde,

d

Vne

*Vne chenuë & prudente pensée,
 Sur qui l'esper de maint laurier se fonde.
 En la blancheur par nul trouble offensée
 De l'ample front il verra vertu peinte,
 Finie en elle, aux autres commencee.
 Dans ses beaux yeux, en flamme non esteinte
 Auec amour verra iointe & enclose
 Honnesteté, sans querelle ou contrainte
 Il verra teint vn visage où repose,
 Douceur hautainë & gracieuse audace,
 Comme entre liz vne vermeille roze.
 Il verra sourdre en bien petite espace,
 Parmi rubis vne mer d'eloquence,
 Où le bon sens regne, & la bonne grace.
 Et s'il la treuve en repos & silence,
 Il luy verra Maïesté si aimable,
 Qu'aux plus durs cœurs elle fait violence.
 Il luy verra maintien si agreable,
 En tous ses faicts, si tous les fait comprendre,
 Qu'aux graces mesme elle en est admirable.
 Si donc heureux vn chacun se peut rendre,
 En la voyant sans faueur plus expresse,
 Qui sauroit l'heur mesurer & comprendre
 Du Semidieu qui l'a pour sa maïstresse.*

A LA ROYNE.

*ROYNE de qui la grandeur & pouuoir,
 Et les vertus de si loing se font voir,
 Qu'il n'est país si barbare & estrange,
 Qui pour tribut ne vous donne louange,
 Vne Prinçesse aux terres adoree,*

D'ici

D'où vient le iour avec l'aube dorée,
 Et d'où luy plaist la domination
 Par dessus Cypre & toute nation,
 Vne de qui le sceptre & la couronne
 Le ciel emplit, & la terre environne,
 De qui le fils de Saturne est le pere,
 Et à qui Mars furieux obtempere:
 Somme, vne à qui, Madame, vous deuez
 Ce que plus cher au monde vous auez,
 Veu qu'elle tient sous sa principauté
 Amour, douceur, bonne grace, & beauté:
 Celle sans aitre à qui n'a pas long temps
 Sacrifioyent les esprits plus contents,
 Lors qu'elle estant d'Amour accompagnée
 En ceste cour n'estoit point desdaignée,
 Tant qu'on disoit que la belle Cypris,
 En nulle part n'estoit en plus grand prix.
 Celle là di-ie estant or' aduertie
 Que vous auez grand troupe diuertie
 De son honneur, qui par vous se réserve
 A la seuerie importune Minerue,
 Et reiettez de vostre suite grande
 Qui la reclame, & luy veut faire offrande.
 Pour ne laisser en vostre fantasie
 Si domageable & peruerse heresie,
 Ces six docteurs, dont il est peu de tels,
 Tous enuieillis autour de sès autels,
 Et professeurs de sa loy plus insigne,
 Dessus son char conduit par de blancs Cignes
 Elle a voulu promptement despescher
 Vers vous, Madame, à fin de vous prescher

Et vous reduire à celle opinion
 Qui tient le monde en parfaicte vnion.
 Et pour autant que la sainte Deesse
 Au departir me donna charge expresse
 De les guider, & leur seruir aussi
 De truchement, quand ils seroyent ici,
 Pource que i'ay ce cher don de Mercure
 De ne trouuer aucune langue obscure,
 Et qu'eux estant de pais si remot
 Ne sauroyent estre entendus d'un seul mot,
 Je vous diray, quand vostre bon plaisir
 S'accordera d'en prendre le loisir,
 Ce que ie say de leurs instructions,
 Pour vous monstrier que les restrictions,
 Que contre amour Pallas vous a fait faire,
 Sont pour le monde abolir & deffaire.
 Et n'est raison que pour sa tyrannie
 Le fils soit serf, & la mere bannie,
 Aux saints Amants ordonnant plus de peine
 Qu'à ceux qui font profession de haine.
 L'inimitié que Minerue leur porte
 Voudroit chacun leur estre de sa sorte,
 Et voudroit voir du monde deslogee
 Celle qui fut la plus belle iugee;
 Et ne pouuant la frauder de sa pomme,
 La veut par vous despournoir de tout homme.
 Mais quoy? Oster Venus de liberté
 Seroit oster du monde la clairté.
 Clairté, qui est la cause & l'ornement
 De tout le bien qu'enclost le firmament,
 Comme estimer, Madame, vous saurez

Quand

Quand plus au loing escouté vous m'aurez.
 Le Roy & vous, Madame, estes venus
 Du fils du Roy qui prefera Venus
 A celle là qui vous entretenant
 Se veut à tous preferer maintenant,
 Et qui sous ombre & couleur de doctrine
 Descouvre l'ire enclose en sa poitrine,
 Chassant Venus, par despit de Paris,
 De vostre Cour, & mesme de Paris.
 Ainsi par vous de vos ayeuls se venge,
 Cherchant du mal enuieuse louange.
 Pour estre aussi des autres entendus:
 I'ay des propos sur papiers estendus,
 Qu'ils bailleront à part pour faire lire
 A celles là qu'ils sauront bien eslire,
 Faisant requeste à vostre maiesté,
 Qu'il ne leur soit d'aucune resisté:
 Car trop grand mal seroit clorre les yeux,
 A ce qui vient des ministres des dieux:
 Ains soit commis à toutes les plus belles
 De receuoir leurs escrits & libelles,
 Ausquels, trouuant raison qui les contente,
 Chacune appreigne à blasmer son attente,
 Et souffre vuir le plaisir à l'honneur,
 Qui d'amour vraye est iuste guerdonneur:
 S'attendant bien de voir les obstinees,
 A plus grand mal assez tost destinees,
 Et confesser qu'amour fait par outrance,
 Plus qu'un mortel ne peut pas remonstrance.

A vne Princesse.

Si ce n'estoit, excellente Princesse,

d 3

Que

Que nous ayons laissé nostre maistresse
 Ace matin sur la riuë du Gange,
 Nous vous eussions prins pour elle en eschange:
 Car en vous sont tant de biens assemblés,
 Et de beauté tant vous luy ressemblez,
 Que Iupiter, qui sa fille aime & prise,
 Mesmes & son fils, pour elle vous eust prise,
 Et d'autant plus que Mars belliqueux dieu
 On dit traicter quelque amour en ce lieu:
 Mais vous trouuer ce que vous n'estes point
 En nostre erreur nous vient fort bien à point,
 Pour vous monstrer, si vous ne le sauez,
 Combien de debte à Venus vous auez,
 Qui de ses dons vous a si bien pourueue
 Que des siens mesme ils deçoient la veue:
 Or n'est possible en si semblables corps
 Qu'amours ne regne, & n'y ayt bons accors:
 Et mesme aussi que l'obligation
 Adiouste poids à l'inclination:
 Donc sommes nous, ô nouvelle Venus,
 Bien à propos pour elle icy venus,
 Puis que chacun autant vous y desere:
 Comme d'ennuy on luy donne & d'affaire:
 Combien qu'un temps elle y fut en tel prix,
 Que Gnide & Cypre elle auoit en mespris:
 Mais, ou ce soit que les humains sont las
 Trop tost d'un bien, ou c'estoit que Pallas
 Sceut mieux gagner celles qui ont puissance,
 Ou que son fils monstra son accointance:
 Et vsa mal de son arc trop leger,
 Il luy falut de la Cour desloger.

Or

Or d'autre espoir elle n'est soutenue
 Que de s'y voir derechef bien venue,
 Dont oncques n'eust tant cause d'esperer
 Que vous s'amie y voyant prosperer:
 Car vostre honneur & grande authorité
 Fera la voye à sa prosperité,
 Non pour autant qu'elle est belle & aimable,
 Mais pour raison qu'à vous elle est semblable,
 Et que vos mœurs par tout recommandees
 Feront iuger les siennes amendees:
 Combien que quand mondaine on la tenue,
 De peu de gens elle a esté congneue,
 Veu qu'elle sait si bien se transformer,
 Qu'au sens de tous on la voit conformer.
 Mais c'est selon que chaque œil se dispose,
 Qu'elle semble vne, & puis vne autre chose:
 Ceux qui oisive & folle la trouuoient,
 Fols & oisifs premiers eslre deuoient.
 Mais quiconque a venue nette & purgee
 L'a tousiours pure & celeste iugee.
 C'est la coustume & naturel des dieux
 De ne laisser se voir à guieres d'yeux.
 Elle a conclud, si elle est de retour,
 De n'user plus de populaire atour:
 Mais du beau ceste & habit s'accoustrer
 Qu'à Paris mesme onc ne voulut monstrier.
 Procurez donc que vostre Catherée
 Vienne à la Cour d'elle tant desirée:
 Car on ne peut auoir tant de ruïne
 Que de se voir sans chose si diuine.
 Et vous, Madame, attendez avec elle

1

d 4

Recevoir

Recevoir gloire & louange immortelle,
 Ayant rendu Venus d'aïse remplie,
 Et la Cour mesme & aïse & accomplie.

L'un des masques à Traues.

Si du parti de celles voulez estre,
 Par qui Venus de la Cour est bannie,
 Moy, de son fils ambassadeur & prestre,
 Sauoir vous fais qu'il vous excommunie.
 Mais si voulez à leur foy estre vnies,
 Mettre vous faut le cœur en leur puissance
 Pour respondant de vostre obeïssance:
 Car on leur dit qu'en vous, mes Damoiselles,
 Sans gage seur y a peu de fiance,
 Et que d'Amour n'auetz rien que les ailes.

Pour vne partie d'armes.

A V R O Y.

O TRESCHRESTIEN & magnanime Roy,
 Dont les vertus meritent donner loy,
 Non seulement à la Gaule feconde,
 Mais au surplus de la fabrique ronde,
 Six Cheualiers de region estrange,
 Querans par tout aduanture & louange,
 Et sachans bien que mesmes la fortune,
 Offrir ça bas ne leur en sauroit vne,
 Qui plus contens & honorés les rende,
 Que de seruir à maïesté si grande,
 Et trouuer lieu, en vostre bonne grace,
 Ont cest hïuer mesuré longue espace,
 De terre & mer, seulement pour auoir

De

De vous le bien & congé de vous voir
 En seureté, & d'estre veus aussi
 Aux fiers combats que l'on appreste icy,
 Non descouverts ny vestus comme sont
 Les bien heureux, qui seruire vous font,
 Mais leurs harnois ayans pour couuerture,
 Dedans lequel si leur bonne aduerture,
 Et le desir qu'ils ont bon & parfait,
 En combattant si bien frapper les fait,
 Que les iugiez dignes d'estre congus,
 Lors s'il vous plaist auront visages nuds,
 Et si leurs cœurs se pouuoient descouuoir,
 Comme la bouche, ou l'œil se peut ouuoir,
 En les voyant (Sire) vous y verriez
 Tant de ualeurs, que vous leurs donneriez
 La seureté qu'humblement ils requierent,
 Et la faueur que tous les bons acquierent.

Aux gentilshommes de la Cour, pour
 quelques damoiselles absentes.

Vous, courtisans & gentilshommes,
 Qui estes souuent où nous sommes
 Trouuez vous point celles à dire,
 De qui souliez tant de bien dire?
 Si leur ennuy au cœur vous touche
 Monstrez le aux yeux ou à la bouche.
 Ou s'elles s'en vont non pleurees
 Pleurez nous seules demeurees.
 Tant qu'en ceste Cour vous les vistes
 Service, honneur, plaisir leur fites:
 Mais il est vray ce qu'on publie,

d s

Qui

Qui ayme peu, bien tost oublie.
 Vostre foy tant de fois iuree
 A elle en si peu de duree?
 Le bien dont leur bande est pourueue,
 Cessa il quand & vostre veue
 O dangeureuse l'acointance,
 Où il y a tant d'inconstance,
 Tant d'inconstance & de parolle.
 Celle qui s'y fie est bien folle.
 Or puis qu'elles s'en sont allees,
 Nous ferons pour vous desolees,
 Monstrans qu'Amour moins accompaigne
 Le seruiteur que la compaignie.
 A dieu donc les trois damoiselles,
 Qui en laissez bien peu de telles:
 Vous estes autant regrettees
 Comme vous fites mal traitees.

Sur vne Guitterre Espaignolle rompue &
 puis faicte rabiller par Monseigneur d'Or
 leans estant malade:

Si ie suis vn peu casse & sourde,
 Ce n'est point pour ma table lourde,
 Bien que celle que i'eus premiere
 Fust meilleure & d'autre maniere:
 Mais c'est que quand ie vins à estre
 Donnee à Monseigneur & maistre,
 I'eus tel deuil de sa maladie
 Que perdis son & melodie:
 Et fuyant tout chant delectable
 Fendis ma resonante table.

Lors

Lors luy se sentant amender
 Voulut ma santé commander,
 Qui telle n'est que l'ancienne,
 Mais va croissant comme la sienne.
 Guerissez donc tost, guerissez,
 Seigneur, qui tant me cherissez:
 Que pleust à dieu qu'en lieu de moy
 Vous tinssiez vn sceptre de Roy:
 J'entens que par vous fust tenue
 La terre dont ie suis venue.

Chapitre, lettres capitales.

COMMENT pourra ma debile puissance
 Auoir cest heur de vous faire vn seruice,
 Tesmoin certain de mon obeissance?
 Helàs, ie n'ay sauoir ny artifice,
 Et moins d'effort pour seruir au vouloir,
 Recongnouissant son redevable office.
 Je n'ay moyen sinon de me douloir,
 N'estoit l'espoir qui à micux me conuie
 En mettant tout, fors vous, en nonchaloir.
 Donc receuez le vouloir & la vie,
 Et n'estimez qu'autre flamme ou lien
 Face à mon cœur oublier ceste enuie.
 En vous est l'arc qui le coup ancien
 Redouble tant, que plus fort il matteint,
 Plus il m'est doux, & plus ie sens de bien.
 Et si le temps, qui toute chose estaint,
 Rend sans effect le fruit de mon attente,
 En ce malheur plus content que contraint,
 Seray d auoir le mal qui vous contente.

Quinzain

Quinzain de lettres capitales, respondant
au chapitre precedent.

FIDELITE', vertu peu frequentee,
Rend ceux qui l'ont comparables aux dieux
Amour du monde amourdhuy absentee,
Ne tombe en cœur terrestre & vicieux.
Crainte le fuit, & son bien tourne en mieux.
O que celuy se doit recommander
Incessamment, qui en fait amender.
S'il est ainsi donques, comme vous dites,
De ne vouloir que mon bien demander,
Et que ie puis seule à vous commander,
Soyez certain qu'ouurages & merites
Croire feront vos parolles bien dites,
A leur effect s'appuye mon attente,
Recongnoissant qu'en choses non petites,
Sans seureté, la foy n'est point contente.

Madrigale.

IL n'est mal comparable
A mon extreme & infini malheur:
Mesme la mort n'est point telle douleur.
O desir immuable,
Qui m'avez fait changer taint, & couleur.
O espoir variable,
Qui m'apportez le froid & la chaleur!
Soyez tesmoins comm' en triste paleur
J'ay supporté la plus viue estincelle
Qu'homme decauvre ou celle,
Et faites tant qu'au monde par vous deux

S'entende

S'entende la nouuelle
 De ce grand tort & cruauté nouuelle.
 O ferme foy de moy seule me deuis,
 Car d'autre n'ose, & douloir ne me veus,
 Mais la coulpe en demeure
 A qui me tue & ne veut que ie meure.

SUR VN LUTH.

OLVTH, plus estimé present
 Que chose que i'aye à present,
 Luth de l'honneste lieu venu
 Où mon cœur est pris & tenu:
 Luth qui respons à mes pensces
 Si tost qu'elles son commencees:
 Luth que i'ay fait assez de nuits
 Iuge & tesmoin de mes enuis,
 Ne pouuant voir au pres de moy
 Celle qui t'eust au pres de foy.
 Ie te suppli fay moy entendre
 Comme touchant à la main tendre
 Ton bois s'est garenti du feu,
 Qui si bien esprendre ma sceu:
 Et s'il se pourroit bien esteindre
 Par souuent chanter, & me plaindre:
 Que pleust à dieu, Luth, que ta voix
 Peust aller où du cœur ie vois,
 Tant que mon torment bien ouï
 En peust rapporter vn ouy:
 Lors tu me ferois plus de grace,
 Qu'onc n'en fist la harpe de Thrace,
 Qui faisoit les montaignes sicyre:

Car

Car tu ferois vn mort reuiuire.

A vne, qui, pource qu'elle auoit sa mere, fai-
soit la ieune, bien qu'elle fust vieille.

I E vous requiers, m' amie ma commere,
 Vouloir pour moy supplier vostre mere
 Qu' elle me mande au plus vray le quantieme
 Du mois nasquit le Roy Charles septieme:
 Car vous pouuez par memoire recente
 Assez sauoir qu' elle y estoit presente,
 Dont il prit bien aux fils de ses enfans,
 Qu' on vit depuis à Naples triomphans,
 Et la faueur à leurs peres donnee
 Vous monstra bien la bonne sœur aimee.
 Monstrez vous donc m' amie en ce cas cy,
 Et m' en ostez, s' il vous plaist, de souci:
 Ainsi ce taint & grace atcoustumee
 Puisse effacer la Sibylle Curnee
 Celuy qui vieille appeller vous pourra
 Quand vostre mere y voudra comparoistre,
 Aura grand tort : car elle ne peut estre
 Sinon grand' mere au mari d' Aurora.

Maledictions, contre vn enuieux.

I.

I E prie à dieu, qu' il vous doint poureté,
 Hiuer sans feu, vieillesse sans maison,
 Grenier sans bled en l' arriere saison,
 Caue sans vin tout le long de l' esté.

II.

Ie prie à dieu, qu' à bon droit & raison.

N' ayez

*N'ayez chez vous riens qui ne vous desplaise,
Tant que pour estre vn peu mieux à vostre aise,
Vous pourchassiez d'estre mis en prison.*

III.

*Je prie à dieu, que vous rencontriez seize,
Toutes les fois que vous liurerez dix,
Et qu'il vous doint deux maîtres eslourdis,
Et vn valet qui iamais ne se taise.*

IIII.

*Je prie à dieu, le Roy de paradis,
Que mandiant vostre pain alliez querre.
Seul, incongru, & en estrange terre,
Non entendu par signes ne par dits.*

V.

*Je prie à dieu, que vous puissiez attendre,
Qu'on ouure l'huys vne nuit toute entiere,
Tout en pourpoint deffous vne gouttiere,
Et que la belle à vous ne veuille entendre.*

VI.

*Je prie à dieu, que pour honneur acquerre,
Et meriter couronne de laurier,
Vous ne pensiez qu'à vous tenir gourrier,
Braue en la paix, & couard en la guerre.*

VII.

*Je prie à dieu, que sans hoste ou fourrier
Vous poursuyviez en la Cour quelque affaire,*

Et

*Et qu'il vous doint pour diligence faire,
Le trot rompu d'ung cheual de courrier.*

VIII.

*Je prie à dieu, qui seul peut tout parfaire,
Qu'à vous se vienne vng marchant attacher,
Qui nuit & iour ne face que prescher
De vostre debte, & de luy satisfaire.*

IX.

*Je prie à dieu, pour mieux vous empescher,
De vous donner cinquante deux proces,
Forte partie, vn Iuge sans acces,
Foible aduocat, fors à prendre & pescher.*

X.

*Je prie à dieu qu'il vous pregne vn acces
De froide peur & longue ialousie
Qu'un autre n'ayt vostre femme choisie
Pour l'espouzer apres vostre decez.*

XI.

*Je prie à dieu que lon ayt fantasie
Qu'ayant les maux qu'ay icy recité,
Vous ayez mieux, que n'avez merité,
Et qu'on vous fait faueur & courtoisie.*

De Menander.

*Si tu fus seul de ta mere enfanté
Du sort commun si quitte & exempté,
Que tous les biens où l'on peut paruenir*

A ton

A ton souhait te deussent aduenir,
 Et s'il te fut ainsi dit & promis
 Par vn des dieux, étant de tes amis,
 Sans point de doute aux peines que tu portes
 Merueille n'est si tu te desconfortes,
 Et donnes blasme à ce dieu prometteur:
 Car il se trouue enuers toy grand menteur.
 Mais si tu vis en cest air ample & large
 Sous mesmes loix que nous, & mesme charge,
 De ces ennuis tu dois porter le faix
 Plus doucement vn peu que tu ne fais,
 Et prendre mieux toute charge, & en somme
 Considerer, ami, que tu es homme,
 Qui est de tous l'animal plustost mis
 Au haut degré & le plustost desmis,
 Et à bon droit. Car il est de nature
 De peu de force : & foible creature,
 Et toutefois ainsi debile & tendre,
 Il veut tousiours à hautes choses tendre:
 D'où s'il tresbuche, il voit precipités
 Beaucoup de biens & de commodités.
 Or grande n'est la perte de tes biens,
 Et est des maux trop plus grands que les tiens.
 Donques, ami, veilles de cœur modeste,
 Porter ceux cy & attendre le reste.

A VNE Dame.

V O U S qui voyez ce qu'autre œil ne peut voir,
 Et qui sauez plus qu'on ne peut sauoir,
 Le seul obiect des plus estimés hommes,
 Vous qui tenez en ce temps où nous sommes

c

Qui

Qui en tout loz passe l'age doré.
 Le premier lieu & le plus honoré,
 Dont les vertus mille bons cœurs incitent,
 Et mille mains & plumes exercent,
 Pour tesmoigner sous vostre autorité
 Les biens presens à la posterité,
 Comme des grands choisie & seule esleue,
 Pour à iamais estre ensuyvie & leue:
 Vous dy-je étant au surplus satisfaite,
 Voudriez vous bien demeurer imparfaite,
 En ce seul poinct de fuir & blasmer
 Amour qui fait tant de gens vous aimer?
 Voudriez vous bien appeller malfaisant
 Ce qui est seul tout plaisir produisant?
 Qui de tous ceux dont il est diffini,
 Est réputé celeste & infini?
 Et par lequel, s'il vous plaist y penser,
 On voit cy bas tous les biens dispenser?
 Combien de ceux auons en congnoissance
 Qui mal tenus au poinct de leur naissance,
 Estoyent venus au monde mal pourueus,
 De grace, qui ont depuis esté veus,
 Par cest amour, amender leurs natures,
 Et deuenir gentilles creatures?

Pasquin.

LE Roy, le Pape, & le Prince Germain
 Jouent vn ieu de prime assez iolie:
 D'arme est leur vade: & l'envy l'Italie:
 Et le Roy tient le grand poinct en sa main:
 Cinquante & vn a le pasteur Romain,

Qui

Qui se tormente, & se melancolie:
 Cesar attend avec face palie,
 Deniers voudroit pour son ieu racoustrer.
 Tandis le Pape vn accord leur proposè.
 Cesar y pense, & voir sa carte n'osè,
 Il craint espee ou bastons rencontrer.
 Le Roy luy dit, deniers n'attendez point,
 Car c'est mon ieu: vez en là le grand point.
 Ils en sont en ce point.
 Or' lon verra des deux le plus prospere.
 Quoy que ce soit la perte est au saint Pere:
 Cesar craint & espere,
 Leur descouvrant ses cartes peu à peu,
 Car moins peut l'art que le sort en ce ieu.

De luy mesme.

LE Roy prochain du celeste pouuoir,
 Pour faire à rien nouvelle essence auoir,
 Apres ce bien son infini sauoir
 Pour l'heur que i'eus de l'ouïr & le voir,
 Des Musès fit studieux me tenir,
 Puis il luy pleust d'ailleurs me subuenir,
 Me promettant ioindre en mesme closture
 La poësie avec l'agriculture.
 Or vn voisin pour le grand contrefaire,
 L'œuure du Roy veut corrompre & deffaire,
 Jusques à rien me rendre & me poursuyure,
 Mon clos il gaste & mon rustique affaire,
 Et ne me laisse aux Musès satisfaire,
 N'y au desir de l'aimée Cour suyure.
 S'il est vaillant, qu'il le monstre à bien faire,

Et laisse au Roy commencer & parfaire
 Qui de nous tous ouvre & clost le grand liure,
 Ou s'il le peut en quelque chose ensuyure,
 Que ses bontés vers moy il contreface,
 Deuers lequel, si sa diuine face
 Tourner se daigne, & me laisse à deliure
 Son nom auguste orner en quelque place,
 Fy du voisin, fy de l'or, & du cayure,
 Je ne veux rien : car si le Roy peut vütre
 J'ay trop de biens ayant sa bonne grace.

D'une Dame,

Si celle de qui ie me deuis,
 En pouuoit ensemble aimer deux,
 Ou n'en aimant qu'un à la fois
 Elle faisoit comme ie fois,
 Qui laisse vne maistresse acquise
 Pour autre amitié plus requise,
 J'aurois quelque cause & teneur
 D'esperer sortir de douleur,
 Et voir en fin son cœur gaigné
 M'aymer seul, ou accompagné:
 Car lointain suis, point ne le nie,
 De la rigueur & tyrannie
 De ceux qui d'humbles demandeurs
 Deuiennent rudes commandeurs
 Et sous ombre de preud' honnanie
 Donnent loy triste à leur amie,
 Disant que l'honneur n'a permis
 D'auoir pluralité d'amis:
 Là où deuant l'amoureux gage

ils

Ils vsoyent bien d'autre langage:
 Vn ris tout seul, vn doux traict d'yeux
 Les faisoit plus que demidiex,
 Et se tenoyent trop contentés
 D'obeir à leurs volontés:
 Ils eussent lors bien prins en gré
 Le second ou le tiers degré,
 Et aimoyent pluïstost d'un tel bien
 Y auoir peu, que n' auoir rien.
 Qu'importe le nom de maïstresse,
 S'on la tient serue & en destresse?
 Que deuient nostre obeissance
 Si nous leur oïtons la puissance?
 Si quelqu'un a bon traitement,
 Il se doit tenir grandement
 Heureux, au prix des attendans,
 A qui les iours durent tant d'ans:
 Et cest heur il doit reconnoïstre
 De celle à qui il se dit estre,
 Et le congnoissant, la seruir,
 Si bien qu'il puisse desseruir,
 Par amour non diminué,
 Qu'il soit tousiours continué.
 Que s'il aduient que sans sa faute
 Le cœur d'elle en autre lieu saute,
 Et de luy sa faueur retire:
 Combien que ce soit vn martyr
 Bien difficile à supporter,
 Si se doit il reconforter,
 Et penser qu'encores mieux vaut
 Auoir perdu, puis qu'il le faut,

*Le bien qu'on luy retranche & coupe
Sans son tort qu'avecques sa coulpe.*

Almanach à Madame du Gouhier.

*C E S T Almanach de pointt en pointt,
Les ans ne vous nombrera point:
Car le temps pour vous limité,
Se mesure à l'eternité.*

Le nombre
des ans.

Le Quare-
sme.

*Au quaresme il ne peut faillir,
Car onc vous n'en peustes sortir,
Depuis qu'on vous fit approcher
D'un qui point ne touche à la chair.*

La Pasque.

*La Pasque & feste du passage
Se doit bien mettre à vostre usage,
Pour la prison du Dieu léger
Où fut vostre cœur passager.*

Le nombre
d'or.

*Le nombre d'or apres marché
Est plus de vous eu que cherché,
Procurant le siecle à venir,
Trop plus que le nombre en tenir.*

L'aduent.

*Mais l'amant qui voudroit entendre
Autre siecle d'or, & l'attendre
De vous : pourroit plus d'un aduent
Ieuser, & se paistre de vent.*

Lettre do-
minicale.

*Pour ma dominicale lettre,
Le C. seulement ie veux mettre,*

Car

Car autre nomination
N'a sur moy domination.

Veillez donc effacer du texte
Toute lettre double & bissexe,
Et tournez en blanche couleur
Les iours obscurs de mon malheur.

Le bissexe.

Escrit dans le Psautier d'une
Damoiselle.

AVANT qu'entrer en oraison
Entendez l'ordre & la raison
Que le Dieu qui m'a tout entier,
Veut que lon tienne en son psautier:
A l'entree est ma passion
Prinse en vostre obstination,
Puis de nuit & de jour chantent matines
Voz beautés contre moy mutines.
Vos laudes apres sont l'office
Qui plus me donne d'exercice:
Car il y a de la matiere
Pour vne bible toute entiere.
Des autres heures peu vous chaut
Que perdre pour vous il me faut:
Et vous suffit que l'on publie
Que tousiours estes accomplie.
Quant à moy ie ne puis tarder
Si mieux n'y voulez regarder
D'estre au feuillet des trespassés:
A Dieu, vous en sauez assez.

Plainte d'une Dame.

DIEU inconstant pourquoy as tu laissé

e 4

Le

Le cœur qui fut par toy prins & blessé,
Et par lequel le mien fut oppressé
De ta maistrise?

Mieux se deuoit garder si bonne prise,
Ou estre en moy plus douce flamme esprise,
Puis qu'en la sienne y eust plus de feintise
Que de chaleur.

Plus seure foy meritoit sa valeur,
Dont ie vy tant d'apparence & couleur,
Que cela doit au moins à mon malheur
Seruir d'excuse.

Pis ne fit onc la teste de Meduse,
Et toutesfois le mal ie n'en refuse,
Puis que par luy se voit ample & diffuse
Ma loyauté.

Moins ne faloit de grace, & de beauté,
Pour palier si grande cruauté,
Ny pour gaigner telle principauté
Sur ma pensée:

Qui pour se voir tresmal recompensée,
Mon bien arriere & ma mort auancee,
Laisser ne peut ceste ardeur insensée,
Ny ce desir:

Lequel plus grand que tout mon desplaisir
Cent fois le iour vient remettre à loisir
Deuant mes yeux les biens qu'on peut choisir
En sa personne.

Biens que le ciel large à peu de gens donne,
Forme, bon sens, grace & parole bonne,
En la faueur desquelles ie pardonne
Aux maux cachés.

*Sy veulx ie bien, Amour, que vous sachez,
Qu'à luy oster son honneur vous taschez,
Lequel ne tombe aux esprits entachés
D'ingratitude.*

*Et qui suruans le chemin & l'estude,
De l'ignorante & sotte multitude,
N'ayment que soy, & n'ont sollicitude
De leurs amis.*

*Iamais Perseus au ciel n'eust esté mis
Si pour autruy negligent & remis,
il eust la mort de la Roine permis
Du peuple Maure.*

*Et au rebours le seul nom deshonore
L'ingrat ami que Philis pleure encore,
Dont la pitié souuent me descologe
Et me resueille.*

*Sachant que i'ay d'ennuy cause pareille,
Et quoy qu'Amour & le temps m'appareille,
Le deuil present plus la mort me conseille.*

Avne Damoiselle.

*Si ie me sentoys tant valoir,
Que de moy il vous pleust chaloir,
Ie permettrois à mon desir,
De se faire tant de plaisir
Que tesmoigner en quelque forte
L'affection que ie vous porte.
Mais ie congnoy tant vous & moy,
Et say si bien ce que ie doy,
Que i'enclos ma flamme, & silence,
Malgré elle & sa violence.*

Pour au moins en tirer ce bien,
 Que par là vous sachiez combien
 A vous seroit obeïssant,
 Qui sur soy mesme est si puissant.

Mis en des Heures, au deuant d'une instru-
 ction pour se confesser.

N' O U B L I E Z à vous confesser
 De l'homicide cruauté,
 Que iamais ne fites cesser,
 De tormenter ma loyauté.

Je sçay bien qu' ayant tout compté
 Et mis vos torts en euidence,
 On chargera vostre beauté
 D'une bien lourde penitence.

Mais i' ay le moyen, & science,
 De vostre coulpe aneantir,
 Et la prens sur ma conscience,
 Si voulez vous en repentir.

Amour le viendra consentir,
 Et pour les maux qui vous sont deus,
 Prendra ceux qu' il me fait sentir:
 Car i' en ay assez pour vous deux.

Aussi seroit il mal piteux,
 Qui par penitence importune
 Voudroit troubler de vos beaux yeux
 La clarté douce & opportune.

Mais pour ce que par loy commune
 Nul n' a du mal remission,
 Qui de l'autruy tient chose aucune,
 S' il n' en fait restitution.

Pentens

*J'entens que l'usurpation,
De mon cœur qu'avez à present,
N'empesche l'absolution,
Car ie vous en fay vn present.*

Folies aux hosteliers.

*H O S T E L I E R S, vos hostes passans
De ces droits-cy sont iouissans:
Ils peuuent en toute saison
Besongner en vostre maison,
Par prix ou par douces prieres,
Vos filles & vos chambrieres.
Ils ont loy sans vous offenser,
Ne trouuant le pot à pissier
En sa place determinee,
De pissier à la cheminee.
Vn temps fut que sans grand respect,
On lachoit à table le pet
Et le rot, & y fut le pape,
Et qu'on se mouchoit à la nappe:
Et fouloyent les plus paresseux
Se torcher le cul aux linceuls:
Auiourdhu y on est plus honneste,
Toutesfois ie vous admoneste,
A fin que mieux vous y pensiez,
Qu'aucuns s'en tiennent dispensés,
Tant de droit humain que diuin,
Quand vous leur donnez mauuais vin.*

Le desir des belles.

E S T I M E Z vous que les plus belles,

Aymont

Aymont les taints si delicats?
 Les bruns ont plus de faueur d'elles,
 Car souuent ils font mieux leur cas.
 Et comme les bons aduocats
 Ne cherchent point le meilleur droit:
 Mais ceux qui ont plus de ducats:
 Ainsi femmes en leur endroit,
 Cherchent qui leur plante plus droit
 Le May, & mieux paye la rente:
 Vn beau fils là se morfondroit,
 S'il n'a d'ailleurs qui le contente.

Dixain.

V N G iour que Madame dormoit
 Monsieur bransloit sa chambriere,
 Et elle qui la danse aymoît
 Remuoit bien fort le derriere:
 En fin la garsè toute fiere,
 Luy dist Monsieur par vostre foy
 Qui le fait mieux, Madame, ou moy?
 C'est toy (dist il) sans contredit.
 Saint Iean (dit elle) ie le croy,
 Car tout le monde me le dit.

D'un amoureux & de sa Dame.

V N G ieune amant pres sa Dame souppoit,
 Le nerf tendu trop mieux que l'appetit:
 Aduint que comme elle du pain couppoit
 Dessus luy cheut son coustellet petit,
 Lequel cherchant sur luy, elle sentit,
 Vn braquemart de plus rude allumelle,
 Dont si soudain tira son bras à elle,

Que

Que le mari luy prenant la main blanche,
 Luy dit, m' amie il picque fort & tranche,
 Saignez vous point: n' ayez peur, dit la belle,
 Non, mon ami, ie l'ay pris par le manche.

La melancolie de Catin.

Q V A N D ie vy la belle Catin
 Si triste auant hier matin,
 Ie pensay que ce fut pourtant
 Que sa cousine alloit portant
 Vne robbe aussi descoupee,
 Q' une nymphe ou vne poupee,
 Et que pour n' estre ainsi iolie,
 Elle fust en melancolie:
 Ou bien que les froides geles,
 Qui ces iours sont renouvelles,
 Eussent fait mourir les œillets,
 Qu' elle tient si chers & domillets.
 Mais quand ie la reui arbor,
 Toute seule en vn coin s' assoir,
 Laisant le rire & le danser
 Pour se recueillir & penser,
 Ie dis bien qu' un cas plus mortel
 Luy donnoit ce nouveau martel:
 Car Catin n' est pas volontiers
 En vn souci trois iours entiers.
 En fin quand par ma diligence
 Ieus de son mal intelligence,
 Ie sceus que la pauvre fillette
 Ne pleuroit fleur, ny violette,
 Petit chien, ny tels appetits,

QUE

Que pleurent les enfans petits.
 Helus c'estoit bien vne perte
 Pour troubler femme plus experte,
 Son pere sans grande raison
 Auoit mis hors de sa maison
 Vn ieune gars qui le seruoit,
 Qui pour sa ieunesse n'auoit
 Pas encore vn pied & demi
 De ce qu'il faut à vn ami.

Folies.

N O S T R E vicair v n iour de feste
 Chantoit v n Agnus gringotté,
 Tant qu'il pouuoit à pleine teste,
 Pensant d'Annette estre escouté.
 Annette de l'autre costé
 Ploroit attentive à son chant:
 Dont le vicair en s'approchant
 Luy dit, pourquoy pleurez vous belle?
 Ha, messire Iean, ce dit elle,
 Je pleure v n Asne qui m'est mort,
 Qui auoit la voix toute telle,
 Que vous quand vous criez si fort.

De Roger, & de Marion.

R O G E R rongeoit v n quartier de pain bis,
 Bas accrouppi les genoux au menton,
 Et Marion, qui gardoit ses brebis,
 Vit tout à nud par sous son hocqueton
 Je ne say quoy roide comme v n baston:
 Si s'en approche, & en tendant la main

Luy

Luy dit, Roger donne moy de ton pain,
 Et nous ferons apres nous deux la feste:
 Mon pain vaut mieux, respondit le vilain,
 Et n'en fit rien, qu'au diable soit la beste.

D'un Moyne.

V N Moyne estoit pres d'une dame assis,
 Sur vne foible & mal seure escabelle,
 Et ne sembloit pas estre homme rassis,
 Tant il bransloit deuisant avec elle.
 Que vous avez peu d'arrest, dist la belle.
 Dame, dit il, cela me soit permis,
 Car qui auroit entre vos iambes mis
 Ce que i'y ay si ferme, ne vous croy,
 Que cest erreur de vous ne fust commis,
 De remuer autant & plus que moy.

Folie.

V N Charlatan disoit en plain marché,
 Qu'il monstrevoit le diable à tout le monde,
 Si n'y eust nul, tant fust-il empesché,
 Qui ne courrust pour voir l'esprit immonde.
 Lors vne bourse assez large & profonde
 Il leur desploye, & leur dit, gens de bien,
 Ouurez vos yeux. voyez, y a il rien,
 Non, dit quelqu'un des plus pres regardans.
 Et c'est, dit il, le diable, oyez vous bien!
 Ouurir sa bourse & ne voir rien dedans.

Du ieu des Eschecs.

P V I S que de vous i'ay appris les Eschecs,
 C'est bien raison que les miens vous sachiez:

le

Je mets auant, en lieu de huit Pions,
 Propos hardis ainsi que Scipions,
 Sachans tirer avec petite perte
 Vne ennemie à guerre plus apperte.
 Sur chacun flanc de deux Rocs font l'office
 Ma foy constante, & mon loyal seruiçe,
 Et mes desirs, prometteurs mensongers,
 Seruent de fols volages & legers.
 Les cheualiers sont mes escrits, & vers,
 Qui font vn saut aux autres tout diuers.
 Pour Dame y est mon esperance prise,
 Iamais oysiuë, & de grande entreprise.
 En fin le cœur, qui vn temps fut à moy,
 Et or' est vostre, est le chef & le Roy,
 Ferme en vn lieu sans guere se bouger,
 Car mieux ailleurs il ne sauroit loger.
 D'assez de lieux il se sent desfié,
 Mais il est tant de vous fortifié,
 Que tous perdront du mat l'intelligence,
 Aidant dieu, vous & ma diligence.

SONNETS.

ASSEVRÉ suis d'estre pris & lié,
 Mais assseurer ne puis l'heure & saison,
 Que ie changeay ma franchise à prison,
 Dont mon orgueil fust tant humilié.
 Si long temps fut couuert & palié
 L'amer du doux, & l'erreur de raison:
 Que ie cuidois entre l'an & prison
 Esire immortel & des dieux allié.

Euure

Oeuvre ne fut d'un iour ne d'une année
 Ce changement, mais de main longue & forte
 En fut la rets tissue & ordonnée:
 Dont aux effets du ciel ie la rapporte,
 Et aux beaux yeux qui de fatale sorte
 Tournent mes ans, ma vie, & destinee.

Sonnet faict au nom de Madamoiselle de
 Traues, Heleine de Clermont, qui de-
 puis a esté Madame de Grammont, pour
 respondre à vn autre sonnet d'un Italien
 qui auoit esté seruiteur de sa feu mere
 Heleine de Boissy.

Si l'amitié chaste, honorable, & sainte,
 Que vous auez long temps porté à celle
 Dont ie naquis, n'a nulle autre estincelle
 Que de mon feu, elle est morte & esteinte.
 Car quelle forme en moy peut estre empreinte
 De sa beauté & louange immortelle,
 Veu que ie suis, si on regarde à elle,
 Aupres du vif vne figure peinte.
 Seruez la donc, honorant sa memoire,
 Et moy voyant, vostre amour, & sa gloire,
 Congnoistrez mieux mon imperfection.
 Ou s'il est vray qu'en rien ie luy ressemble
 C'est seulement de ce qu'en moy s'assemble,
 Tout enuers vous son obligation.

Sonnet.

Voyant ces monts de veue ainsi lointaine,

f

Ie les

Je les compare à mon long desplaisir:
 Haut est leur chef, & haut est mon desir,
 Leur pied est ferme, & ma foy est certaine.
 D'eux maint ruisseau coule, & mainte fontaine,
 De mes deux yeux sortent pleurs à loisir:
 De forts souffirs ne me puis dessaisir,
 Et de grands vents leur cime est toute pleine.
 Mille troupeaux s'y promènent & paissent,
 Autant d'Amours se couuent & renaissent
 Dedans mon cœur, qui seul est ma pasture.
 Ils sont sans fruict, mon bien n'est qu'apparence,
 Et d'eux à moy n'a qu'une difference,
 Qu'en eux la neige, en moy la flamme dure.

D'un present de Roses.

CES roses cy par grande nouveauté
 Je vous enuoye, & en ay bien raison
 Car elle est fleur, qui sans comparaison
 Sur toutes fleurs a la principauté.
 Sur toutes est ainsi vostre beauté,
 Et comme en France en l'arriere saison
 La rose est rare, & n'en est grand foison
 Rare est aussi ma grande loyauté.
 Donques vous doit la rose appartenir,
 Et le present & sa signifiante,
 Mieux que de moy ne vous pouvoit venir:
 Car comme au froid elle a failli resistance,
 J'ay contre envie aussi sceu maintenir
 Mon bon vouloir, ma foy, & ma constance.

Sonnet.

Sonnet.

NON feray, ie n'en feray rien,
 Ie ne veux point que l'on me touche:
 Laissez mon honneur, il est bien,
 Difoit vne garsè farouche
 A vn qui dresseoit l'escarmouche
 Tout droit sur le bord du fossé.
 C'est bien rudement repoussé
 Ce luy dit il, escoutez moy.
 Qu'avez vous ? que craignez vous ? quoy ?
 Que lon vous amoindrissè & oste
 L'honneur de deffous vostre cotte ?
 C'est bien de quoy se tormenter:
 Allez, vous n'estes qu'une sottè,
 Ie le veux croistre & augmenter.

Sonnet.

CHEVEUX d'argent refraîché & retort,
 Espars au tour d'un visage doré,
 Front refronci, qui m'as decoloré
 Te voyant bûtte & d'Amour & de Mort.
 Oeil de pur nacre, œil qui fuis à grand tort
 Tout œil cherchant quelque obiect honoré:
 Nez de porphire & bronze elabouré,
 Sur qui ne fut l'Enuie onc nul effort.
 Sourcil d'estuch droit & continué,
 Qui n'as en rien le tour diminué
 De l'ample bouche azuree & celeste.
 Dents qui formez entre geaist & hebene
 Mille propos, qui me tiennent en peine,
 Sentez vous point mon mal aspre & moleste ?

Sonnet mis au Petrarque de feu Monsieur
le Duc d'Orleans.

RIEN ne se fait des grands en ces bas lieux,
Que du haut ciel le cours n'ayt ordonné,
Et s'on vous voit, monsieur, tant addonné
Au vray Toscan, c'est ouurage des dieux:
A qui pourroit ce langage seoir mieux
Qu'à vous, qui seul au monde auez donné
Certain espoir de vous voir couronné
Roy d'Italie haut & victorieux?
Donques lisez avec heureux presage
Les loz de Laure, esperant par vos faicts
De verd laurier les honneurs plus parfaicts.
Illustrez tant de triomphe nostre age,
Que cest honneur aduienne à ce Petrarque
D'appartenir au grand CHARLES monarque.

Sonnet,

IL n'est point tant de barques à Venise,
D'huiſtres à Bourg, de lieures en Champaigne,
D'ours en Sauoye, & de veaux en Bretagne,
De Cygnes blancs le long de la Tamise,
Ne tant d'Amours se traitent en l'eglise,
De differents aux peuples d'Allemagne,
Ne tant de gloire à vn seigneur d'Espagne,
Ne tant se trouue à la Cour de feintise,
Ne tant y a de monſtres en Afrique,
D'opinions en vne republique,
Ne de pardons à Romme aux iours de feste,
Ne d'auarice aux hommes de pratique,
Ne d'argumens en vne Sorbonique,
Que m'amie a de lunes en la teste.

Sonnet

Sonnet en la naissance de Monsieur le Duc
de Bretagne, qui fut apres l'eclipse du
soleil en Ianvier l'an 1544.

V N grand deuin tost apres la naissance
Du nouueau Duc, à l'oracle s'enquit
Pourquoy le iour qu'entre nous il nasquit
De neige il cheust en tous lieux abondance.
Pour vous donner, dit le Dieu, congnoissance
Qu'onques nul iour estre tant ne requit
Marqué de blanc pour deuoir, & acquit
D'eterniser si grande esiouissance.
Qui te fit donc, ó Phœbus, dit le prestre,
Perdre en ce mois ta lueur coustumiere,
Puis te coucher alors qu'il vouloit naistre?
Besioing n'auiez de ma clarté premiere,
Dit Apollo, venant à comparoistre
Nouueau soleil, & plus grande lumiere.

Pour mettre au deuant de l'histoire
des Indes.

S I la merueille vnie à verité
Est des esprits delectable pasture,
Bien deua plaire au monde la lecture
De ceste histoire & sa varieté.
Autre Ocean d'autres bords limité,
Et autre ciel s'y voit d'autre nature,
Autre bestail, autres fruits & verdure,
Et d'autres gens le terrain habité.
Heureux Colom qui premier en fist queste,
Et plus heureux qui en fera conqueste,
L'un hemisphere avec l'autre vnissant:

f 3

C'est

C'est au Dauphin à voir ces mers estranges,
 C'est à luy seul à remplir de louanges
 La grand' rondeur du paternel croissant.

Pour les masques de Monsieur de Marti-
 gues à la Cour, apres qu'il cust espoulé
 M. de Lual.

A P R E S l'heureuse honorable conqueste
 Que ie fis d'un, de qui l'arc & la corde
 Tient tout le monde en peine & en discorde,
 Dessous vn nom amiable & honeste:
 I'ay sur fortune entrepris vne queste,
 Et si vostre aide & faueur s'y accorde,
 I'attends la voir à ma misericorde:
 Car par vous seule il faut que ie l'acqueste.
 Voilà pourquoy à en despars la figure,
 Qui se prendra, s'il vous plaist, pour augure
 De voir vaincus les trois dieux plus volages,
 Car ny l'amour, ny le temps, ny fortune
 Ne peuuent nuire à vertu, qui seule vne
 Est forte, heureuse, & ienne après tous aages.

Du Roy Henry au commencement
 de son regne.

I'ESTOIS assis au milieu des neuf sœurs,
 Libre & distrait des pensées mortelles;
 Si commença à chanter l'une d'elles
 Chant qui m'emplit d'infinites douceurs:
 Assemblez vous, dit elle, ô professeurs
 Des bonnes arts & des sciences belles,
 Pour consacrer louanges eternelles

Au

*Au plus grand Roy des Rois vos défenseurs:
 Dites comment sa puissance estendue,
 Si longuement des peuples attendue.
 Fait d'or le siecle & les hommes contens,
 Et comme il rend heureuse la memoire
 Du bon François, adioustant à sa gloire
 Ce que l'Automne adiousté au beau Printemps.*

De Monsieur le Daulphin.

*V O U S, que second la noble France honore,
 Pouvez cueillir par ces prés florissans
 Oeillets pour vous seul s'espandissans,
 Esclos ensemble avec la belle Aurore,
 Pour vostre front le rosier se collere,
 Dont les chapeaux si haut lieu congnoissans
 Forment boutons de honte rougissans,
 Sachant que mieux vous appartient encore.
 Ceinte de liz la blanche Galathee
 Ses fruits vous garde en deux paniers couverts,
 L'un d'olurier, l'autre de laurier verts.
 Ainsi chantoit des Nymphes escoutee
 La belle Eglé, dont Pan oyant le son,
 Du grand HENRY l'appella la chanson.*

Sonnet.

*I E suis jaloux, ie le veux confesser,
 Non d'autre Amour qui mon cœur mette en crainte,
 Mais des amis de la parole sainte
 Pour qui j'ay veu Madame me laisser.
 Je commençois à propos luy dresser
 Du ieune archer, dont mon ame est atteinte,
 Quand s'esloingnant de moy & de ma plainte*

f 4 A VII

*A vn prescheur elle alla s'adresser:
 Qu'eusse-ie faict, fors souffrir & me taire?
 Il deuïsa du celeste mistere,
 De trois en vn, & de la passion:
 Mais ie ne croy qu'elle y sceust rien comprendre,
 Quand l'union de deux ne fait apprendre,
 Ny de ma Croix auoir compassion.*

Faict apres le sermon du iour de
 la Trinité à Esclairon 1548.

De deux masques en Rugier & Marphise à
 vn faict d'armes à Blois. 1550.

*CEUX qui au ciel furent pieça receus
 Par vertu viue & gestes heroïques,
 Voyant renaistre au monde œures antiques,
 Et vœus diuins en cœurs mortels conceus:
 Ont pensé n'estre amoindris ny deceus,
 Si honorant les spectacles publiques
 Du regnateur des forts peuples Celtiques
 En terre estoyent de rechef apperceus.
 Cela à faict que Rugier demy-dieu
 Auec sa sœur sont venus en ce lieu
 Pour y dresser agreable entreprise,
 Non moins contents qu'estahis d'y trouuer
 Ce qu'autre part on ne peut esprouuer,
 Plus d'un Rugier & plus d'une Marphise.*

Sonnet mis au deuant d'un petit traité
 que ie fis intitulé, Aduertissement sur les
 iugemens

iugemens d'Astrologie à vne studieuse
damoiselle.

NE craignez point, plume bien fortunee,
Qui vers le ciel vous allez esleuant,
Faire ruine Icarus ensuyuant
Qui trop haussa l'aile mal empenee.
Du beau soleil où estes destinee
Vous n'irez point la chaleur esprouuant,
Mais deuiendrez sous ses rayz escriuant
De sa clarté belle & enluminee.
Et si volant parmy le grand espace
De ses vertus quelque feu conceuez,
La moins pourtant ne vous en esleuez.
Ce ne sera feu qui brusle ou desface
Mais bien fera sa diuine estincelle,
Comme Phœnix reuiure vous & elle.

Sonnet.

DV triste cœur voudrois la flamme esteindre,
De l'estomach les flesches arracher,
Et de mon col le lien destacher,
Qui tant m'ont peu brusler, poindre, & estraindre.
Puis l'un de glace & l'autre de roc ceindre,
Le tiers de fer appris à bien trancher,
Pour anortir, repousser, & hacher,
Feux, dards, & nœuds, sans plus le deuoir craindre.
Et les beaux yeux, la bouche, & main polie,
D'où vient chaleur, traict & reth si soudaine,
Par qui Amour m'ard, me poind, & me lie,

f s Voudrois

*Voudrois tourner yeux en claire fontaine,
L'autre en deux brins de corail ioints ensemble,
L'autre en yuoire à qui elle ressemble.*

R O N D E A U X.

*MAL ou bien fâict, j'en ay dit mon aduis,
Et si quelcun a les sens si ravis,
Que contredire à vn fâict tant prouué,
Quand il l'aura comme moy esprouué,
il changera de sentence & deuis.*

*Les biens d'amour de chacun poursuuius,
Ou ne sont point ou sont tard desseruis,
Car usqu' icy ie scay qu'y ay trouué
Mal.*

*Et si ie suis entre les hommes vifs,
C'est malgré moy, certes, & bien enuis:
Car mon Amour n'estant d'une approuué,
Moy & Amour ensemble ay reprouué.
Vn plus expert en peut dire aux enuis
Mal ou bien.*

Rondeau.

*A DIEU me plains, qui seul me peut entendre,
Et qui congnoist quelle fin doyuent prendre
Tant de traux, de ce commencement:
Car ie suis seur (s'ils durent longuement)
Que ie puis bien certaine mort attendre.*

Assez congnois que trop veux entreprendre,

Mais

Mais quel remede? ailleurs ne puis entendre
Ny ne ferayz en fay vœu & serment

A Dieu.

Tende la mort son arc s'elle veut tendre,
Ie ne luy puis commander ny defendre,
Vne en a pris le pouuoir seulement:
Mais si tiendray ie en mon entendement
Ceste amitié, iusques à l'ame rendre

A Dieu.

Rondeau.

POUR m'acquitter de l'obligation
Que i'ay à vous, vostre condition
Meritoit bien vne œuvre plus profonde,
Qu'un seul Rondeau en langue peu faconde,
Que vous voulez pour satisfaction.

Las quel Rondeau à la perfection,
De faire vn point de retribution,
Si n'est qu'eussiez la grand fabrique ronde
Pour m'acquitter.

Puis qu'elle n'est en ma possession,
Et que lon tient pour resolution
Que chacun homme est seul vn petit monde,
Ce monde cy qui en moy seul se fonde,
Ie vous presente avec l'affection
Pour m'acquitter.

Rondeau.

DE vostre mal quand ie sceus la nouvelle,

te

*Je congneus bien par espreuue nouvelle,
 Qu'elle est d'Amour la force & la valeur:
 Car ie senti vostre & mienne douleur
 Toutes ensemble & chacune à par elle.*

*Vray est qu'estant la mienne vniuerselle,
 Sauois à peine ou loger en moy celle
 Que m'apportoit l'inesperé malheur
 De vostre mal.*

*Mais mon esprit & partie immortelle,
 Voyant le corps plein de viue estincelle,
 Et estimant ceste peine vn bon heur,
 Voulut auoir l'aduantage & l'honneur
 De supporter la peine plus cruelle
 De vostre mal.*

Rondeau.

*C O N T R E mon veuil i'ay tasché à laisser
 Vne qui peut me guerir & blesser,
 Qui a trop d'heur, pour y osér pretendre,
 N'ayant en moy rien qui se puisse attendre
 De voir cy bas si beaux yeux abbaïsser.*

*Et toutesfois il m'y faut adresser,
 Puis que ie voy si grand dieu me presser,
 De serf me faire & à elle me rendre
 Contre mon veuil.*

*Pourtant ce fais ie pourray confesser,
 Sentir ma force abbatre & assaïsser,
 L'espreuue assez ia me le fait entendre:
 Mais sa beauté en gré me le fait prendre,*

Sous

*Sous vn espoir d'esperer sans cesser
Contre mon veuil.*

Rondeau.

*SANS esperer ce mal m'est aduenu:
Car ie pensois estre tel deuenu,
Que nulle enuie eust daigné entreprendre
De m'agiter, la voyant tousiours prendre
A ce qui est des plus grands soustenu.*

*Et toutesfois ie luy suis bien tenu:
Car ceste rouille, où i'estois detenu,
Par s'esmonuoir plus clair me pourra rendre
Sans l'esperer.*

*Et tout ainsi que le sable menu,
Va bien souuent par vn vent siruenu
En vn haut lieu où de soy n'eust sceu tendre:
Ainsi mon nom, qui plus ne peut descendre,
Pourra monter & haut estre tenu
Sans l'esperer.*

Rondeau.

*A V O S amis nulle chose aduenue
Onc ne pleut tant, que vous voir paruenue,
Aux grands honneurs dont estes iouissante:
Car bien valoit beauté si florissante,
Estre des grands aymee & soustenu.*

*Mais du depuis que vous estes venue,
A ces faueurs, vous estes deuenue,
Pardonnez moy, vn peu mescongnoissante
A vos amis.*

Le

Leur seruitude & foy si bien tenue
 Meritoit bien estre mieux recongnue,
 Sans voir ainsi la vostre languissante,
 Au moins pleust il à la bonté puissante,
 Donner oubli, & vous rendre incongnue
 A vos amis.

Folie.

C O M M E vn pourceau grongne apres vne truye,
 Et comme on voit vn pigeon à la fuye
 Se retirer, & vn beuf à la grange,
 Ainsi ie tourne autour de la vendange,
 Voir s'il est rien que ie serre ou estuye.

Le pot est grand, si tost ie ne l'essuye,
 Puis si le chef ie tourne, ie m'appuye
 Encontre vn mur & frotte où il me mange,
 Comme vn pourceau.

Et si quelcun me presente vne Buve,
 S'il fait courir hardiment quil s'ensuye,
 Car s'il est pris, le corps bien ie m'en venge:
 He paillardreau m'auex vous faict ce change?
 Bref il ne part qu'il n'escume & ne buye
 Comme vn pourceau.

Folie.

C O M M E vn Cheual se pollit à l'estrille,
 Et comme on voit vn haranc sur la grille
 Se reuenir, & vn chappon en nue,

Ainsi

*Ainsi i' engraisse & ma couleur se mue,
Quand ma mignonne avecques moy babille.*

*Et s'il advient qu'elle se deshabille,
Monstrant vn sein aussi rond qu'une bille,
I'ay vn poulain qui se dresse & renue
Comme vn Cheual.*

*Le luy hennis, ie l'embrasse, & la pille,
Et le luy monstre aussi droit qu'une quille,
Le museau gros comme vn bout de massue,
Le cœur m'en bat, & le front luy en jue
Comme vn Cheual.*

Rondeau.

*EN cas d'amour c'est trop peu d'une Dame:
Car si vn homme aime vne honneste femme,
Et s'il ne peut à son aise l'auoir,
Il fait tresbien d'autre accointance auoir.
Quoy? voudriez vous qu'il ne parlast à anne?*

*Et s'il luy parle, il est sot s'il n'entame,
Quelque propos de l'amoureuse flamme,
Car chacun est tenu de se pouruoir
En cas d'amour.*

*Vous pourriez dire, on peut parler sans blasme,
Mais non changer s'amie sans diffame,
Quand son corps loing, l'esprit fait son deuoir.
Il est bien vray: mais si faut il sauoir,
Qu'ayant le corps on est plusieur de l'ame
En cas d'amour.*

Transla

Translation.

ESPRIT gentil, qui par vertu hauteine
 As consacré ton nom à la fontaine
 De Pegafus, & qui as en effect
 De ta science ennobli & parfaict
 De nous François l'esperance certaine:

Fay moy ce bien & ne le tiens à peine,
 De departir doctrine souueraine,
 A moy qui veux de ta main estre faict
 Esprit gentil.

Mon bon vouloir demeurra pour estreine
 Ton obligé : car autre chose est vaine,
 Mesme le corps terrestre & imparfaict,
 Mais le dedans de science refaict,
 Est appellé au celeste domaine
 Esprit gentil.

Rondeau.

DE vous l'accueil & l'honneste salut
 Du premier iour enuers moy tant valut,
 Et le langage exquis & gracieux,
 Que mon esprit deuint ambitieux,
 D'auoir du mal pour le bien qui luy pleut.

Deslors à moy plus de moy ne chault,
 Mais seulement entendre me fallut
 A vous seruir, & estre soucieux
 De vous.

Las

Las quantefois repentir s'en voulut
 Le triste cœur, qui de l'œil se doulut,
 Voyant l'esper long & falacieux:
 Mais ie luy dy qu'un regard de vos yeux
 Est plus grand bien, que tout le mal qu'il eust
 De vous.

Rondeau.

L'HEUREUSE nuit que ie prins assurance
 De vostre amour, i' entray en esperance
 Que long seroit nostre commun plaisir,
 Et me sentis emplir d'un grand desir
 Qu'en vous y eust ferme perseverancé.

Mais vostre accueil & froide contenance,
 Me font douter de nouvelle accointance,
 Et que veuillez tourner en desplaisir.

L'heureuse nuit.

S'il est ainsi, vostre en est la puissance,
 Mais ia pourtant n'aurez vous congnoissance
 Qu'autre que vous mon cœur veuille choisir:
 Rien que la mort ne m'en peut desaisir,
 Car ie vous fis entiere obeissance

L'heureuse nuit.

Excuse d'auoir mesdit.

EN bonne foy ie ne veux point mesdire
 De vostre honneur, n'en rien y contredire:
 Et si quelcun en a mal deuise,
 Ce n'est pas moy qui l'en ay auise:
 Ie n'ay pas peur qu'il me fale desdire.

*Mais qu'il n'y ayt en vous rien que redire,
Et que sachiez bien parler, & escrire,
Son le vous dit, c'est Castillanisé
En bonne foy.*

*Vous estes laide, on le vous peut bien dire,
Mais Dieu me veuille oublier, & maudire,
Si vostre honneur i ay oncques mesprisé:
Il est bien vray que i ay trop mieux prisé
M'amie ; aussi y a il bien à dire
En bonne foy. •*

Rondeau.

*P O U R avoir paix entre Amour & la Mort,
Qui pour le cœur souuent ont du discord,
Il a falu faire grand iurement:
C'est que la Mort ne tuera nullement,
Nul qui aima de cœur loyal bien fort.*

*Amour aussi ne fera son effort,
Toucher le cœur, ainsi s'en vont d'accord
Amour & Mort, tout d'un consentement,
Pour avoir paix.*

*Depuis n'ay eu d'un seul tué rapport
Par trop aimer : & combien qu'oultre bord
Gouverne Amour dissimulcement
Yeux, bouche, mains, toutefois vüement
N'a nauré cœur soit à droit, ou à tort
Pour avoir paix.*

Dialogue d'Amour & de la Mort.

A. M O R T serastu iamais de tuer lasse

Mes

Mes seruiteurs? M. O Prince de fallace,
N'auras tu point de prendre le cœur crainte,
Sur lequel seul doy mettre mon empreinte,
Obeissant au pouuoir qui tout passe?

A. Appointons nous. M. Que veux tu que ie face?

A. Que nul des miens pour aimer ne trespasse,
Piteux fait voir vn vray ami sans feinte,

Mort.

M. Je m'y consens, mais que ton traitt compasse,
Aux mains, aux yeux, oreilles, bouche, & face,
Sans plus au cœur donner coup ny atteinte.

A. Je le veux bien. M. Aussi s'il y a feinte,
Je te mettray dedans ma fosse basse,

Mort.

Rondeau.

LA nuit passée vne Dame discrete
Ayant couché en part assez secrette
A autres trois demanda par deuis
De quelle taille estoient les meilleurs vits:
Tous vits sont bons, respond vne maigrette.

Les longs, dit l'autre, ayment trop la retraite,
Vn vit moyen fait bien meilleure traicte,
Je le say bien, & ie m'en assouuis

La nuit.

La tierce dit, ne faites point l'estroicte,
Le grand & gros a l'atteinte plus droicte.
Lors, dist la Dame, apres tous vos deuis,
Quand la femme aime & n'a les sens ravis,
Vn vit d'ami la contente & bien traicte,

La nuit.

A Ribard creditteur importun.

R I B A U D Ribard, en male estreme,
Vostre colere est bien soudaine,
De vous prendre à mon reuenu,
Aussi tost le terme venu,
Sans attendre iour ne semaine.

Si vous voyez à la fontaine
Quelque ieune Samaritaine,
Y courriez vous bien si menu,
Ribaud?

Tous moutons n'ont pas loingüe laine,
Chacun n'a pas sa boirse pleine,
Cela cent fois m'est aduenue
Mais si iamais m'estes tenu,
Vous payerez ribon ribaine,
Ribaud.

B A L L A D E S.

D'un Chat & d'un Milan.

LE vy n'aguere vn des plus beaux combats
Qu'il est possible, & vaut bien qu'on le sache,
Vn milan vit vn chat dormant en bas,
Si fond sur luy, & du poil luy arrache:
Le chat combat, & au milan s'attache
Si viuement, & l'estraint si tresfort,
Que le milan faisant tout son effort
De s'en voler, se tint pris à sa prinse,
Lors me souuint d'un qui a fait le fort,
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

le

Je laisse aux grands parler des grands débats
 Je sens trop bien où mon soulier me mache,
 Et ne veux point que sous mon stile bas,
 Il soit pensé que rien de grand ie cache:
 Ce que i entens n'est sinon qu'il me fache,
 Qu'en ce temps cy ou nous auons renfort,
 Aux bonnes arts, que le commun mesprise;
 Vn sot busard le moleste à grand tort,
 Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

Pour ce coup cy son nom n'escriroy pas,
 Ce m'est assez qu'on l'entende à sa tache,
 Mais s'en auant il fait iamais vn pas,
 Qu'il ne s'estonne alors si on luy lasche
 Infinis traits : dont le moindre & plus lache,
 L'iroit trouuer iusques dedans son fort,
 De Lycambes taint au sang noir & ord:
 Pourtant qu'il preingne aduis sur l'entreprise
 Du fol milan volant pour chat qui dort,
 Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

Enuoy.

Vn bien sauant gueres ne poind ne mord,
 Et l'ignorant s'il peut nuit en surprise,
 Dont à la fin cest ennuy le remord,
 Qui par son mal a sa foiblesse apprise.

Autre.

S'il est ainsi qu'il n'est rien si parfait
 Où il n'y ayt de l'imperfection,
 Et s'il est vray qu'Amour n'ayt en effect

Nul autre obiect que la perfection:
 Confesser faut que ceste affection
 Qui ne peut voir son obiect toute en vne,
 Se peut espandre & choisir en chacune
 Ce qu'il y a plus digne d'amitié,
 Ainsi l'amour dispersee & commune
 Demeure entiere, & n'a point de moitié.

Vertu qui tout accomplit & parfait
 N'est qu'un seul bien qui a mainte action:
 Beauté aussi, qui si tost se deffait,
 Est simple en soy, mais sa compaction,
 Qui emplit l'œil de satisfaction,
 Gist en plusieurs qui n'ont semblance aucune.
 Les vices grands comme envie, ou rancune,
 Dependent tous d'une seule impitié,
 Ainsi amour sous maints choisis ou fortune,
 Demeure entiere, & n'a point de moitié.

Qui dira donc variable vn qui fait
 De diuers biens prudente election?
 L'abeille prend pour venir à son faict
 De maintes fleurs douce refection.
 Tout l'univers & la complexion
 De ce grand corps qui est deffous la lune,
 N'est qu'un changer d'une espèce à quelqu'une
 D'autre accident par sage inimitié:
 Et si nature, à tous faicts opportune,
 Demeure entiere, & n'a point de moitié.

Enuoy.

Soit donc fortune à moy luisante ou brune;

Me

*Me tienne au fonds ou me mette à la hune,
Nul n'en doit prendre enuie ne pitié:
Car mon amour requise ou importune
Demeure entiere & n'a point de moitié.*

Q V A T R A I N S.

I.

*Q V E L bien parler ou compter son affaire
Vous sauroit mieux descouvrir mon martyre,
Que le travail de ne le pouvoir dire,
Et le penser qui contraint de se taire?*

I I.

*T A N T ay grauee au cœur vostre figure,
Et si au vif amour vous y tira,
Qu'après mille ans dedans ma sépulture
Dessus mes os vostre nom se lira.*

I I I.

*S I vous vouliez partir également
Foy à ma langue, & au cœur le torment,
I'estimerois ma peine bien heureuse,
Esperant voir, non vous moins rigoureuse,
Mais mon amour congne entierement.*

En vn Gand.

I I I I.

*D V malheur ou bonne aduventure,
Que j'attends entre les humains,
Le pouvoir est entre les mains
Dont ces gands sont la conuerture.*

g 4

En

En vn autre,

V.

MAIN quit tout peux clore & ouvrir,
 Tu as ce gand pour couuerture,
 Et rien ne peut mon cœur couvrir
 Que ne luy faces ouuerture.

Prins du Grec.

VI.

T O V T E femme est importune & nuisante,
 Et seulement en deux temps est plaisante:
 Le premier est de ses nopces la nuit,
 Et le second quand on l'enseuelit.

En des tablettes.

VII.

S I ce lieu est pour escrire ordonné
 Ce qu'il vous plaist auoir en souuenance,
 Ie vous requiers que lieu m'y soit donné,
 Et que nul temps n'en oste l'ordonnance.

VIII.

I E me suis bien à loisir apperceu
 Que si ie fus pour grand ami receu,
 Ce n'estoit rien que pour croistre le nombre
 De ceux qui font le corps & ie suis l'ombre.

IX.

L E grand regret de ce departement
 Est si auant en mon entendement,
 Que si n'estoit l'espoir de vous reuoir,
 Le seul plaisir de vous ramenteuoir

Ne

Ne seruiroit qu'à croistre mon tourment.

Alliance de pere.

X.

L'HEUR qui me peut venir le plus prospere,
 (Mais ie ne say si ma basseur l'espere)
 Est de voir ferme en vostre souuenance
 Vn qui vous est par alliance pere,
 Frere en amour, fils en obeissance.

XI.

SI vostre nom en mon cœur imprimé,
 L'a mis en feu & faict deuenir cendre,
 Ie m'esbahis comme s'est peu defendre
 Ce papier sec, qu'il ne l'ayt allumé.

XII.

AVANT sera la grande mer sans onde,
 Sans fruit la terre, & le ciel sans clarté,
 Que mon esprit n'ayme mieux en ce monde,
 Estre à vous serf qu'à autre en liberté.

XIII.

QUAND vous verrez S. François en peinture,
 D'un seraphin les playes receuant,
 Souuienne vous que plus forte poincture
 Vous m'auetz mis en l'ame plus auant.

XIIII.

A Blanche.

O BLANCHE de nom & de mœurs,
 Blanche de vesture & de teint,

*Las vostre œil est il si estaint,
Qu'il ne voye point que ie meurs?*

XV.

*Si vous voulez moins dure devenir,
N'attendez point que plus de mal ie sente,
Vous pouuez voir à ma peine presente,
Que tard sera le secours à venir.*

Responce.

XVI.

*MOINS dure ou plus ie ne veulx devenir,
Pour mal ou bien que vostre cœur en sente:
Car vous oster de la peine presente
Seroit entrer à la mienne à venir.*

Brodeau à vne Dame.

XVII.

*Si la beauté se perd en si peu d'heure,
Faites m'en don, tandis que vous l'auiez,
Ou s'elle dure, hélas! vous ne debuez,
Craindre à donner vn bien qui vous demeure.*

Responce par saint Gelais.

XVIII.

*Si ma beauté doit perir en peu d'heure,
Aussi fera le desir qu'en auiez:
Ou s'elle dure, hélas! vous ne deuez
Estimer bien si le mieux me demeure.*

XIX.

DISSIMULEZ vostre consentement,

SOUS

Sous vn refus (ami) de violence,
L'ouy sera en mon entendement,
Et le nenny sera en mon silence.

Au Kalendrier d'unes Heures.

XX.

L A S quand sera le mois, le iour, & l'heure,
Que ie verray vostre consentement
Donner espoir à mon contentement,
Ou la rigueur faire tant que ie meure.

A des Heures.

XXI.

Q V A N D vous viendrez à regarder icy,
Avant que mettre ailleurs vostre courage,
Souviene vous d'un qui a fait cecy,
De quil'esprit vous demeure pour gage.

XXII.

L E S medecins hayent les hommes sains,
Car rien pareux ne leur est présenté:
Et croy aussi qu'ils veulent mal aux saints,
Car en lieu d'eux ils rendent la santé.

XXIII.

S I tant de bien ne vous puis rendre,
Que de vous i en confesse auoir,
Pour le moins pourrez vous entendre,
S'il vous plaist cecy recevoir.

XXIIII.

Q U E la mort n'est point si mortelle,

Qu'ell

*Qu'elle ayt puissance sur ma foy,
Ny la foy n'est point plus fidelle
Ne plus asseuree que moy,*

D'un anneau tournant où il y auoit vne
mort d'un costé, & la foy de l'autre.

XXV.

*A M I, en qui seul i'ay fiance,
Dites moy la signifiante,
De la mort iointe avec la foy,
Que vous auez mis en mon doigt.*

Responſe.

XXVI.

*C'EST que mort n'est point si mortelle,
Qu'elle ayt dessus ma foy puissance:
Ny la foy n'est point plus fidelle,
Que vous est mon obeissance.*

Quatrain enuoyé à moy estant malade, par
vne Damoiselle femme d'un Medecin
fort vieil.

XXVII.

*S I i'auois l'art & la science,
Que l'on dit estre en mon mari,
I'en ferois prompte experience,
Pour bien tost vous rendre gueri.*

Responſe.

XXVIII.

S I vous auez l'art & science,

De

*De celle qui laissa Iason,
Vous en feriez experience
Sur vostre bon homme d'Ezon.*

En vne image de saint Laurens, en des
Heures d'une Dame.

X X I X.

*C E saint martyr & son gril aduisant,
Des fiers tyrans blasmez la cruauté,
Et ne pensez qu'en mes feux attisant
Plus cruelle est encor' vostre beauté.*

En vn saint Sebastien seul.

X X X.

*A C E Martyr plus qu'autre le ressemble,
Les tyrans l'ont de leur flesches couuert,
Amour tirant de ses traits tous ensemble,
Mon cœur martyr mille fois a ouuert.*

En vne des deux ensemble.

X X X I.

*A M O Y R a fait du cœur qui estoit mien,
Vn saint Laurens, & vn saint Sebastien,
Heureux le vostre en qui flamme ne flesche
Ne firent onc impression ne bresche.*

En vne image de saint Anthoine.

X X X I I.

*N E craignez que le feu cuisant
De ce bon saint vous soit nuisant,*

Puis

*Puis qu'un qui m'a sceu consumer,
Ne vous peut oncques allumer.*

En vne des onze mille vierges.

XXXIII.

*BIEN pouvez chandelles & cierges
Offrir aux onze mille vierges,
Puis que vos obstinés desirs
Font plus d'onze mille martyrs.*

En vn petit Dieu tenant vne Brebis avec vn
escriteau, Ego sum Pastor bonus.

XXXIII.

*L'AMITIE' d'une est comparee
A vne brebis esgaree,
Pour apres laquelle courir
Le berger a cuidé mourir.*

En vne sainte Clere qui presentoit son
cœur à Dieu, qui luy offroit vn bou-
quet.

XXXV.

*S i ceste histoire n'est point feinte,
Je puis esperer estre sainte:
Car mon cœur de bon cœur donné
N'est rien que de fleurs guerdonné.*

En vn saint François de Paule des
Bons-hommes.

XXXVI.

LE nom de foy & de bonté,

Atant

*A tant mon esprit mesconté
Que ie croy qu'il est en nature,
Moins des bons hommes qu'en peinture.*

En vn autre.

XXXVII.

*IE congnois vn homme si feinté,
Qu'il deuroit venir a ce sainté,
Pour estre aussi bon en effecté,
Comme le semblant il en faité.*

En vn saint Cordelier Cardinal.

XXXVIII.

*COMME en ce saint on voit vnis ensemble
Deux ennemis, richesse & poureté,
Ainsi en vne, en qui tout bien s'assemble,
Ioinctes se sont Amour & Chaſté.*

En vn saint George.

XXXIX.

*HEUREUX le saint, qui ſceut ſi bien combattre,
Pour vne Dame, & le fier monſtre abbatre,
Moy malheureux qui pour vne combats
Contre vn deſir que ne puis mettre à bas.*

A vn saint Michel.

XI.

*L'ENNEMI de ce saint Archange
Me fait d'un autre ſouvenir,
Contre qui i'ay debat eſtrange*

TOUR

Pour cornes luy faire venir.

En vn saint François.

XLI.

*J'ay veu sans songe & sans peinture,
Vne plus qu'Ange & Seraphin,
Dont j'ay receu playe & poincture,
Qui de ma vie sera fin.*

En vn saint Laques.

XLII.

*AMOUR m'a fait vn voyage entreprendre,
Dont si ie puis sauue à bout paruenir,
Je luy promets coquille & bordon rendre,
Ny plus iamais Pelerin deuenir.*

En vne Magdeleine.

XLIII.

*DIEU fit grace à la Magdeleine,
Pour ce qu'elle ayma grandement,
Et lon me redouble ma peine,
Pour ce que j'ayme extremement.*

En vne image de sainte Catherine, aux Heures de la Royne nommée Catherine.

XLIIII.

*SA rouë à fortune ie laisse,
Et veux qu'ailleurs elle domine,
Mais que j'aye vne Catherine
Pour ma fortune & ma deesse.*

En

En vne image de l'Anonciation, aux heures
de la Royne Marie, pour Madame
d'Apchon.

XLV.

*SI quelque Ange, apres tant de grace,
Anonçoit de ce grand espace
L'empire à la Royne Marie,
Apchon n'en seroit pas marrie.*

Aux heures de Madamoiselle de Charlu.

XLVI.

*SI la vertu se pouuoit voir presente,
De ces beautés chacun seroit espris:
Mais tant au vif Charlu la represente,
Que ie ne sens rien qu'elle en mes esprits.*

En des gands donnés de la Royne
au Roy.

XLVII.

*AINSI fust de tous les humains
L'Empire entre les fortes mains,
Ausquelles ces gands appartiennent,
Comme pris mon cœur elles tiennent.*

En d'autres d'elle à luy.

XLVIII.

*P O U R l'heur que vous tenez de moy,
Gands, de vous voir au plus grand Roy
Qui sceptre en la forte main tienne,
Faites que de moy luy souuienne.*

Escrit sur le miroir de Madamoiselle
de Rohan.

S' E L belch' in voi si seorge ogni altro eccede,

b

Quanto

Quanto deue effe quel che non si vede,

En François.

X L I X.

*Si ce que lon voit apparoiſtre,
De vos beautés tant de cœurs point,
Combien plus aimable en doit eſtre
La beauté qui ne ſe voit point?*

Ou ainſi.

*S' E L bel ch'in voi ſi vede il cor mi ſtrugge,
Quanto potrebbe quell' che gli ochi fugge.*

En François.

L.

*C E que le plus au monde ie pourchaſſe,
Eſt de me voir en voſtre bonne grace:
Car bien ſeroit heureuſe la perſonne
Qui y ſeroit autant comme elle eſt bonne.*

L I.

*V O U S eſtes ſi belle & honneſte,
Qu'à Dieu ne veuſ faire requeſte,
Simon de rien ne vous oſter,
Car rien n'y ſauroit adiquſter.*

L I I.

*A M O U R dit que ie ſuis deliure,
Et de luy m'appelle vainqueur:
Mais il vous eſcrit en mon cœur
Beaucoup mieux que moy en ce liure,*

Au Pfaultier de M. de Nemours.

L I I I.

S I Dieu mettoit les dons en vous & moy,

Qu'auoit

*Qu'auoit l'Auteur de ceste œuvre parfaite,
Pour vostre part seriez femme d'un Roy,
Et par souhait i'en serois le Prophete.*

*Aux heures de saint Leger l'une des
filles de la Royne.*

LIIII.

*AMOUR venant en moy loger,
M'a si rempli de saint Leger,
Que luy, qui fait l'anatomie,
Sauroit renger vne autre amie.*

Au Kalendrier.

LV.

*S'IL vous plaisoit marquer en teste
Vn iour ordonné pour m'aimer,
Ie l'aurois pour vne grand' feste,
Mais point ne la voudrois chaumer.*

LVI.

*MON espoir ie fonde & ma foy
En Dieu, pour ce que ie le doy,
Après luy s'adressent mes vœux
A vous, pour ce que ie le veux.*

LVII.

*ON a beau ailleurs me tenir,
Car comme vn oysillon en cage
Tend tousiours l'aile à son bocage,
Ainsi veux-je à vous reuenir.*

LVIII.

*DE la grandeur de mes affections
Autres beautés n'approchent ne merites;*

h z

Et

*Et toutesfois elles semblent petites,
Les mesurant à vos perfections.*

Sur la couuerture des heures de saint Le-
ger, qui estoit de papier pour les
conseruer,

L I X.

*C E papier est moins honoré
Que le dedans peint & doré,
Mais ce n'est pas peu d'auenture
De vous seruir de couuerture.*

L X.

*D E P V I S que j'eus l'heur de vous voir,
I'ay veu du monde quelque espace,
Mais point n'ay veu meilleure grace
Ny que j'aimasse mieux auoir.*

En vn fort petit Psaultier de
Autheuille,

L X I.

*P L V S diuine œuure en plus petite espace
Trouuer enclosé il seroit difficile,
Encores plus voir tant de bonne grace
Et de beauté ailleurs qu'en Autheuille.*

L X I I.

*S I prix du monde auoit tant de pouuoir
Qu'il peust gagner amie si honnesté,
Ie ne croy point qu'il soit d'homme si beste
Qui ne voulust se vendre pour l'auoir.*

L X I I I.

S I lon pensoit trouuer en son pouuoir

Après

*Après la mort amie si honneste,
 Je ne croy point qu'il soit d'homme si beste
 Qui ne voulust mourir pour vous avoir.*

LXIII.

*VOSTRE beauté & louange esbandue
 Ont tellement ma franchise affermie,
 Que quand pour vous j'aurois perdu la vie,
 Je ne voudrois qu'autre la m'eust rendue.*

C'est pour tirer à l'aventure estant chacun
 deux en vn feuillet. Ceux cy sont du co-
 sté des hommes, & sont tous de mal.

LXV.

*VOUS pensiez ne vous voir iamais
 De nouvelle amour surmonté,
 Mais sans vostre hoste auiez compté,
 Vous penserez mieux desormais.*

LXVI.

*POUR la premiere qui survient,
 Soit honneste ou soit importune,
 Des autres plus ne vous souuent,
 Vous en laissez faire à fortune.*

LXVII.

*AVTANT vaudroit en l'eau escrire,
 Ou au riuage labourer,
 Que ceste Deesse adorer
 Qui vous tient en peine & martyre.*

LXVIII.

NE pensez en si douce flammes

h 3

Trouuer

Trouuer perpetuel repos:
 Long temps ne sont en vn propos,
 Le vent, ny le cœur d'une femme.

LXIX.

EN si haut lieu, aux yeux de tous,
 Cherchez alliance & concorde,
 Qu'en vous voyant i'ay peur de vous,
 Comme si dansiez sur la corde:

LXX.

DE maint grand Prince estes cousin,
 Le taint & la taille auez belle,
 Mais gardez qu'on ne vous appelle
 La belle vigne sans raisin.

LXXI.

D'AMOURS auez eu mainte proye,
 Et vous l'auez bien merité:
 Mais confessez la verité,
 Vous n'estes marri qu'on le croye.

Sept autres pour femmes, de
 meisme sorte.

LXXII.

S'IL n'est plus de constante amie,
 Si seruiteurs sont mal traités,
 C'est vous qui rompez leurs traités,
 D'Amour coniueree ennemie.

LXXIII.

SI vous demandez à ce liure
 Nouuelles de vostre souci,
 Rien n'y a qui vous en deliure,

Vostre

Vostre bon heur n'est point ici.

LXXIII.

*SI pour vn qui cause assez bien
Vous laissez ami si loyal,
Vous en aurez autant de mal,
Comme vous luy voulez de bien.*

LXXV.

*VNE chose auez refusée,
Qui n'est plus en vostre pouuoir:
Si vous esperez mieux auoir,
Vous vous trouuerez abusée.*

LXXVI.

*VOSTRE cœur à grand tort se deuit,
Pour femme auisée & sauante,
D'estre vn peu tenue inconstante,
Helas il ne l'est pas qui veut.*

LXXVII.

*DE qui vous suit n'auetz souci,
Et s'iruez qui ne s'en soucie:
Amour vous fera tout ainsi,
Tenez le comme Prophetie.*

LXXVIII.

*NE tardez plus à consentir,
Et à tel ami satisfaire,
Mieux vaut faire, & se repentir,
Que se repentir, & rien faire.*

*Escriteaux attachés aux pieds de petits oy-
b 4 seaux,*

seaux, que des mattacins laisserent aller
parmi les Dames.

LXXIX.

VNE chose nous reconforte,
Estans pris comme nous trouuons,
Que les maîtres que nous auons
Sont prisonniers de main plus forte.

LXXX.

SI nous fusmes pris par des hommes
Amour nous en a bien vengez:
Car il les a pris & rangez
A pire estat que nous ne sommes.

LXXXI.

V O S prisonniers qui nous ont pris
A vous chercher nous ont appris:
Les souspirs, qui de leurs cœurs sortent,
Sans autre vent nous y apportent.

LXXXII.

SI nos Seigneurs sauoient voler,
Et nous sauiens comme eux parler,
Leurs corps iroyent où leurs cœurs vont,
Et nous nous plaindriens comme ils font.

LXXXIII.

SI ie pouuois toute ma vie
Estre à vous, ie n'auois enuie
Sur les vautours, aigles, & cygnes,
Qui sont au ciel astres insignes.

LXXXIIII.

AMOUR comme nous a des ailes,

Si

*Si ont maints cœurs de Damoiselles,
Il n'est oyseau qui sceust voler
Si haut comme vn cœur peut aller.*

De chacun on escriuit vne douzaine, &
tous furent attachés aux Oysillons.

LXXV.

*Si au beau printemps où vous estes
Respondent l'hiver & l'esté,
L'une serez des plus honnestes,
Qui oncques au monde ayt esté.*

D'une poudre.

LXXXVI.

*C E C Y est pour blanchir vos dents,
Si par temps ils deuiennent ords:
Et vous conseruer par dedans
Belle comme estes par dehors.*

LXXXVII.

*P O U R V O Y E Z vous tant seulement
Des beautés de l'entendement:
Car vous estes assez pourueue
De ce qui contente la veue.*

LXXXVIII.

*D Y moy, ami, que vaut il mieux auoir,
Beaucoup de biens, ou beaucoup de sauoir?
Je n'en say rien : mais les sauans ie voy
Faire la cour à ceux qui ont dequoy.*

b 5

DIX

SIXAINS.

I.

HEUR ou malheur ne puis faillir d'auoir:
 Et l'un & l'autre est en vostre pouuoir.
 Qui m'auetz seule en egale puissance.
 Egalement ie les veux receuoir:
 Car l'heur pourra monstrier vostre deuoir,
 Ou le malheur ma serue obeissance.

II.

HEUREUSE foy ne vous veuille chaloir,
 Endurez tout, demeurez obstince,
 La peine est mieux que la plainte ordonnee,
 Et plus iuste est l'aimer que le douloir:
 Nul mal est grand à qui a bon vouloir,
 Et rien n'est fort contre la destinee.

Sur vn petit Luth.

III.

POUR vn luth bien petit ie suis,
 Mais si le cœur vaincre ie puis
 De la maïstresse de mon maïstre,
 Aussi grand ie penseray estre,
 Entre tant de luths que nous sommes,
 Qu'un Alexandre entre les hommes.

IIII.

SI Charles n'estoit grand menteur,
 Iamais n'eust esté inuenteur
 Du liure qu'il a publié:

Et

*Et si on l'en a guerdonné,
C'est à fin qu'il perde en lisant
Le plaisir trop mal ordonné
Qu'il auoit pris en mesdisant.*

A vn importun.

V.

*Tu te plains, ami, grandement,
Qu'en mes vers i'ay loué Clement,
Et que ie n'ay rien dit de toy.
Comment veux tu que ie m'amuse
A louer ny toy ny ta muse?
Tu le fais cent fois mieux que moy.*

A vn Secretaire qui luy demandoit son ad-
uis d'un Epitafe qu'il auoit faict.

VI.

*VOSTRE epitafe a tant de bien compris,
Que par sur tout il emporte le prix,
Ou ie n'ay pas les autres entendu:
Ne plus grand bien est de moy entendu,
Que de mourir ainsi de vos amis,
A fin qu'estant en la fosse estendu,
Vn tel escrit sur moy puisse estre mis.*

VII.

*Il est plus de sortes d'aimer,
Qu'il n'y a d'ondes en la Mer:
Les vnes n'aiment que trois iours,
Les autres y sont pour tousiours,
Et d'autres de rien n'ont souci:*

te

Je veux estre de celles cy.

VIII.

*Si l'on me monstre affection,
Soit pour vray, ou par fiction,
A aymer ainsi ie consens:
Mais ie n'ay pas si peu de sens,
Que ie ne mette en diuers lieux
Aussi bien le cœur que les yeux.*

En l'image des trois Rois.

IX.

*De moy qui tout vostre me sens,
Or n'aurez, Myrrhe, ny Encens,
Le seul cœur vous sera offert,
Qui pour vous plus qu'autre a souffert,
Attendant quelque estoile luire,
De vos faueurs pour le conduire.*

En vn saint Ierosme.

X.

*La dureté, qui dans vn cœur domine,
Est le caillou dont ie bats ma poitrine.
Ie luy requiers pardon de son offense,
Et de ses maux ie fay la penitence:
Tout m'est desert là où elle n'est point,
Et ma maigreur vient de son embonpoint.*

De saint Leger l'une des filles de la Royné.

XI.

Ce n'est d'estre legere, non,

Que

*Que saint Leger a eu ce nom,
Il vient d'avoir les legions
D'amis en toutes regions,
Mesme Amour se dit ordinaire
De saint Leger legionnaire.*

Aux Heures de Madame de Rohan,
à l'endroit de quelques images d'or.

XII.

*NE cherchez rien en autre image
De plus beau qu'en vostre visage,
Mille cœurs en ont la figure
Micux que nul metal ne peinture:
Amour print pour soy la faveur,
D'en estre le peintre & graveur.*

En vnes autres.

XIII.

*V O U S me pouez faire heureux devenir,
En vous daignant de moy vous souvenir,
Non seulement quand vous tiendrez ce livre,
Dont vostre main bien souuent se delivre,
Mais aussi lors que de vous me souvient
Ce qui sans livre & sans cesse m'advient.*

H V I C T A I N S.

I.

*T A N T a en vous de graces & bontés,
Qu'autre que vous ne vous peut ressembler,*

Mais

Mais lors sur tout vous mesmes surmontez,
 Quand il vous plaist vostre voix assembler
 Au son du luth, que vous faites trembler
 Si doucement, que les cœurs faites viure
 Hors de leurs corps, & les sauez embler,
 C'est plus qu'Orpheus, qui se fit des bois sireure.

Donné le premier iour de May.

I I.

R I E N n'est qui donne au vainqueur tant de gloire,
 Que le vaincu à merci recevoir,
 Vous donc ayant de moy palme & victoire,
 Veuillez d'olive & de paix me pourvoir:
 Pour vostre honneur, & pour vostre deuoir.
 Ainsi fortune à moy rude & seueré,
 Vous soit facile, & ceste primere,
 Et May plaisant de ieunesse & beauté,
 Vous soit durable & autant perseueré,
 Comme fera ma foy & loyauté.

I I I.

Q V A N D ie vous veux descouvrir mon martyre,
 Mes yeux, ma langue, & mon cœur sont en guerre:
 L'œil veut parler, mais il ne sait mot dire:
 La langue sait, mais peur l'estraint & serre:
 Le poure cœur se travaille & sospire:
 Mais que luy vaut endurer sans requerre?
 En fin ma peine aux yeux se recommande:
 Car œil qui pleure assez prie & demande.

I I I I.

D E bonne estime estes si bien pourueue,

Que

*Que ie suis vostre auant vous auoir veue,
 Tant que le bien de vous voir & hanter
 La peine a sceu non l'amour augmenter,
 Si donc vn autre à vous seruir procure,
 C'est accident, & ie l'ay de nature.
 Dieu fait lequel vostre faueur aura:
 Mais ie sçay bien qui mieux aymer saura.*

V.

*CESSEZ mes yeux de plus vous tormenter,
 Puis qu'en vos pleurs n'y a point d'allégeance,
 Làs, c'est le poinct qui nous fait lamenter:
 Car si pleurant auions quelque esperance,
 Que pour nos pleurs s'amoindrist la souffrance,
 De cest espoir prendrions tant de confort,
 Que de pleurer n'aurions plus la puissance.
 Voyla pourquoy nous pleurons ainsi fort.*

Du petit saint Antoine.

VI.

*AMOUR n'est plus enfant comme il souloit,
 Et ne va plus par le monde tout nud,
 Et n'a plus l'arc, dont chacun se douloit.
 Car en ce poinct il estoit trop congnu:
 Il est Hermite à Paris deuenus,
 Portant l'habit & nom de saint Antoine,
 Et du flambeau qu'il a seul retenus
 Le monde il brusle en guise du saint moyne.*

VII.

Si entre tous ce liure ie vous donne,

Je

*Je ne suis point temeraire donneur:
 Voſtre beauté le commande & ordonne,
 Et voſtre los de vertu guerdonneur:
 Car vous eſtant le luſtre & le bon heur
 De noſtre Gaule, & de ſes nations,
 C'eſt bien raiſon que l'hommage & l'honneur,
 Se face à vous des Illustrations.*

V I I I.

*V O U S y lirez qu'une grande beauté
 Mit Troye en feu, que les dieux auoyent faiſte,
 Alors penſez que meſme cruauté,
 Uſe enuers moy voſtre beauté parfaite:
 Puis vous verrez comme apres leur deſſaiſte,
 Troyens ſe ſont ralliés & vnis:
 Souffrez ainſi ma vie eſtre reſaiſte
 Apres ce feu, comme on dit du Phenix.*

I X.

*N O V E M B R E & Mars, & leurs troiſiemes iours,
 Seront par tout de toute ma puissance:
 Solemnisés & honorés touſiours:
 Car ieus de l'un ma vie & ma naiſſance,
 L'autre de vous me donna congnoiſſance:
 Mais au ſecond ie me ſens plus deuoir,
 Ayant trop plus d'aiſe & d'eſioniffance.
 De voſtre amour, que de la vie auoir.*

X.

*L'HEUR ou malheur de voſtre congnoiſſance
 Eſt ſi douteux en mon entendement,*

Que

Que ie ne say s'il est en la puissance
 De mon esprit d'en faire iugement.
 L'heur est si grand que i'y crains changement,
 Et l'heur est mal quand il n'est point durable,
 Au mal aussi y a contentement
 De l'endurer pour chose si louable.

X.

LE mal que i'ay ne se peut estimer
 Si non au prix de vostre cruauté,
 Et mon amour ne se peut exprimer
 Qu'en declairant quelle est vostre beauté.
 Si plus y a, il est de mon costé:
 Car quand par temps vous deuiendriez moins belle,
 Si ne pourroit finir ma loyauté,
 Ne mon torment pour vous voir moins cruelle.

Du feu de la S. Jean.

X I.

O SOTTE gent, qui se va trauailler
 A voir vn feu de bois accoustumé,
 Venez à moy pour vous esmerueiller
 De voir vn cœur de tel feu allumé,
 Que plus il brusle, & moins est consommé
 Et si ce cas difficile vous semble,
 Allez voir celle où il s'est enflammé,
 Vous le croirez & bruslerez ensemble.
 Deux masques Indians: Le premier
 bailla cecy.

X I I.

VOSTRE beauté de vertu decorée
 De toutes parts a gaigné tant de cœurs,

i

Que

Que de l'endroit d'où sort l'aube dorée,
 Jusques aux fins des forêts Celtes vainqueurs,
 J'ay l'ample mer & terre mesurée,
 Passant des gens & du temps les rigneurs,
 Pour voir l'objet de tant d'heureux esprits,
 Et le mien rendre avec eux de vous pris.

Le second.

XVII.

C E L L E qui a cent langues & cent yeux,
 Et qui volant acquiert force à ses ailes,
 Par tous les coins du monde spacieux
 De vos beautés a semé les nouvelles.
 Dont pour voir cas si rare & précieux,
 Laisant le Gange & ses contrées belles,
 Trouver vous viens, où tout bien est, sinon
 Que d'heur si grand trop foible est le renom.

A vn Gand.

XVIII.

O G A N D, vous estes tenu cher
 De celle qui vous fait cacher
 Et couvrir sa belle main tendre,
 Et du hasle on froid la defendre.
 Et moy qui nul bien ne procure,
 Que luy servir de couverture,
 Et la defendre à mon pouvoir,
 A peine me veut elle voir.

XV.

S I quelque Dieu mettoit en mon pouvoir
 De la laisser, & ie peusse tant faire

Qu'elle

Qu'elle tafchast autant à me rauoir,
 Comme elle tafche ores à s'en diftraire:
 Ne l'aymant point ie ferois mon deuoir:
 Mais fi voudrois-ie à fon bien fatisfaire,
 Et aimerois trop mieux la voir blasmee
 De point n'aimer, que de point n'efre aimee.

XVI.

IEUDI dernier ie fus chez la Normande,
 Où y trouuay Louife & Marguerite:
 Louife eft garfè en bon point, belle, & grande:
 L'autre eft plus ieune, & beaucoup plus petite.
 Louife affez m'embraffe & folicite,
 Mais Marguerite cut de moy fon plaifir:
 La grande en fut, ce croy-ie, bien despite,
 Mais de deux maux le moindre on doit choifir.

XVII.

IE N aime deux d'amour bien differente,
 L'une me plaift pour fa grace & bon fens,
 L'autre me porte amour fi apparente,
 Que d'efre sien maugré moy ie confens.
 Mais bien que plus d'elle aimé ie me fente,
 Plus addonné à l'autre ie me fens:
 O que pareil aux deux fust le vouloir,
 Ou que de l'une il me peuft moins chaloir.

XVIII.

CE que ie veux & ce que ie merite
 Sont feparés de fi longue diftance,
 Que mes faueurs & ma force petite
 Font l'un à l'autre ennuuy & refiftance:
 Fors à ce bien qu'ayez en fouuenance

Qui de l'esperoir m'oste le reconfort:
Rendez moy donc s'il vous plaist l'esperance,
Ou m'enseigniez à n'aimer plus si fort.

XIX,

NON sans raison on condamne & accuse
L'aubre ingrat, qui son or cache en terre:
Car ny autruy, ny luy-mesmes en use,
Mais est sans fruct comme inutile pierre.
Aussi qui tient grande beauté recluse,
Outre son gré manifestement erre,
Enclorre on doit Ours & Lyons nuisants,
Non ces beaux corps à aimer plus dufans.

XX,

AMOUR voyant la superscription
De ton liuret, qui le blasme & mesprise,
En voulut voir l'ordre & la diction,
Et y trouua tant d'art & de maistrise,
Que pour le stile il loua l'entreprise,
Et contre toy n'en fut pis animé.
Il faut donc bien, ami, que l'on te prise,
S'amour hayant d'amour tu es aimé.

XXI,

VOUS qui voyez ceste assemblee
De nouveau si triste & troublee,
Sachez que n'aguere est partie
De nous la meilleure partie:
Nul bien & plaisir qui nous vienne
Ne garde qu'on ne s'en souuienne
N'esperant voir rien en presence
Qui satisface à telle absence.

A Hu

A Hugues Salel Poëte iusqu'à maintenant
de moy incongnu.

XXII.

QUAND la belle aube amene le clair iour,
On la voit foible, & puis peu à peu croistre,
Mais toy, Salel, de ton heureux seiour
As fait à coup vn midi apparoiſtre,
Qui esclaircit le lieu qui te voit naiſtre.
O luyſant aſtre, ô ſoleil terrien,
L'autre ſoleil eclipſe peut congnoiſtre,
Mais ta lumiere à la nuit ne doit rien.

XXIII.

MADAME, au moins celle que i'ayme,
Pour tenir noſtre cas ſecret,
I'entens pour monſtrer à moymeſme
Qu'elle ne me voit qu'à regret,
A faiſt vn tour ſage & diſcret,
Deſguiſant ſon amour profonde,
Mais il eſt vn peu bien aigret,
Elle m'a faiſt chaffer du monde.

XXIIII.

NAGVERE en tournant voſtre nom,
Je trouuois ſeruir mainte lettre
A mon propos, & d'autres non,
Que i'euffe voulu point n'y mettre:
En fin pour toutes les y mettre,
Je l'ay tourné comane i'ay peu:
Pensez qu'ou le ſens n'eſt pas maiſtre,
Le traouiller ſert de bien peu.

XXV.

AMOUR, qui a parfaite connoissance
 Des cœurs qui sont subiects à son pouuoir,
 Sait que le rien vous porte obeissance,
 Et que i'ay faict en seruant mon denoir,
 Mais vous feignez de ne l'appercevoir,
 Et de vos torts me voulez accuser.
 Ha, i'ay moins mis de temps à les sauoir,
 Que de traual à trop les excuser.

Au iour des Morts.

XXVI.

SI charité s'ordonne par raison,
 Ne priez point pour autres trespasés,
 Vous auez trop de quoy faire oraison
 Pour ceux qui auez de ce monde chassés.
 Je say tresbien que nous sommes assez,
 Dont les vns sont en peine, & Purgatoire:
 Mais ie suis pis, si vous ne pourchassez
 Qu'en cest enfer on ayt de moy memoire.

XXVII.

TOUT ainsi que ces heures blanches
 Ont peu obscures deuenir,
 Et comme les feuilles des branches
 Tombent quand l'hiver veut venir.
 Ainsi vous doit il souuenir
 Que le temps finit la beauté,
 Mais chose qui puisse aduenir
 Ne finira ma loyauté.

Le Roy François fit ce huitain pour deux
 Dames, dont l'une estant en bon point,

luy

luy sembla variable, & l'autre trop constante.

XXVIII.

QUEL i'ay esté, les fondemens de l'œuvre
De mon amour en ont fait congnoissance,
Car ils sont tels que le temps a fait preuve,
N'auoir sur eux ne leur pouuoir puissance:
Dignes tous deux d'une grande esperance:
Qui garda donc l'œuvre n'estre parfaite
C'estoit que l'un fut rond sans assurance,
L'autre trop dur : parquoy fut imparfait.

Responſe par S. Gelais.

XXIX.

SI d'amitié fistes onc fondement,
L'œuvre ne peut ſimon eſtre durable,
Car ce qui vient d'un ſi bon iugement,
Eſt ſi parfait qu'il eſt bien ferme & ſtable:
Mais ſi le rond vous a ſemblé muable,
Penſez qu'un rond eſt nommé ſurment,
Et qu'il n'eſt dur qui ne ſoit penetrable
A l'afſaillir continuellement.

A vn liure de Perceforest donné à
vne Dame.

XXX.

QUAND vous lirez quelque compte en ce liure,
Pour paſſer temps & vous donner plaifir,
Souuienne vous d'un qui n'eſt à deliure,
Pour vous compter aux liures ſon deſir:
Car ſ'il auoit liberté de choifir,
Il prendroit micux que fables ne que ſonges,
Et vous ſeroit eſcouter à loiſir

i 4

La

*La verité au lieu de ses mensonges,
Des ieunes Damoiselles aux vieilles
mefdisantes.*

XXXI.

*VIEILLES, qui voulez caqueter
De nos seruiteurs gentilshommes,
S'en vous auoit que conquerer
Pas n'en aurions si grandes sommes:
Les flestris comme vieilles pommes
Furent ieunes avecques vous,
Et les ieunes comme nous sommes
Deuiendront vieux avec nous.*

XXXII.

*S I de fortune ailleurs tu viens à voir
Escrit qui m'offre à ton commandement,
Par cestuy-ci ie te fais à sauoir
Que i'estois hors de mon entendement:
Et qu'à present me desplaist grandement
De t'auoir tant de ceste offre offensee:
Mais à messaiet ne gist qu'amendement,
Romps mes escrits, ie rompray ma pensee.*

Enuoyé d'une fenestre.

XXXIII.

*E S T A N T icy tout seul à la fenestre,
Pensant au mal que si secret ie porte,
Amour m'a dit, regarde à main fenestre,
Voir s'il y a rien qui te reconforte,
Lors tournant l'œil i'ay veu à vostre porte
Le tout seul bien d'où mon mal est venu,*

Helas

*Helas pensez que le cœur s'y transporte,
Mais le corps est de crainte retenu.*

XXXIII.

*Y A Y eu du mal pour vouloir bien
Et de l'ennuy par souvenir,
Tant que ne desirois plus rien,
Fors oubly s'il vouloit venir:
Mais foy me vient entretenir,
Disant, laisse ceste pensee,
Amitié qui se peut finir
Ne fut iamais bien commencee.*

A vne vieille affectee.

XXXV.

*S I vous voulez vn peu belle paroistre,
Faites vous voir au soir à la chandelle,
Et vous gardez sur iour de comparoistre:
Car peu de gens vous y trouueroyent belle.
Le tainct est gros, la gorge n'est plus telle
Que quand d'aimer vous requis autresfois:
Ne faites plus donques tant la pucelle,
Mais accordez à la premiere fois.*

*A vn petit liure nommé en Impression, Plus-
sieurs Ballades & Chants-royaux, qui luy
fut demandé en don.*

XXXVI.

*S O V V E N T y a quelque herbe bonne
Parmi vn grand tas de salades,
Et au liure que ie vous donne,*

i s

Qui

*Qui est plain de laiz & ballades:
Si toutes vous les trouuez fades,
Que le donneur n'en soit repris,
Vn sold en fit les ambassades,
Chasque chose vaut bien son prix.*

A vne Dame luy estant bien malade de
fieure & d'amour.

XXXVII.

*L' A I S E que vous donne ma peine,
Luy porte tant d'allegement,
Que la mort qui est si prochaine,
Ne la peut finir nullement:
Mais laisse augmenter le torment
Sans acheuer ma triste vie,
Pour satisfaire à vostre enuie.*

A vn liure d'histoires amoureuses
donné à vne Damoiselle.

XXXVIII.

*P V I S que de moy ie vous ay fait present,
Et que i'ay mis ma vie entre vos mains,
C'est petit don de ce liure present,
Car apres tous moindres semble le moins.
Vous y lirez des regrets & des plaints,
Dont vous, peut estre, aurez compassion.
Mais las! pensez qu'il sont escrits & paints,
Et que vaine est ma longue passion.*

Le Roy François trouuant ce qui est dessus
audit liure met de sa main au dessous ce
qui s'en suit.

XXXIX.

XXXIX.

LE non receu ne se peut nommer don,
 Et moins se doit ce que lon ayme plaindre:
 Ma peine trouue en ce liure guerdon
 Asses & plus qu'en vouloir qu'on veut feindre.

A M. la Marechale de sainct André.

XL.

LA mere du dieu plus legier,
 A donné par lettres patentes
 A moy son prestre & messager
 La puissance, or' qu'elle est absente,
 D'ordonner qui la represente,
 Et commande au volage dieu:
 C'est donc à vous que ie presente
 C'est honneur de tenir son lieu.

XLI.

VN maistre es arts mal chausse & vestu
 Chez vn paisant demandoit à repaistre,
 Disant qu'on doit honnorer la vertu,
 Et les sept arts dont il fut passé maistre.
 Comment sept arts, respond l'homme champestre,
 Je n'en say nul hors mis mon labourage,
 Mais ie suis saoul quand il me plaist de l'estre,
 Et si noiaris ma femme & mon mesnage.

A M. de Chantelou.

XLII.

QVI de l'enus ignorez la puissance

Et

Et n'en auez que le tainct seulement,
 Pour en auoir entiere congnoissance,
 Congnoissez moy sous cest accoustrement,
 Vostre œil ensemble & vostre entendement
 D'elle seront certains & satisfaits,
 Et sentirez à mon seul sentement
 Comme grande est qui fait si grands effects.

X L I I I.

S O V S P I R S ardans, parcelles de mon ame,
 Qui de mon deuil seuls la cause entendez,
 Si vous voyez ma fin plaire à Madame,
 Volez au ciel, & là haut m'attendez:
 Mais si son œil (comme vous pretendez)
 De quelque espoir nous daigne secourir,
 Tournez à moy & l'esprit me rendez,
 Je n'auray plus volonté de mourir.

X L I I I I.

E N F A N T qui n'espargnes les dieux,
 Dresse ailleurs tes nouueaux alarmes:
 J'ay en fin recourré mes yeux,
 Tu n'en tireras plus de larmes.
 Plus ne s'uy Circe, ne ses charmes,
 Le temps m'a le vray esclarci:
 Si tu cherches de vieux gendarmes,
 Je cherche vn sage chef aussi.

En vn sainct Ierosme.

X L V.

C E bon vieillard qui bat sa coulpe,

Me

*Me doit recevoir de sa troupe:
Car ie bats à toute rigueur
La mienne à l'endroit de mon cœur,
Pour la grand' faute qu'il commit,
Quand à vn autre il se soufmit
Si rempli de rebellion,
Que plus domptable est vn lyon.*

En vn saint Iaques.

XLVI.

*Si Dieu nous faisoit deuenir
Pelerins à quelque pardon,
Ie ne saurois rien retenir,
Escharpe, manteau, ne bourdon,
Que ne misse à vostre abandon:
Bien voudrois ie en mesme maniere
Pouuoir, par honnesté guerdon,
Fouiller en vostre panetiere.*

A celle de saint Christofle.

XLVII.

*L'ON dit qu'il fait heureux voyage,
Quiconque au matin voit l'image
Du grand saint qui porta par l'onde
L'enfant qui seul porte le monde:
Et moy qui porte dans le cœur,
L'enfant qui du monde est vainqueur,
Ie souffre & tous fortune extreme
Par ceux que plus au monde i'ayme.*

Sur vn Luth.

XLVIII.

Si ma main vient mal aux accords,

Toujours

Jouant de ce luth bien monté,
 Le cœur qui fait mouuoir le corps,
 Trouble son arc & sa bonté:
 Il est d'amour si surmonté,
 Si lié à si fausse corde,
 Que mon doigt lourd & mesconté,
 Discordant avec luy s'accorde.

X L I X.

D E tant de peine endurée,
 Je ne me plains nullement,
 Mais de l'auoir declairée
 Je me repens cherement:
 Mon mal passoit doucement,
 Sans de nul estre apperceu:
 Il est bien serf doublement,
 Qui sert & n'est point receu.

L.

E L L E a voulu seruiteur me nommer,
 Et ie la veux pour dame reconnoistre:
 Elle me voit en seruant consommer,
 Et ie la voy tousiours en beauté croistre.
 Mon mal ne veut entendre ne connoistre,
 De sa beauté ne puis estre ignorant:
 Si l'un pouuoit comme l'autre apparoiſtre,
 Ie deviendrois vn dieu en l'adorant.

En vne peinture de feu Monsieur d'Or-
 leans, comme il estoit en la conqueste
 de Luxembourg.

L I.

V O U S qui n'avez congnu que par renom
 Le plus que grand Charles duc d'Orleans,
 Fils de François premier Roy de ce nom,
 Qui tant de gloire acquit en si peu d'ans:
 Si ce pourtraict vous estes regardans,
 Vous le voyez, tel qu'il estoit en armes:
 Et si le mieux pouviez voir du dedans
 Vous ne sauriez le regarder sans larmes.

L I I.

S I vous voulez estre aimee & servie,
 Faites qu'Amour quelque bien nous proposé,
 Et n'estimez que pour perdre la vie
 A vous servir personne se disposé,
 Je ne voy point que lon cherche la roze
 Pour n'y trouver qu'espine & cruauté,
 On en fait cas pour bien meilleure chose,
 Car sa douceur respond à sa beauté.

D I X A I N S.

Don de gands.

i.

T O U T ce qu'on peut de vous voir ou pensér,
 Sont lacs & nœuds, qui mon ame ont liee:
 Mais rien n'a peu l'estaindre & l'offensér
 Plus vivement que la main deliee,
 Quand hors du gand elle s'est oubliee,
 Pour mieux me faire à moymesme oublier.

De

De la couvrir vous veux donc supplier
 Ou qu'ainsi nue à mon plaisir ie l'aye,
 Tant qu'auoir eu ie puisse publier
 D'un mesme lieu le remede & la playe.

A des masques.

II.

O BIEN heureux plus que ie ne puis dire
 A qui Amour donne temps & loisir
 D'aller couuerts descouuir le martyre
 Qui rend douteux vostre espoir & desir.
 Dieu vous contente, & donne entier plaisir
 Bien different de mon malheureux estre,
 Lequel tant plus ie veux faire apparoiſtre,
 A celle là dont seule il est venu,
 Plus elle tache à me faire congnoiſtre
 Que sans le masque assez suis incongnu.

Le iour de sainct lean.

II.

IE doymoymesme & ma vie à mes yeux,
 Pour l'heur d'auoir vostre grand' beauté veue,
 Mais Amour fait qu'encores dois ie mieux
 Aux grands vertus dont vous estes pourueue,
 Qui font mon cœur si content, que la veue,
 Mesme & la vie au prix est moins que rien,
 Car honneur est l'entier & le vray bien,
 Qui seul peut faire heureux apres la vie,
 Et immortels par honneste lien,
 Vous qui l'auiez, moy qui vous ay seruié.

Donné

Donné pour bon iour.

IIII.

GRAND est le mal dont la personne esprise
 Par trop sentir n'a plus de sentiment:
 Fort est le nœud qui tient liberté prise,
 Et par contrainte & par consentement.
 Bien est vaincu qui n'a contentement,
 Sinon de voir son contraire hors d'ennuis.
 Las, bien compter de ce rang ie me puis,
 Qui n'ay repos que de vostre seiour:
 Ny allegance à mes mauuâises nuits,
 Que de vous voir & donner le bon iour.

V.

ELLE dira que ie l'ay meritè,
 Et que ie suis oublieux en absence,
 Et pleust à Dieu qu'elle dist verité,
 Et qu'en celà i'eusse moins de defenſe.
 Mais le battu a tousiours fait l'offense:
 Et toutesfois quand bien ainsi seroit,
 Que mon amour vers elle cesseroit,
 A tout le moins l'aurois-je commencée,
 Mais elle à peine à aimer laisseroit,
 Qui n'eust iamais amour en la pensée.

VI.

RIEN n'est si grand que mon mal ne surmonte,
 Fors la beauté qui me le fait auoir,
 Mais nulle force est si grande & si prompte,
 Qui peust autant de douleur recevoir,
 Qu'en elle y a de grace, & de sauoir:
 Et quand amour auroit bien resolu

k

D'user

*D'usér en moy son fort dard esmoulu,
Point n'en croistroyét de mes maux les grand's sommes
Car i'ay atteint, ainsi qu'elle a voulu,
L'extremité de l'endurer des hommes.*

VII.

*SI la beauté, qui vous rend si aimable,
N'estoit pareille à mon affection,
Elle seroit incertaine & muable,
Et ie serois hors de subiection;
Mais comme seule elle a perfection,
Aussi parfaicte est ma viue estincelle.
L'une est celeste, & l'autre est eternelle,
L'une est sans feu, l'autre sans cruauté.
Telle beauté fait l'amour estre belle,
Et tel amour aimable la beauté.*

VIII.

*SOIT vray ou non qu'augures & presages
Donnent auis des choses auenir:
Ie ne me tiens du nombre des plus sages
Tant que ie veuille obstiné deuenir;
Mais quand ie vy l'autre iour auenir,
Lors que premier fus en vostre maison,
Que l'on menoit ne say qui en prison,
De la rencontre & presage eus soucy,
Et de l'auoir certes i'auois raison,
Car tost apres ie me vy pris aussi.*

IX.

*HA petit chien que tu as de bon heur,
Si tu auois le sens pour le comprendre,
Tu vas au lieu où mesme le donneur*

Se

Se veut donner, & ne le veut on prendre.
 Tu as le bien, & ne le fais entendre:
 Je l'entens bien, & ne le puis auoir:
 Que pleust à Dieu qu'il fust en mon pouuoir
 De recouurer ton peu d'affection,
 Et qu'en toy fust mon sens & mon sauoir,
 L'heur en tous deux auroit perfection.

X.

SI i'ay du bien, *belas c'est par mensonge,*
 Et mon torment est pure verité:
 Je n'ay douceur qu'en dormant & en songe,
 Et en veillant ie n'ay qu'austerité:
 Le iour m'est mal, & bien l'obscurité:
 Le court sommeil Madame me presente,
 Et le resueil la fait trouuer absente,
 Ha pourceux yeux où estes vous reduits?
 Clos vous voyez tout ce qui vous contente,
 Et descouverts ne voyez rien qu'ennuis.

XI.

PRES du sercueil d'une morte gisante
 Mort & Amour vindrent deuant mes yeux,
 Amour me dit, la Mort t'est plus duisante:
 Car en mourant tu auras beaucoup mieux.
 Alors la Mort, qui regnoit en maints lieux,
 Pour me nauurer, son fort arc ensonça:
 Mais de malheur sa fleische m'offença
 Au propre lieu où Amour mit la sienne,
 Et sans entrer seulement auança
 Le trait d'Amour en la playe ancienne.

k z

XII.

XII.

ASSEZ eust peu le Prince d'eloquence
 D'Antonius les glaiues contemner,
 Si au Senat & en pleine frequence
 Il eust moins sceu reprendre & condamner:
 Et moy qui tasche à ma plume empenner
 Des grans honneurs d'une qui ce nom porte,
 De mon travail, flamme & feu ie rapporte:
 O nom fatal à vaincre & mettre en peine
 Par glaiue, ou feu, par amour, ou par hayne.

XIII.

NON par defect de congnoistre & entendre,
 Que mieux que vous œil ne sauroit choisir,
 Non pour vouloir à autre bien pretendre,
 Ne pour fuir labeur & desplaisir,
 I'ay differé contre mon grand desir,
 A vous offrir ma prompte obeissance,
 Mais congnoissant que ma foible impuissance,
 Pour heur si grand est offre trop petite,
 I'ay mieux aimé croire ma congnoissance,
 Qu'en offrant peu blecer vostre merite.

XIIII.

CE verd laurier ie consacre & ordonne
 A vostre esprit de tous biens entendeur:
 Pour la victoire acquise en la personne
 D'un qui mourra serf de vostre grandeur:
 S'il est receu, ce luy sera grand heur:
 Et s'il aduient que la blanche main veuille
 Dedans le feu en ietter vne feuille,
 Elle verra vn effect bien contraire

*Au feu duquel il faut que ie me deulle,
Car plus le sens, & mieux ie le say taire.*

XV.

*ON voit ensemble auiourdhuy sur la terre
L'infinité des beautés angeliques,
On voit deux yeux, & vn cœur qui sans guerre,
Sauent mesler les honnestes pratiques,
De deux regards & pensées pudiques,
En vn seul corps de foible qualité:
On voit les biens de l'immortalité,
Tant que tout l'heur d'autre chose estimee,
Pres ceste-cy semble la vanité
D'une froide ombre & songe de fumee.*

XVI.

*C'ESTOIT assez que ma debile force
Eust moins monstré de travail que senti,
C'estoit assez que ma fragile escorce
Eust à l'esprit de mourir consenti:
Sans que le ciel, de mon mal repentis,
M'eust reserué à ceste mort plus lente,
De voir Madame en fieure violente.
Qu'elle sera donc ma calamité
S'il luy vient pis : quand pour la voir dolente
Je sens de morts plus d'une infinité?*

Faiët pour vne Dame.

XVII.

*VOYEZ vous point, ami, dedans mes yeux
L'apparent feu qui iusqu'au cœur me touche?
Y a il rien qui le declare mieux
Que la rougeur dont vous louez ma bouche?*

k 3

S'on

Son taint vermeil vient de l'ardante foye,
 Qui du profond des secrets de mon ame
 Enuoye en haut la vapeur de sa flamme,
 Pour la vous faire, aumoins, par là entendre,
 Mais vous, épris de l'amour d'autre Dame,
 Couvrez le feu sous palleur d'une cendre.

XVIII.

POINT n'ay desir d'escouter l'armonie
 Que fait le ciel (s'il est vray qu'il en face)
 Quand puis ouïr la douceur infinie
 De vostre chant, qui tous autres efface.
 Bien ie voudrois, pour mieux voir ceste face,
 Oeuure & labeur, de Nature & des dieux,
 Luy ressembler de ce grand nombre d'yeux,
 Sans iamais estre eux clos, ne vous absente,
 Ou que les miens vous vissent d'autant mieux,
 Que m'amour est plus qu'autre vehemente.

XIX.

AMOUR & Mort donnerent prix contraire,
 A deux seruans qu'eustes parcidenant:
 Mort raiut l'un, pour aux maux le soustraire,
 Amour donna vostre image au viuant.
 Or' moy troisieme & nouveau poursuyuant
 Que dois-je plus, ou que puis-je esperer?
 Si tels Amans mieux n'ont peu prosperer,
 Dont le plus cher n'eust qu'une pourtraicture,
 J'ayme mieux Mort, comme l'autre endurer,
 Que vous auoir seulement en peinture.

Fai& vn iour de la Chandeleur.

XX.

L'AVEUGLE archer, qui si iustement tire,

Entre

Entre vos mains voyant vn cierge espris,
 A estimé que pour son grand martyre,
 Et pour venger ses feux vous l'eussiez pris.
 Parquoy cacher, de peur d'estre surpris,
 Dedans mon cœur promptement s'est venu,
 Lieu de franchise & de luy bien congnu,
 Et où nul feu ne pensoit deuoir craindre,
 Mais par vn trait de vos yeux suruenu,
 Luy & mon cœur ensemble ont soustenu
 Vn feu si vis, qu'il ne se peut estaindre.

XXI.

L'ENFANT Amour a veu que vos beaux yeux
 Nous faisoient pis que sa flamme & chaleur:
 Si n'a cessé le garson enuieux,
 D'y procurer maladie & douleur.
 Mais sans grand' cause ils ont eu ce malheur:
 Car bien qu'en eux soit des traits le pouuoir,
 Si deuoit bien Amour s'appercevoir,
 S'il n'eust esté auenue & hors du sens,
 Qu'en pleine veue ils ne pouuoient rien voir,
 Puis qu'ils n'ont veu les peines que ie sens.

XXII.

CENT mille fois & en cent mille sortes
 Je baiserois ceste bouche & ces yeux,
 Lors que mes mains plus que les vostres fortes,
 Vous rendent prise, & moy victorieux:
 Mais en baisant mon œil trop curieux
 De voir le bien que ma bouche luy cache,
 Se tire arriere & seul à iouir tache,
 De la beauté qu'il perd quand elle y touche:

k 4

Deuinez

Deuinez donc si autre ami me fache
Puis que mes yeux sont ialoux de ma bouche?

XXIII.

Si pour se plaindre, & pour larmes ietter,
On pouuoit rompre vn malheur suruenu,
Les pleurs deuoyent au poids d'or s'acheter,
Comme sur tous remede cher tenu:
Mais puis qu'un mal ne peut n'estre aduenu,
Soit qu'en pleurions ou rions iour & nuict,
Dequoy nous sert se plaindre & mener bruit,
Et nous donner nouueaux maux & alarmes,
Si n'est qu'ainsi qu'un arbre porte fruit,
Ainsi douleur nous apporte des larmes? .

De Maistre Iean Thibaut Astrologue.

XXIII.

MAISTRE Iean Thibaut va iurant
Qu'il n'est ny fol ny esuenté,
Et encores moins ignorant,
Et qu'il a tout seul inuenté
L'escriit qu'un autre s'est vanté
D'auoir fait du tourner des cieux.
Maistre Iean Thibaut faites mieux,
Donnez luy le liure & l'estoffe,
Et lon tiendra vostre enuieux
Pour vn tresmauuais Philosophe.

XXV.

O des Amans le sort dur & penible!
I'eus au pourchas de ma longue esperance
Plus de trauail qu'il n'est comprehensible
A qui d'amour a heureuse ignorance:

Et

Et maintenant, apres son assurance,
 I'ay de la perdre innombrables craintes,
 Pourquoi ne sont ses pensees empraintes
 Dedans mon cœur comme est sa grand' beauté?
 Lors ie verrois mes peurs toutes estaintes,
 Seur de ma fin ou de sa loyauté.

XXVI.

IE porte au bras que lié vous auez,
 De ma prison vne enseigne eternelle,
 Et vous verrez (ce que trop vous sauez)
 En ce cristal combien vous estes belle.
 Je voy ma peine, Et vous la clameur d'elle:
 Mais si mon cœur pouviez appercevoir,
 Plus de cristal ne vous faudroit auoir:
 Car mieux au vif vous voirriez exprimee,
 Et vous pourriez sur toutes vous y voir,
 Plus belle autant que de moy plus aimée.

XXVII.

MAGDELON s'en vient priuement
 Me voir quand i'escris, ou compose,
 Et dit que ce n'est seulement
 Que pour apprendre quelque chose:
 Mais si rien de beau ie propose
 A ses yeux, il est si bien pris,
 Vn diamant d'assez bon prix,
 Vn tableau où n'ayt que reprendre:
 Je ne say s'elle a rien appris,
 Mais ie ne vis onc si bien prendre.

XXVIII.

SI la Mort sourde eust mes vœus entendus,

k s

La

La Champeuerne elle nous eust rendue,
 Et son esprit du ciel nous eust rendu,
 Si de si loing eust ma voix entendue:
 Mais ce dur marbre, où elle est estendue,
 Monstre rigueur bien plus que naturelle,
 N'entendant point de si pres ma querelle,
 Qui eust peu fendre acier & diamant:
 Je croy qu'il tient ceste qualité d'elle,
 Car onc ouïr ne voulut nul amant.

D'un anneau de cristal.

XXIX.

I E tiens plus cher l'anneau que m'impetra
 De vous *Amour*, que s'il auoit esté
 A *Berenice*, ou à *Cleopatra*,
 Ny que l'honneur d'un Empire acquesté:
 Car il a seul le long cours arresté
 De mes travaux: mais si crains ie pourtant:
 Car c'est cristal, & si l'ay iours & nuicts.
 Helas les biens qu'*Amour* va departant
 Sont tous de voirre, & d'acier les ennuis.

XXX.

D E voir ma fin i'ay eu cent fois enuie,
 Ne pouuant viure en vostre cruauté:
 Mais ie souhaitte or' estre tant en vie
 Que voir ie puisse à fin vostre beauté:
 O quel plaisir aura ma loyauté,
 D'estre vengée, & de voir ce beau tainct
 Pasle & flestri, & ce clair œil estaint
 Voir en argent tourner l'or des cheueux:

Mais

*Mais làs ie suis si viuement atteint,
Que mon espoir est contraire à mes vœus.*

XXXI.

*M O Y & ma vie, & ce qui en depend
Prodigue amour mit en vostre service,
Dont maintenant non tant il se repent
Comme il congnoist non congnu son office:
Or' il voudroit vous faire vn sacrifice
Plus agreable, & entend assez bien
Que fors la Mort de moy ne voudriez rien,
Et ie vous l'offre avec egale enuie:
Mais ne daignant rien accepter du mien
Maugré nous deux vous nous laissez en vie.*

XXXII.

*L A liberté, qu'auèques tant de peine
I'auois tasché si long temps à r'auoir,
Ayant de vous vne faueur soudaine,
Ie vy du tout oster de mon pouuoir,
Sans esperer que i'y peusse pouruoir,
Pour mal passé dont trop il me souuienne,
Mais s'il m'en doit mal venir si aduienne,
Vous & le ciel en serez à blasmer,
Vous d'auoir fait semblant d'estre tant mienne,
Luy m'ayant fait si subiet à aimer.*

XXXIII.

*L A s! que ne vins ie auengle à l'acointance,
Qui ma rendu sans veue & sentement:
Ou que n'en pers ie ainsi la souuenance,
Comme i'y pens perdre l'entendement?*

Mes

Mes yeux soudain firent trop follement,
 De s'arrêter à voir vne lumiere
 Non d'esclairer, mais brusler, coustumiere,
 Et deuroyent seuls porter la peine dure,
 Bien qu'ayant veu sa beauté toute entiere,
 Entierement à bon droit i'en endure.

Voyant l'amie d'un de ses amis à la messe.

XXXIII.

APRES la grace & beauté immortelle
 De celle là, dont l'œil me fut mortel,
 Ceste cy est à mon gré la plus belle,
 O beau visage, &, si le reste est tel,
 O corps celeste & digne d'un autel,
 Mais bien d'un liêt : ô s'il estoit permis
 Mettre à buttin toute chose entre amis,
 A ce seul prix vendrois ma loyauté:
 On doit tenir ce que lon a promis,
 Mais grande excuse est vne grand' beauté.

Vne à son ami absent.

XXXV.

C'EST trop peu dit, ami, que ie vous porte
 Present au cœur & absente à mes yeux:
 C'est trop peu dit qu'en moy, qui suis ia morte
 L'ame est l'amour qui vous suit en tous lieux.
 Pour dire assez ie voudrois dire mieux,
 Mais mon torment fait telle violence,
 Que ie ne puis exprimer qu'en silence,
 Non seulement comme à vous suis vnie,

Mais

*Mais la douleur que i'ay de vostre absence,
Car plus est ditte, & plus est infinie.*

A vne tenant vn flambeau.

XXXVI.

*L'heureux flambeau qui faisant son office
Entre vos mains, Madame, se consume,
Ressemble à moy, qui en vostre service
Plus me desfois quand plus fort ie m'allume,
Bien que mon feu moins apparaisse, & fume:
Mais comme à luy si l'heur m'estoit venu
D'estre en vos mains par quelque endroit tenu.
Làs mon grand feu seroit mieux paroissant,
Car le flambeau moindre y est deuenu,
Et ie suis seur que i'irois en croissant.*

A V R O Y.

XXXVII,

E*N*TRE les biens dont le ciel favorable
A vostre France ennoblie & armee,
Grand est celuy du nouveau Connestable
Par qui la paix au monde est retournee.
Viene donc tost la prospere iournee
Que vostre nom clair en paix, & en guerre,
Soit obeï du reste de la terre,
Et face entendre à la posterité,
Que moins de los ont les grands de conquerre,
Que d'aggrandir ceux qui l'ont meritè.

XXXVIII.

PAR maints degrés on monte à renommee:

Les

Les vns y vont par bon sens & sauoir,
 Autres par force en armes estimee,
 Autres par biens, & en a l'on peu voir,
 Qui par mal faire ont voulu bruit auoir,
 Comme celuy qui par mauvais exemple
 De Diana enflamma le grand temple:
 Aussi Amour se voyant à mespris,
 Pour faire vn cas dont son bruit fust plus ample,
 Vostre cœur chaste a de sa flamme espris.

Present d'un ami au premier iour de May.

X L.

S I comme à vous nulle autre est comparable
 En bonne grace, & beauté, & sauoir,
 Vn may vouliez selon vous honorable,
 De forte palme il vous faudroit pouruoir,
 Ou du rameau qu'Eneas sceut auoir,
 Ou bien du sceptre au beau fils de Maia,
 Dont l'heureux nom ce doux mois de May a:
 L'un pour le prix qu'auex sur toutes dames,
 Le tiers pourtant que commandez aux armes.

L'esprit.

X L I.

C E que de moy vous voyez apparoiſtre
 N'est point celuy qui encre, & pleur versa
 Si largement, qu'à tous il fit congnoiſtre
 Fors seule à vous le traict qui le perça.
 Cruelle mort cestuy là renuersa,
 Dés qu'autre amour en vous fit residence:

I'en

*J'en suis l'esprit, qui fcy cy penitence,
Et de vos maux suis le satisfacteur.
Mais ayant tort, si auez conscience,
Amoy rendriez repos & patience,
A luy la vie, à vous vn seruiteur.*

XLI.

*Pour faire voir en vn tableau
Cytheree à la blonde tresse,
Zeuxis print iadis le plus beau
Des plus belles filles de Grece:
Si tu veux auoir de Lucreffe
Le visage vn peu masculin,
Prends le teint du Bauquier Melin,
Et de Rohan la bouche humaine,
Le beau nez de Iaques Colin,
Et l'œil de la Roche du Maine.*

XLII.

*C'est aspirer, qui souuent m'a fait craindre,
Qu'on entendist mes peines sans parler,
N'est point soupir, car tant me sens estraindre
Qu'en moy ne peut air venir ny aller:
C'est la vapeur qu'amour fait exhaller
De mon grand feu, battant l'une & l'autre aile,
Dont la chaleur fait violence telle,
Que le sortir ie ne luy puis defendre:
Et si long temps vous m'estes si cruelle,
D'un corps en feu vous rendrez froide cendre.*

XLIII.

Ces larmes cy, Madame, qui me tiennent,

Pour

Pour les cacher du monde diuisé,
 Point ne sont pleurs, mais d'autre source viennent,
 Car i'ay du pleur tout l'abisme espuisé:
 Cest humeur sort de mon cœur attisé,
 Qui fait monter aux yeux l'eau que nature
 Mit entour luy pour garde & nourriture,
 La distillant par le fort de la flamme.
 Et si rudesse en vous gueres plus dure,
 En lieu de pleurs mes yeux espondront l'ame.

Du mercredi des Cendres.

XLIIII.

POINT n'est besoing de me ramentenir,
 Qu'en peu de iours ie dois deuenir cendre:
 Car i'ay vn feu qui fait bien son deuoir,
 Sans mon curé, de me le faire entendre,
 C'est vous plustost à qui il faut apprendre,
 Que ce visage en beauté florissant
 Les ans en fin iront demolissant,
 A fin qu'usiez mieux du temps qui tout change,
 Et faisant viure vn pour vous perissant,
 Apres la mort viuez par sa louange.

Sur le mot, ESPOIR N'A

LIEU.

XLV.

ESPOIR n'a lieu quand le contentement
 Ne laisse rien desirer ny attendre:
 Espoir n'a lieu quand tel est le torment
 Que plus ne peut remede s'y estendre:

Es-poir

Espoir n'a lieu quand on le veut prétendre
 A nul effect, mettant tout à mespris.
 Las! en ce rang l'ingrat cœur est compris,
 Qui tient le mien eslongné d'esperance:
 Mais s'amour iuste est tel qu'il a appris,
 Le nonchaloir, dont il est trop repris,
 Sera vaincu par ma perséuerance.

XLVI.

VOSTRE bon sens, pour moy seul peruertî,
 Refusera ce tiltre d'ennemie:
 Mais ie ne suis que trop bien aduertî
 Comment se doit disfinir vne amie.
 La foy sans œuvre est morte & endormie,
 Aussi l'amour sans effect vient à rien:
 On a beau dire, à vous seul yeux du bien,
 Cela ne peut à l'ami satisfaire,
 Pource qu'amour, si vous y pensez bien,
 Ne veut point tant bien vouloir que bien faire.

XLVII.

BELLE, mais de mauuaise grate,
 Jeune, mais vsee en malices,
 Riche, mais d'importune audace,
 Noble, mais serue de tous vices,
 Est celle où perdez vos seruices:
 Et si vous yeux bien faire entendre
 Que mieux vous ne deuez attendre
 Car iamais homme ne l'aima
 Dont volontiers ne vit esprendre
 Ce qu'en Grec on appelle *aima.

C'est à dire
 le sang.

I

XLVIII.

XLVIII.

V O U S devez tant à vn, dont le service
 Print fin ailleurs pour en vous commencer,
 Que rien fors vous ne peut de cest office
 Vous rendre quitte, & le recompenser:
 Et vous voulez, que c'est, Dieu offenser,
 Et luy ostez en lieu de satisfaire:
 Tous deux devez, ce me semble, ainsi faire,
 Vous effacer ses maux par oraison,
 Luy vostre dette abolir & deffaire,
 En essayant de malgré vous parfaire
 Ce que deviez accorder par raison.

XLIX.

T E N E Z, Madame, ie vous baille
 Le dixain qu'avez demandé,
 Car Dieu me garde que ie faille,
 A chose qu'avez commandé:
 Et voudrois que ni eussiez mandé,
 Que mon lieu ie changeasse au sien,
 Et qu'il fust renvoyé au mien,
 Qui suis en vn feu grief & chant:
 I'aurois mon desir ancien,
 Et luy traitement tel qu'il vaut.

L.

S O I T de mon choisis ou de ma destinee
 Jamais qu'à vous n'eus vouloir d'obeir,
 Et vous tousiours, à mon mal obstinee,
 Plus vous aimay plus me sceustes hair.
 Il ne vous faut donques point esbahir,
 Si vous fuir desormais ie consens,

Vous

*Vous fuir non : mais le mal que ie sens
Est despoiller ceste amour trop estainte,
Et, si oster ne la puis de mes sens,
A tout le moins ie l'auray par contrainte.*

De la foudre qui tomba en la chambre du
Roy à Douzair au retour de Prouence.

L I.

*VOYANT du ciel Iupiter comme l'Aigle,
Qui apporter ses armes luy souloit,
Prenoit la suite en desordre & sans reigle,
Comme recreue, & qui trop mal voloit,
Dit que seruir plus il ne s'en vouloit,
Et luy osta pour mieux en ordonner
Le feu, qui peut terre & ciel estonner,
Deliberant au Coq present en faire,
Et alors (Sire) il la vous vint donner
Quand chent la foudre à vos yeux à Douzair.*

Ayant eu du Roy vne Abbaïe en son
absence.

L II.

*FORTVNE, & moy, & le Roy plus parfait,
Auons long temps debatü vn affaire,
Lequel de nous sauroit mieux en effect,
Moy demander, & luy present me faire,
Ou la fortune empeschier le parfaire:
Et sans douter fortune auoit le prix,
Si le grand Roy n'eust elle & moy surpris,
En preuenant son guet & mes requestes,
Vn Roy qui a sur fortune entrepris
Est bien certain de plus grandes conquestes.*

LIII.

AMOVR cruel de sa nature,
 Me voyant à tort offensé,
 A eu pitié de ma pointure,
 Et m'a de changer dispensé,
 Disant, ô poure homme insensé
 Si du passé il te souvient,
 N'attens plus ce qui point ne vient,
 Et pense qu'une foy faillie
 Iamais plus au cœur ne reuiet,
 Non plus que fait l'ame faillie.

LIIII.

NVLLE amitié soit de Dieu ou des hommes
 Ne prend ailleurs qu'en nos cœurs fondement,
 Et le desir selon ce que nous sommes,
 Passe bien tost ou dure longuement.
 Si donc vn ferme & bon entendement
 Prend à servir Dieu ou les Damoiselles,
 Il continue à aimer luy ou elles,
 Et l'inconstant aime sans seureté:
 Mais nous donnons à Cupido des ailes,
 Pour excuser nostre legereté.

LV.

HA le grand tort, ami, que vous me faites
 D'avoir peu mettre en vostre entendement
 Que vos vertus & graces tant parfaites
 N'ayent sur moy entier commandement:
 Et qu'ailleurs puisse avoir contentement:
 Làs dès le iour que pour mon plus grand bien
 Je me sentis prise à vostre lien,

D'ailleurs

D'ailleurs aimer n'eus pouuoir ny enuie:
 Dès ce iour là vostre esprit fut le mien,
 Et vostre amour fut vie de ma vie.

A vne qui à son partement ne le voulut
 baïser.

L V I.

IL ne peut choir en mon entendement,
 Que vous peussiez tant de rudesse auoir,
 Qu'à tout le moins à mon département
 Il ne vous pleust de grace ou par deuoir
 Vn seul baïser donner & recevoir,
 De mes trauaux premiere recompense:
 Mon amitié veut plustost que ie pense,
 Que ce refus vient de connoistre bien,
 Que separer ne me peut nulle absence,
 Et que l'Adieu ne seruiroit de rien.

L V I I.

S I plus de bien ie n'ay sceu publier
 De vous, Madame, & plus d'honneur vous faire,
 N'en blasmez point mon taire ou oublier,
 Ne la grandeur du difficile affaire:
 Qui se peut mieux commencer que parfaire:
 Blasmez celuy dont la sublimité
 A des vertus le nombre limité:
 Car s'il en eust mis d'autres en vsage,
 Nous eussions peu par mesme extremité,
 Vous meriter, moy louer d'auantage.

A luy estant enroué.

L V I I I.

L O V E' soit Dieu, qui apres le peché

l 3

A bien

A bien tost fait venir la penitence,
 Vostre voix casse, & parler empesché
 Est bon tesmoing que la douce eloquence
 Dont vous usez a fait plus d'une offense,
 Et n'en fait point froid, ou chaut accuser:
 Mais seul amour qui voyant s'amuser,
 A vos beaux dits mon esprit peu capable,
 Vous a osté le pouuoir d'en user
 Donnant la peine au lieu le plus coupable.

Responce.

L I X.

S I c'est Amour qui sans voix m'a sceu rendre,
 La cause en vient d'ailleurs que vous ne dites:
 Il a voulu par là vous faire entendre
 Que les secrets & choses à moy dites
 Ne vont iamais ouuertes ne redites.
 Fiez vous donc en moy qui say celer,
 Et qui ay peu mes maux dissimuler,
 Et ne craignez vos plus grands faueurs faire
 Ou au muet qui ne peut reueler,
 Ou au parlant bien appris à se taire.

A vne Dame estant à l'Eglise.

L X.

S I vous voulez à Dieu faire oraison,
 Vniuerselle & à tous proffitabile,
 Suppliez luy qu'il mette à la raison
 Quiconque est trop constant ou trop muable:
 Car par ce trop le monde est miserable.
 Et toutesfois si pour auoir faussee:
 Quelque amitié vous n'estiez exaucee,

Et

Et que l'un d'eux doyoue en vous dominer:
Soubaittez vous legere estre laiffée:
Car trop grand' peine est le trop s'obstiner.

LXI.

I'AY trop pensé pour bien le sauoir dire,
Et trop voulu pour bien le demander,
Il luy vaudra mieux mon desir escrire,¹
Puis qu'à la main ie puis bien commander.
Et toutesfois par dire & par mander,
On perd souuent l'acquise priuanté,
Le mieux sera prendre à part sa beauté,
Et sans vser de plume ne de langue,
Faire si bien malgré sa cruauté
Que par effect entende ma harangue.

LXII.

LE cher anneau, que ie gardois pour gage
De nostre longue & parfaite amitié,
Làs ie ne suy, mon Dieu, par quel presage
S'est en mon doigt rompu par la moitié:
Dieu immortel s'en vous y a pitié,
Et si i'ay mis en vous seul ma fiance,
Soyez content que la signifiante
De ce malheur se conuertisse en bien,
Et qu'en nous deux ayt si ferme assurance,
Que gage ou don n'y serue plus de rien.

LXIII.

SI i'en dy bien, nul ne le trouue estrange,
Car ses vertus sont tant à estimer,
Que contraint suis de luy donner louange,
Quand bien i'aurois vouloir de la blasmer.

Et d'autre part ie me sens tant l'aimer,
 Que quand en elle y auroit que reprendre,
 Si ne le puis-je accorder ny comprendre.
 Elle ayant donc tant de perfection,
 Ie ne puis moins que tout honneur luy rendre
 Et par deuoir & par affection,

LXIIII.

Ie say tresbien qu'elle m'accusera
 D'estre en amour inconstant & volage,
 Mais il en est tout ce qui en fera,
 Qu'elle me tienne, ou pour fol ou pour sage,
 Plus n'en aura ne lettre ne message,
 Et si ie suis variable estimé,
 C'est tesmoignage au moins que i'ay aymé:
 De ce reproche elle est bien garentie,
 Car onc amour n'eust au cœur imprimé
 Dont on la puisse estimer repentie.

LXV.

Que peut amour s'il ne peut contenter,
 Et de nostre heur se nourrir & accroistre?
 S'il est enfant, il se doit augmenter,
 Et s'il est Dieu, le donner à congnoistre,
 En nous faisant de ses biens apparostre:
 Voyla des fols l'estime & iugement:
 Et toutesfois c'est vn contentement,
 Qui croist sans fin monstrant sa deitè,
 Mais qui de luy n'a parfaict sentement
 N'a iamais part à sa felicitè.

LXVI.

AMOUR m'a fait tant de maux endurer.

Que

Que c'est assez pour mille cœurs estaindre:
 Mais ce qui ma fait vivre, & tant durer,
 Est que le dard qu'en mon sang il vint taindre
 Ne peut mon cœur rencontrer & atteindre,
 Car il s'estoit au vostre retiré:
 Dès qu'il se vit de vos yeux martyré.
 Que si Amour iusques là le pourchasse,
 Au moins son traict si ferme soit tiré,
 Qu'en nos deux cœurs egale playe il face.

LXVII.

Si comme espoir ie n'ay de guerison,
 De tost mourir i aurois ferme esperance,
 L'estimerois liberté ma prison,
 Et desespoir me seroit esperance.
 Mais quand de mort i ay le plus d'apparence,
 Lors plus en vous apparoit de beauté:
 Dont malgré moy & vostre cruauté
 Pour plus vous voir Amour me tient en vie.
 O cas estrange, ô grande cruauté,
 Vivre de mal qui de mort donne enuie.

LXVIII.

Il n'est tumbau, à ce que l'on m'a dit,
 Que vous n'ayez à ce matin sçuyis,
 Mais ie vous pri, d'autant que i ay credit,
 Que vos esprits ne soyent point si ravis,
 Que pour les morts vous oubliez les vifs.
 Et toutesfois si vous estes lassée
 D'auoir les vifs tant à vostre pensée,
 Priez pour vous: car vous, à mon aduis,

l s

Estes

Estes passée & plus que trespassee.

LXIX.

AMOUR vouloit, si on luy eust permis,
 Nous departir de sa felicité,
 Tant qu'on nous eust nommé sur tous amis,
 Heureux amis de parfaite unité.
 O qu'un grand heur est trop precipité!
 Il le vouloit, mais malheur, qui maistrise
 Nous & Amour, a rompu l'entreprise,
 En nous ostant de presence le bien,
 Tant est pourtant la vive flamme esprise
 En nos deux cœurs qu'absence n'y peut rien.

LXX.

NOSTRE amitié est seulement
 Descousüe & non deschirée,
 Et s'unira facilement
 Si de vous elle est desirée.
 Amour qui la fiesche a tirée,
 R'habillera ceste cousture,
 Et n'ayez peur qu'elle ne dure:
 Car, s'il est vray ce qu'on affirme,
 L'acier au lieu de sa soudure
 Est plus fort qu'ailleurs & plus ferme.

D'une Damoiselle,

LXXI.

QUI veut sauoir vostre condition,
 Vise à l'effect & execution,
 Sans tourner l'œil à dextre ou à fenestre,

Et il

Et il pourra facilement congnoistre,
 Qu'en tous vos dits n'y a que fiction.
 Vostre cœur semble estre en affliction,
 Et vos esprits sont pleins d'affection,
 Aux doux propos dont vous estes le maistre:
 Mais qui voudra son esperance y mettre,
 Verra bien tost que n'en sauez vsfer
 Que pour surprendre ou quelqu'une abuser.

Responce. . . .

LXXII.

MON long pourchas & obstination,
 Tesmoigne assez mon inclination,
 Car seul amour, qu'en mon cœur fistes naistre,
 Y a puissance & domination:
 O que ce blasme & condamnation
 Fust prophetie & diuination,
 Libre & sans peine en brief me verrois estre:
 Mais vous tanssez pour sans coulpe apparostre,
 Et accusez pour apres refuzer
 Vn ia vsé de trop vous excuser.

D'un eslongnement.

LXXIII.

LAS ie pensois que tant de maux passés
 Deussent fortune & amour contenter:
 Mais ie voy bien que te n'est pas assez,
 Et qu'il leur pluist encor me tormenter.
 Fortune au loing vous a fait absentier,
 Et Amour fait que plus fort ie le sente,
 A tout le moins de son consentement,

Que

*Que vous voyez ma peine aussi presente,
Qu' esloigné suis de tout contentement.*

LXXIIII.

*L'HEVREUX présent de vostre iarretiere
A si bien faict de lier son deuoir,
Qu' il a estraint d'une personne entiere
Ce qui se voit & qui ne se peut voir,
La soufmettant toute à vostre pouuoir.
Et bien qu' auant que rien m' eussiez donné
A vous seruir me sentisse addonné,
Si auez vous par ce nœud tant peu faire
Que tout sur moy vous est abandonné
Horsmis le nœud que vous pourriez desfaire.*

Du Roy François premier.

LXXV.

*PREIGNE Euphrates à gloire, & aduantage
Qu' il fut tesmoing des grands faicts d' Alexandre,
Ayt veu le Pau le grand duc de Carthage,
Et Phaëton mettant le monde en cendre,
L'un des hauts monts, l'autre du ciel descendre,
S'enfle d'honneur plus que d'ondes le Mince
Pour son Virgile, & la gloire courante
Du Tybre vieil sonne en toute Prouince,
Tous leurs honneurs sont deus à la Charante,
D'où vint des Rois & des Poetes le Prince.*

De trois personnes se gouuernans en amour diuersemēt sous le nom de trois cœurs, l'un aymant, l'autre hautain, & l'autre deliure.

LXXVI.

LXXVI.

LE cœur amant a grande defiance,
 Pour le hautain, qu'il ne peut abbaïsser:
 Mais le deliure a bien telle fiance
 Qu'il veut chacun content de soy laisser.
 Celuy qui ayme a peur de s'adresser
 Là où son cœur soit congnu par sa face,
 Et fuit qu'à deux egale chere il face.
 Le cœur hautain le veut tout à part soy,
 Et le cœur franc veut qu'à tous satisface.
 Lequel des trois a la raison pour soy?

Responſe.

LXXVII.

L'AMI de qui vous me comptez l'histoire,
 Pour ſuyuant deux, à beaucoup entrepris,
 Et trouuera penible la victoire
 De celle là qui met tout à meſpris.
 L'autre a vn cœur qui ne fit iamais pris,
 Et penſe autant à point ne ſe lier,
 Que la premiere à ne s'humilier,
 Donques laïrra l'amant de les ſeruir?
 Non: car on peut par ſouuent ſupplier
 + Baïſſer le haut, & le franc aſſeruir.

AVNE Dame eſtant mordue d'un rat ma-
 rin, & eſtoit celle à qui le Roy attribua
 la dureté, comme appert par vn hui-
 ſtain cy deuant.

LXXVIII.

AMOUR voyant que premier à louange

Le

Le nom acquis d'une grand' dureté,
 Et que de luy plus vous teniez estrange;
 Que plus ailleurs il a d'autorité,
 Vn petit chien à mordre a incité,
 Pour vous monſtrer combien vous eſtes tendre
 Pour contre vn dieu reſiſter & contendre:
 Croyez le donc, Madame, de bonne heure,
 Car quand il a patience d'attendre,
 C'eſt lors quil vent le plus cher ſa demeure.

A Nicolas de Herberay ſeigneur des Effars.

LXXIX.

LA liberté, cher ami des Effars,
 Par le dehors ne ſe doit demander,
 Fuſt on vainqueur autant que les Ceſars,
 Cela ne peut l'homme recommander
 Si à ſoy meſme il ne ſait commander,
 Et qui le fait eſt franc & plus que Roy:
 Mais le commun n'entend point ceſte loy,
 Car chacun viſe aux biens & aux grands ſommes:
 Si eſt ce plus eſtre maiſtre de ſoy,
 Que commander au demeurant des hommes.

LXXX.

AUTRE que vous, ma ſeule & grande amie
 N'aura iamais en mon amour partage,
 Ne dans mon cœur, ennemi d'infamie,
 Entrera rien que pour voſtre aduantage.
 Le temps me peut abolir auant eage,
 Et mon malheur me garder de vous voir
 Beaucoup de iours: mais en tout leur pouuoir,

Eſtre

Estre ne peut d'oster vostre merite:
 Garenti suis de si peu de sçavoir,
 Vostre bonié y a bien sceu pouruoir,
 Et ma memoire en ce lieu non petite.

A deux compaignes.

LXXXI.

QUAND ie vous voy Trezay, & vous le Mont,
 L'un en tainct brun, & l'autre en blanche tresse,
 Vn grand desir m'esguillonne & semond
 D'auoir des deux l'une pour ma maistresse:
 Mais le choisir m'est grand' peine & destresse:
 Car chacune est si parfaicte à part soy,
 Que quand la brune ainsi douce apperçoy,
 D'obscur oubli ie couure mes ennuis,
 Et puis la blanche en mon cœur ie reçoÿ,
 Pour esclarcir mes plus obscures nuicts.

De l'inceste amour de Semiramis.

LXXXII.

CELLE qui fit des grands murs la closture
 Voyant son fils presque aux dieux ressembler,
 Luy dit, ami, puis qu'il pleust à nature
 En mesme corps iadis nous assembler,
 Faisons Amour ce lien redoubler,
 Et nous vnisse en vn liêt sa pointure:
 Vn liêt, vn ventre, & vne sepulture,
 Seront tesmoins de nostre amour parfaicte,
 Et ne crains point des dieux la forfaiture,
 Car contre Amour loy ne peut estre faicte.

LXXXIII.

LXXXIII.

Si celle là qui ne fut onques mienne,
 Auoit regret de ne me voir plus sien,
 I'estimerois ma prison ancienne,
 Bien raisonnable & heureux le lien.
 Puis elle m'a voulu si peu de bien,
 Et fait languir en peine si cruelle,
 Que s'on la voit en tristesse nouvelle
 Pour mon depart, ie croy certainement
 Que ce n'est point pour me voir lointain d'elle,
 Mais pour me voir esloigné de torment.

A Clement Marot estans tous
 deux malades.

LXXXIIII.

GLOIRE & regret des Poètes de France,
 Clement Marot, ton ami Saint Gelais,
 Autant marri de ta longue souffrance,
 Comme ravi de tes doux chants & lais,
 Te fait sauoir par vn de ses valets
 Comme en son mal & amour il se porte,
 Deux accidens de bien contraire sorte,
 Desirant fort tes nouvelles auoir,
 En attendant que la personne forte
 De l'un de nous l'autre puisse aller voir.

Enuoyé au iour de Pasques flories.

LXXXV.

DIEU tout puissant deliura en ce iour
 Des bas enfers les languissantes ames,

Et

Et vous en lieu de me donner séjour
 Tenez la mienne en plus cruelle flamme.
 Ceux qui sont mis sous sepulchres & lames
 Ont à leurs maux trouvé allegement,
 Et le mien est augmenté grandement:
 Car vostre cœur qui obstiné demeure,
 De tous les morts m'apporte le torment,
 Et fait que vis cent fois le iour ie meure.

A la guerison de Madame Aelles.

LXXXVI.

O heureuse nouvelle, ô desirieux rapport
 De la santé de qui la maladie
 Étoit fin de plus d'une vie.
 O agreable port,
 Dont les plaisirs,
 Sont egaux,
 Aux travaux,
 Des longs desirs,
 O favorable fort,
 Et toy ô mon ame assouvie,
 Qu'attends tu plus? as tu encore envie,
 D'auoir vn plus grand bien ça bas auant la mort?

LXXXVII.

Si mon regard s'adresse à autre Dame,
 Souuent au lieu où vous estes presente,
 Ce n'est pourtant que ie sente autre flamme,
 Car ie ne puis, & Dieu ne le consente:
 Mais tout ainsi que qui gaste ou torment
 Le mouuement & secret d'une monstre,
 L'aiguille faut, & l'heure ne rencontre,

m

Ainsi

*Ainsi mon cœur tout plein d'affliction,
Garde mon œil qu'il ne declare & monstre
Le lieu certain de mon affection.*

De deux malheureux de bien contraire cause.

LXXXVIII.

*L'AUTRE iour vn poure étranger
Me comptoit d'un qui mourut yure,
Et moy, dit il, n'ay que manger,
Je meurs, & si n'ay dequoy viure:
Je serois heurieux de le sicyure,
Et demandoit lequel des deux
Me sembloit le plus malheureux:
L'autre est mort (di-ie) & tu es sain.
Ha, dit il, i'ay moy langoureux
Faim sans fin, l'autre eust fin sans faim.*

LXXXIX.

*Ov se peut mieux assoir mon esperance,
Après son cours long & laborieux,
Qu'au lieu où est de tout bien l'assurance,
Et où l'honneur se voit victorieux
Receuez donc ce present glorieux
De la mobile incertaine fortune,
Pour me la rendre stable & opportune,
Car son arrest d'ailleurs ie ne pretends,
Et ie vaincray l'inconstance importune
Du ieune archer, de fortune, & du temps.*

De Fontainebleau.

XC.

*IE ne vins onc (Sire) en vostre maison
Que d'elle, & plus de vous ne m'esbahisse.*

Vous

*Vous estes seul hors de comparaison,
Et seule elle est sur tout autre edifice:
Ceste grandeur, estoffe, & artifice,
Et les entours clairement nous font voir,
Que seul vostre œuvre est pour vous recevoir,
Bien que selon vostre grace & merite
Pour vous loger le ciel deuriez auoir,
Car ceste terre est pour vous trop petite.*

A M. la Marechalle de la Marche.

X C I.

*SI comme Amour me fait sentir
Le coup de sa fleſche mortelle,
Il luy auoit pleu conſentir,
Que donner peuisse à la plus belle,
A mon choix, vne enſeigne telle
Que Paris fit à Cytheree,
Vous ne seriez point honnoree
Simplement d'une pomme ronde,
Mais auriez la main emparee
De la monarchie du monde.*

X C I I.

*CONTENTEZ vous, heurieuses violettes,
De recevoir honneur & parement
De la blancheur du beau sein où vous estes,
Sans luy cuider apporter ornement,
Car elle est mesme honneur du firmament:
Et si sachant qu'à elle deuez estre,
En ce froid temps nature vous fit naistre,
Ce fut à fin que vostre nouveauté*

m 2

De

De plus en plus au monde fist congnoïstre,
 Que le temps fait en Diane apparoiſtre
 Nouvelle grace, & nouvelle beauté.

XCIII.

O V pensons nous que l' Aigle puisse aller,
 Perdant son nid & branche paternelle?
 S'elle se veut mettre au vent & à l'air,
 Ce Coq Royal a bien plus heureuse aile:
 Quant à la terre, il n'y a rien pour elle,
 Car le nouveau Porc-espic furieux,
 De l'en chasser sera bien curieux,
 Et le Dauphin en mer est trop à craindre:
 Et quant au feu, le Serpent glorieux,
 Qui s'y nourrit, l'y feroit tost estaindre.

XCIII.

QVI eust pensé qu'aux choses non vivantes,
 Il y eust eu d'enuie seulement,
 Là vostre cheute & douleurs ensuyvantes
 Nous en font voir trop clair enseignement.
 La neige au soir voyant apertement
 Vostre beau taint sa grand' blancheur deffaire
 Se fist glissante, & vous sceut tant meffaire
 Qu'onques depuis ne peustes apparoiſtre:
 Mais sans vous voir le deuil qu'on nous voit faire
 Vous fait par tout mieux que vous comparoiſtre.

XCV.

COMME l'esprit en vn corps enfermé,
 (Bien que le corps on mutile & entame)
 Demeure entier, & n'en est d'fformé:
 Ainsi amour, qui est l'esprit & l'ame,

Ne

*Ne décroist point, ny ne perd de sa flamme,
Pour estre en cœur qu'il voye desmembrer,
Par rompre foy, par ne se remembrer
De son deuoir. Si donques i'ay forfaict,
Mon cœur le peut entre ces maux nombrez,
Mais l'amour est dedans sain & parfaict.*

En vne image de la prinse de nostre Sei-
gneur au iardin d'Oliuet.

XCVI.

*EN vn iardin apres longue oraison,
Par vn baiser Dieu fut trahi & pris,
Ainsi le Dieu, qui sans comparaison
De tirer droit sur tous dieux a le prix,
Par vn des siens à feindre bien appris,
Trahi se trouue, & mis contre raison
Dedans mon cœur en estroite prison,
Dont le cœur mesme est pour s'estre fié
Cent fois le iour pis que crucifié.*

XCVII.

*L'AY mis au clair le plus grand de mes doutes,
I'ay descouuert cent secrets d'un traict d'œil,
Et Dieu me gard de penser estre en toutes
Ce qui en vne est cause de mon deuil.
En dire plus ie ne doÿ ny ne veuil:
Mais qui m'entend au moins entende bien,
Que ie n'ay mal qui ne puisse estre sien,
Et de mon deuil il se pourra douloir:
On m'a voulu comme à luy prou de bien,
Mais qui veut tant long temps ne peut vouloir.*

3

Du

Du feu prins de nuit à Chaume, le Roy &
la Royne y estans.

XCVIII.

CHACUN avoit pitié, frayeur, & crainte,
De l'ample feu tout effort mesprisant,
Qui n'espargnoit chose prophane ou sainte,
Et de la nuit faisoit vn iour luisant:
Celle d'où vint mon mal aspre & cuisant,
Seule chantoit à part, & faisoit feste
Du dueil publique & commune tempeste:
O moy bien fol, di-ie lors, qui m'attends
Que de ma flamme elle ayt mal en sa teste,
Puis que ce feu luy sert de passetemps.

XCIX.

D'VN seul dixain la perte est bien petite,
Et Dieu merci i'ay dequoy vous payer,
Quand bien deuroit de ma main estre escritte
Toute vne feuille entiere ou vn cayer.
De dix me fait seul le nombre esmayer:
Car Troye fut par dix oiseaux iugee
Cinq & cinq ans deuoit estre assiegee,
Si donc au nombre y a quelque presage
Soit de dix ans la longueur abregee:
Car ces dix iours m'ont duré d'auantage.

O N Z A I N S.

Donné le premier iour
de May.

EST-IL laurier ou palme si bien nec

Qui

Qui assez puisse (en vous estant donnée)
 A vos vertus se proportionner?
 Seule vous doit pour may estre donnée,
 La branche d'or du magnanime Enee,
 Qui luy fit voir enfer sans s'estonner.
 Ou bien vous doit Mercure abandonner
 Son Caducee imposant loy aux ames,
 Car mieux que luy en savez ordonner,
 Et si voyez sans vous passionner
 Mon triste enfer & mes cruelles flammes.

Au Roy François.

Si la bonté se vouloit amender,
 Et le bon sens plus aduisé se faire,
 Felicité mieux au sort commander,
 Et mieux à tous la bonne grace plaire,
 Perfection encores se parfaire,
 Il leur faudroit de vous Sire obtenir
 Que leurs surnoms il vous pleust retenir,
 Comme avez pris leur essence & effect,
 En les souffrant à ce bien paruenir
 Qu'après François on mette à l'aduenir
 Bon, sage, heureux, agreable, & parfait.

S E I Z A I N.

Q U A N D ie vous vy assize au son du luth
 D'un ieune amant, Madame, & qu'il vous pleust
 Mesler parmy, sans grand ceremonie,
 De vostre voix la paisante armonie,
 Il me souuint d'Orpheus & ses chants
 Qui esmouuoient montagnes, bois, & champs,

m +

Et

Et qui au son de ses gracieux termes
 Tenoit les vents & les riuieres fermes:
 Lors ie pensay que si en bien chantant,
 Enuers amour vous pouuiez faire tant,
 Que cestuy là fust sans legereté,
 Ce seroit mieux que le vent arresté:
 Et que si luy par douce consonance
 Pouuoit de vous esbransler la constance,
 Tant que d'Amour sentissiez le pouuoir,
 Ce seroit mieux que roches esmouuoir.

DOUZAINS.

IE ne saurois tant de fois la reuoir,
 Que ne luy treuue vne beauté nouvelle,
 Ie ne saurois tant d'aïse recenoir
 De la douceur de sa voix non mortelle,
 Que mon desir n'en croisse & renouuelle.
 Pour mieux la voir ie souhaite autant d'yeux
 Qu'en a le ciel, & pour l'escouter mieux
 Seruir voudrois d'oreilles tous mes sens,
 Bien qu'à tant d'heur trop foible ie les sens:
 Mais pour penser à luy faire seruice,
 Point n'ay besoïn des autres cœurs absens,
 Le mien tout seul fait assez cest office.

CESTE gentille & belle creature,
 Parfaict chef d'œuvre, & labour de nature,
 Ma poitrine ouure avec sa blanche main,
 Et mon cœur prend de son parler humain.
 Homme mortel n'a si dure pensée.

Si refroidie & d'aimer dispensée,
 Que de ses yeux & du beau tainet poli,
 Ne se confesse espris & amolli.
 Moy qui m'estois encontre l'efficace,
 Des traits d'amour armé de froide glace,
 Courrant mon cœur d'escu de diamant,
 Si vaincu suis, & si perdu amant
 Que de mourir volontiers suis contraint,
 Si doux feu m'ard & si beau nœud m'estraint.

Douzain d'un passereau.

S O N Passereau d'un Perroquet mordu
 Je vy tout mort, ou bien peu s'en faloit,
 Et elle en pleurs, comme s'elle eust perdu
 Tout ce dont plus au monde luy chaloit,
 En le tenant ainsi qu'elle souloit,
 Entre ses mains l'approche de son sein,
 Dont il reuint tost en vie, & si sain,
 Qu'il s'en vola battant l'une & l'autre aile:
 Ingrat oiseau de pouuoir fuir celle,
 De qui il tient tout ce qu'il a de vie,
 Là, au rebours, mourir me sens pour elle,
 Et si de moy tousiours elle est siryuie.

Douzain.

D' O V vient la peur qui sans fin me tormente,
 Qu'en m'on absence autre amour ne l'esmeuet
 Est ce que prompte à armer ie la sente?
 Non : car ma peine en fit ti op longue esprouue.
 Est ce qu'en rien coupable ie me treuve,
 Qui conuier la puisse à se venger?

Non

Non : car ailleurs ne me saurois renger :
 Mais bien pour elle à d'autres i'ay forfait,
 Et croy qu'amour ennemi du changer,
 Punit ma faute & me met en danger
 Qu'on ne me face ainsi comme i'ay fait.

VN Espagnol entrant dedans Paris
 Vit les grands arcs que lon auoit dressés
 Pour l'Empereur presque cheus & peris,
 Et des ouuriers & d'eux mesdit assez :
 Lors dit quelcun, ne vous esbahissez
 Si chose foible a eu peu de duree,
 L'estoffe fut à la foy mesuree
 D'un Empereur qui se va commuant,
 Et s'il l'eust eu entiere & asseuree,
 On luy eust fait ouurage de duree,
 De marbre dur, voire de diamant.

Du nom de Claude pour vne
 Damoiselle.

DES grands malheurs que me sceut departir,
 Le ciel cruel au point de ma naissance,
 Le nom que i'ay me vouloit aduertir,
 Si i'eusse eu sens & bonne congnoissance:
 Car de bien clorre il faisoit l'ordonnance,
 Et i'ay ouuert, hélas! ma triste bouche
 Pour vn ouy, dont le regret me touche:
 I'ay ouuert l'œil aussi en vn endroit
 Plus qu'à mon bien, & repos ne faudroit:
 I'ay tout ouuert fors vne seule chose,
 Que forte amour faire ouurir me voudroit,

Mais

Mais maugré luy ie la veux tenir close.

NE tenez point, estrangers, à merueille
 Qu'en ceste Cour chacun maintenant porte
 Bague ou anneau en l'une ou l'autre oreille,
 Car de vieil faict vient la nouvelle sorte.
 Voyant iadis Hercules nostre forte
 Et ample Gaule invincible par main,
 La sceut gagner par son langage humain,
 Dont il acquit le bruit d'auoir mené
 Ce peuple grand par l'oreille enchesné:
 Mais au grand Roy deuous plus de louange,
 Car le ciel l'a seul pour vaincre ordonné
 Les siens par langue & par main les estranges.

LE cœur qui fut si longuement troublé,
 Ne vous osant descouurir mon martyre,
 Apres auoir commencé à le dire
 A de mes maux le nombre redoublé:
 Car tout ainsi que si l'on m'eust emblé
 Le sens, l'esprit, la langue, & iugement,
 Mon propos fut rude & mal assemblé:
 Et toutesfois si vous a il semblé
 Que plus grand fut le cry que le torment:
 Mais si la fin couronne tout ouyrage,
 Vous congnoistrez par l'effect clairement
 Que plus grand fut le mal que le langage.

MILLE fois le iour ie pense
 A vous compter mon martyre,
 Mais quand ie suis en presence,

Te ve

Je ne say que ie doy dire:
 Car vostre œil qui fait offense
 Au cœur où vous este empreinte,
 A la langue fait defense,
 De vous à vous faire plainte.
 L'amour mal recompensee
 Et la faueur attendue
 Deuroit de vostre pensee,
 Sans parler, estre entendue.

N' A pas long temps fut faicte vne dispute
 Des instrumens propres à la musique,
 Les vns louoyent l'espinette, & la flute,
 D'autres le luth, comme chose angelique,
 Lors l'un d'entre eux le moins melancolique
 Leur dit, Seigneurs, voulez vous que ie die
 Quel instrument a plus de melodie?
 C'est à mon gré le loquet d'une porte:
 Car quand il faut que la commere sorte,
 De grand matin fermant l'huis doucement,
 Vne personne au traual demi-morte
 A ce son là s'endort & reconforte,
 Il n'est au monde vn meilleur instrument.

QV AND le printemps commence à reuenir,
 Retournant l'an en sa premiere enfance
 Vn doux penser entre en mon souuenir,
 Du temps heureux que ma ieune ignorance
 Cueillit les fleurs de sa verde esperance:
 Puis quand le ciel ramene les longs iours
 Du chant esté, i'apperçoy que tousiours

Avec

Avec le temps s'allume le desir,
 Qui seulement ne me donne loisir
 D'auiſer l'ombre, & mes paſſés ſeïours:
 Puis quand Autonne apporte le plaisir
 De ſes doux fruiçts, hélas! c'eſt la ſaiſon,
 Où de pleurer i'ay le plus de raiſon,
 Car mes labeurs ne l'ont iamais congñue,
 Mais ſeulement en ma triſte priſon,
 L'hïuer extreme, ou l'eſté continue.

D'un bouquet d'œillets gris & rouges.

Ces ſix œillets meſlés en ceſte guiſe
 Vous ſont par moy ce matin enuoyés,
 Pour vous monſtrer par ceux de couleur griſe
 Que i'ay du mal plus que vous n'en voyez:
 Vous ſuppliant que vous y pouruoyez.
 Les rouges ſont plainçte en l'autre moitié,
 Non point de vous, mais du dieu ſans pitié,
 Qui de mon ſang prend vie & nourriture:
 Et tous enſemble ayans de leur nature,
 Breue ſaiſon vous portent ce meſſage,
 Que la beauté eſt vn bien qui peu dure,
 Et que qui l'a la doit mettre en vſage.

PLVSIEURS pour laiſſer d'eux memoire,
 Taſchent d'eſire mis en hiſtoire:
 Aucuns preignent labeurs extremes,
 A faire beaux vers & prohemes:
 D'autres ſur grands arcs & mirailles
 Font grauer leurs ſaiçts & medailles:
 Quant à ma part ie ne ſouhaitte

Que

Que mention de moy soit faicte
 En liure ny en autre place,
 Fors seule en vostre bonne grace:
 Car y estant ie ne doy craindre
 Que ia mon nom se puisse estaindre,
 Vous voyant d'une qualité
 Non subiecte à mortalité.

S B I Z A I N.

Demande d'un pourtraict.

RENVOYEZ moy le tableau que sauez
 Par ce porteur, au moins si vous l'auuez,
 Ou pourchassez de le vous faire rendre,
 Afin que plus ne le faciez attendre:
 Car il le fait repeindre & retracer,
 Auant qu'il soit acheué d'effacer:
 Vous le pourrez facilement rauoir,
 Mais qu'une fois le peintre l'ayt peu voir:
 Bien qu'un pourtraict ne vous deust faire enuie,
 Quand vous auuez le personnage en vie
 De qui pouuez mieux finer & iouir,
 Que d'un papier qui ne peut rien ouïr:
 Lequel pourtant s'il ne retourne à moy,
 Et que pour luy vous rompiez vostre foy,
 Croyez aussi qu'au lieu du personnage
 Vous retiendrez seulement vne image.

A vne Dame par alliance.

I'AY trop de peine & peu de recompense,
 I'ay grand desir & petite esperance,

Beaucoup

Beaucoup de mal & nulle medecine,
 J'ay fruiſt amer d'une douce racine,
 L'assaut de pres, & de loing la deſſe:
 Je quiers mercy à qui me fait offeſſe,
 Du tort d'autruy ie porte penitence
 En pourſuyuant vn bien qui me ruine,
 J'ay court plaisir & longue patience,
 Le vouloir haut & baſſe la puissance,
 Bien peu d'effeſt & aſſez de bon ſigne:
 Mais puis qu'amour en ce mal me deſtine,
 L'auoir pour vous m'eſt bien & ſuffiſance.

En la mort d'Anne Huillier qui ſe bruſla
 avecques ſa maiſon,

P O U R bien punir l'audacieuſe offeſſe,
 De Promethens larron du diuin feu,
 Iupiter print nagueres la ſemblance
 Du dieu Vulcan ſon ſeuſe & boutteſeu.
 Si vint de nuit apres le couurefeu
 Chez Anne Huillier de ſort ſomme ſurpriſe,
 Où par grand' flamme en vn inſtant eſpriſe
 Il la rauit en legere eſtincelle,
 Et ſe vengea de l'ancienne priſe,
 Du Monde eſtant la choſe la plus belle.
 Par l'ample mer, loing des ports & arenes,
 S'en vont nageant ius laſciues Sirenes,
 En deſployant leurs cheueleures blondes,
 Et de leur voix plaiſantes & ſereines,
 Les plus hauts mats & plus baſſes carenes
 Font arreſter aux plus mobiles ondes,
 Et ſouuent perdre en tempeſtes profondes:

Ainſi

*Ainsi la vie à nous si delectable,
Comme Sirene affectee & muable,
En ses douceurs nous enuelope & plonge,
Tant que la mort rompe auiron & cable,
Et puis de nous ne reste qu'une fable,
Vn moins que vent, ombre, fumee & songe.*

*ROMME iadis la terre subiuga,
Puis si heureuse en la mer nauiga,
Que du grand monde, & d'une Cité close
On vit la force estre vne mesme chose:
Le ciel sembloit estre exempt de leurs mains,
Et toutesfois les bons peres Rommains
Par seruir Dieu que mieux congnoistre ils sceurent
Y prindrent siege, & les clefs en receurent:
Or' maintenant leurs riches successeurs,
Pour estre encor' plus amples possesseurs,
Et leurs acquests augustes imiter,
Ont pris enfer, & y vont habiter.*

*A vne image de sainct Christofle en des
Heures d'une Dame.*

*V N poure Hermite en riuage escarté
Monstroit de nuict sa lumiere & clarté
Au saint Geant qui passoit la riuere
Portant l'auteur de clarté & lumiere:
Et moy qui porte en temps obscur & sombre
Par l'ample mer de mes larmes sans nombre
Le pesant fais de l'aveugle garson,
Qui a mes yeux rendu de sa façon,
Perir me sens dans les flots agités,*

Par

*Par mes soupîrs incessamment iettés,
Si ie ne voy pour me conduire à port
De vos beaux yeux la lumière & support.*

*P O U R mon repos & vous faire plaisir
I'ay de mourir vn extreme desir,
Et me desplaist que tant vif ie demeure
Puis que ie voy qu'il vous plaist que ie meure.
Bien s'en iroit mon esprit plus deliure,
S'il congnoissoit que mes ans deussiez vütre,
Et si i'auois en mourant ce confort,
De vous voir triste & pleurer de ma mort:
Et toutefois, certes ie ne v'aus pas
Que si beaux yeux souffrent pour mon trespas:
D'un seul soupîr soit mon ame s'yruiue,
Et i'auray mieux en la mort qu'en la vie.*

*T O U S I O U R S vous me semblastes belle,
Mais encor' le congnu-ie mieux
Après que la flamme immortelle
D'Amour m'eust ouuert les deux yeux.
Puis quand les vôtres gracieux,
Receurent la mesme estincelle,
Lors vostre beauté deuint telle,
Qu'il en est de moindres aux cieux:
Soit donc vostre cœur soucieux
De m'aymer avec loyauté,
Non que le mien ambitieux
Merite bien si precieux,
Mais pour garder vostre beauté.*

n

A Ma

A Madame d'Aumale.

AMOUR a sceu sur la fin de ce iour
 Qu'en ceste Cour sur toute autre admirable
 Vne Princeſſe est en heureux ſeiour
 Seule à ſa mere en beauté comparable,
 Et m'a donné ceſte charge honorable,
 De la choiſir pour ce qu'il n'a point d'yeux,
 Et l'aduertir que s'il luy ſemble mieux
 D'eſtre d'un Dieu que d'un mortel ſeruié,
 D'abandonner le ciel il a enuie.
 Vous auez donc, Madame, entre vos mains,
 Ce grand pouuoir de faire en voſtre vie
 Les hommes Dieux & les Dieux eſtre humains,

E P I T A P H E S.

Pour vn vieillard auaricieux.

S'ON ne mourroit qu'en guerre ou par exces,
 Ce vieillard cy fuſt au nombre des viſs:
 Mais il fut pris d'un plus eſtrange acces,
 Quand ſes eſprits furent du corps ravis;
 Les medecins dirent tous d'un aduis,
 Qu'il euſt encor' bien longuement veſcu,
 Si n'eufſt eſté le regret d'un eſcu
 Qu'il auoit mis pour ſanté acquerir,
 Dont il reprint le mal qui l'a vaincu,
 Ayant trop mieux vn eſcu que guerir.

Sur le ſepulchre de Madame Laure reſaiçt
 par le Roy en Auignon.

CE ſepulchre eſt la reſtauration

Des

Des grands honneurs que Laure a merité,
 D'un clair esprit seule approbation,
 Donnant aux vieux foy & autorité:
 C'est d'un parfait l'œuvre en perfection,
 Pour mettre vn doute en la posterité,
 Lequel doit plus au grand François monarque,
 Ou nous, ou Laure, ou bien François Petrarque.

De feue Madame de Traues.

O voyageurs, ce marbre fust choisi
 Pour publier la grande extorsion
 De mort qui print Helene de Boissy,
 Dont icy git la moindre portion:
 Car s'elle eust eu à la proportion,
 De ses valeurs vn iuste moniment,
 Toute la terre elle eust entierement
 Pour son cercueil, & la grand' mer patente
 Ne fust que pleurs, & le clair firmament
 Luy eust serui d'une chapelle ardente.

De Charlotte Aymonde.

DEUX dieux iadis mirent deux biens en France,
 Mars Charles grand, Venus Charlotte Aymonde,
 Et chacun d'eux de toute sa puissance
 Fit le sien être vn chef d'œuvre en ce monde,
 Charles par Mars tint la grand' pomme ronde,
 Charlotte eust celle à Venus en beauté:
 Mars par envie & grande cruauté,
 Fortune & Mort aux dieux firent outrage,
 Et mirent ius leur plus parfait ouvrage,
 Fortune osta à nos peres l'Empire,

n 2

Et

*Et mort a pris Charlotte de nostre aage:
Nos anciens plorerent leur dommage,
Et nous pleurons des deux pertes la pire.*

De feu Monsieur le Viconte de Turene,

*P O U R honorer le corps icy gisant,
Grauer ne faut ses beaux faits cy entour:
Le monde en est tesnom trop suffisant,
Duquel son loz a pieça faict le tour:
Le nom tout seul de François de la Tour
Dira assez au clair sang de Turene,
Qu'il n'est pas mort, mais qu'il a faict retour
Au ciel acquis où à present il regne.*

De Madame Louïse de Sauoye Mere du
Roy François.

*E L L E EST icy, ne va point plus auant,
Ces marbres grands sont de sa sepulture:
Tu vois où gist celle qui peu deuant
Fit voir au monde en vne creature
Tout le pouuoir du ciel, & de nature.
Si tu la vis, remercie tes yeux,
Car œil mortel iamais ne verra mieux,
Bien que de tant les restes soyent petites,
Et que l'esprit soit retourné aux cieux
Trop tost pour nous, & tard pour ses merites.*

D'une Damoiselle.

*C Y git vn corps qui en terre a faict voir
Combien au ciel il y a de beauté,
Et par qui mort a sceu ramenteuoir*

Qu'elle

Qu'elle n'espargne amour & loyauté:
 Non qu'elle ayt peu par grande crhauté
 Gaster du ciel vn si parfait ouurage,
 Contre vertu trop foible est son courage,
 Elle a bien sceu la tendre qualité
 Du corps raiir, mais les biens du courrage
 Luy rendent vie & immortalité.

D'une Courtizane.

C Y deffous git estendue & couchee
 Vne, qu'Amour si bien vaincu auoit,
 Que plusieurs fois elle en fust accouchee,
 Mais c'estoit mal dont elle releuoit.
 Quoy voyant Mort, & comme Amour sauoit
 D'un mefine coup releuer & abbatre,
 Amour fait bien, dit elle, de s'esbatre,
 Il est enfant, & tient l'arc pour plaisir,
 Je say le mien bien autrement saisir:
 Lors le prenant ceste-cy vint combatre,
 Et sans leuer la fit icy gesir.

De feue Madame de Lustrach F. de Poupadour,
 qui mourut à S. Germain en Laye le
 vintuictieme iour de Decembre 1548.

VNE Françoise en ce lieu est posée
 Du sang antique & clair de Pompadour,
 Et du Seigneur de Lustrach espousée,
 Laquelle auant que faire au ciel retour,
 Fit par la France autant qu'elle a de tour
 De ses vertus voir si grande assemblee,
 Que de sa perte elle est or' si troublée,

n 3

Qu'autant

Qu' autant le deuil que l' honneur l' enuironne,
De pleurs s' en est la Seine redoublée,
Et croy que moins n' en a faict la Garonne.

Prins d' un antique Latin.

S A C H E Z, passans, qu' en ce sepulchre bas
Gisent enclos d' Amour tous les esbats,
Et tous ses feux estaints avec la cendre
D' une qui sceust cent mille cœurs esprendre,
Et qui plus haut n' esleuoit son desir
Qu' à receuoir & à donner plaisir,
De sa beauté & de son embompoinct,
Ne croyant rien de ce qu' on ne voit point.

Vn mari eut qui pas seul ne l' auoit,
Car viure ami des Amans il sauoit,
Dont pour sa mort veſue elle ne deuint,
Ains se trouua femme de plus de vingt.

Or vous qui vœufs d' elle estes demourés
(Si encor' sont vos cœurs enamourés,
Vous ressentans de sa flamme ancienne)
Marchez leger sur ceste tombe sienne,
Pour n' esueille en son corps reposant
Quelque desir qui luy soit plus pesant,
Ayant la charge & non point les effects
Que de ce marbre & de vous n' est le fais.

Du cœur du feu Roy François enterré à
Haute-bruyere.

Dv bon François, des Princes l' ornement,
Qui de fortune & de soy fut vainqueur,
Cy est enclos le magnanime cœur,

Qui

Qui clos à peine estoit du firmament.

Autre.

Q V E tient enclos ce marbre que ie voy?
Le grand François incomparable Roy.
Comme eut tel Prince vn si court monument?
De luy n'y a que le cœur seulement.
Donc icy n'est pas tout ce grand vainqueur.
Il y est tout : car tout il estoit cœur.

De Marie Compagne femme de Nicolas de
 Herberay Seigneur des Essars.

N O N les trois Sœurs maistresses de la vie,
Mais les neuf sœurs, dont Pinde est honoré,
A Herberay sa compagne ont rauie,
Craignant si plus elle y eust demeuré,
Que moins leur troupe eust esté frequentant,
Et qu'une eust eu ce que neuf aiment tant.

E L E G I E S.

Elegie d'Ouide paraphrasée.

O dur mari, bien qu'ayes imposé
Songneuse garde à ta ieune espousee,
Tu ne fais rien, car chacune à part elle
Se doit garder par beauté naturelle:
Si sans contrainte aucune est preude-femme
Celle la seule est chaste & sans diffame.
Mais s'elle laisse à venir à l'effect
Pour ne pouuoir, certes elle le fait.

n

Quand

Quand le corps donc tu auras bien caché,
 Le cœur sera d'adultere entaché:
 Ny pour moyen qu'on tienne possible est
 D'en garentir vne s'il ne luy plaît.
 On a beau clorre & de clefs s'emparer,
 On ne sauroit les desirs separer,
 Et quand entrer n'y pourra vne mouche,
 Si s'en ira l'esprit à l'escarmouche:
 Et tenant hors les amis euidens,
 Enclos sera l'adultere au dedans.
 Croy moy, mari, celle qui peut meffaire
 Est celle là qui le moins le veut faire:
 Car le pouuoir dont elle est iouissante,
 Rend son enuie estainte & languissante.
 Ne vueilles donc croistre par ta rigueur
 Le vice foible, & le mettre en vigueur:
 Tu viendras mieux à tes fins & atteinte
 Estant traittable, & ostant toute crainte.
 Je vy naguere vn cheual qui prenoit
 Son mors au dents, & quand on luy tenoit
 La bride courte ainsi qu'on les arreste,
 Il deslogeoit comme foudre & tempeste:
 Puis se sentant vn peu lascher le frain,
 Il s'arrestoit & alloit petit train:
 Ainsi est il quand on nous veut retraire
 De quelque cas, nous voulons le contraire,
 Et sommes tous enclins, quand tout est dit,
 A desirer ce qui est interdit.
 Le patient demande tout expres
 L'eau defendue, & est tousiours apres.
 Et qui voudroit s'estimer plus clair voir

Que

Que fit *Argus*, que l'on disoit avoir
 Cent yeux au front, & cent autres derriere?
 L'eust on pensé laisser rien en arriere?
 Et toutesfois *Amour* qui ne voit goutte,
 Trompa & luy & sa lumiere toute,
 De quoy feruit construire & estoffer,
 La forte tour de dur marbre & de fer
 Pour *Danaé* tousiours vierge y tenir
 Si mere en fin elle y sceut deuenir?
 Et au rebours quel dommage aduint il
 A *Ulysses* eloquent & subtil,
 D'auoir laissé sa femme en sa maison,
 Seule & sans garde & si longue saison?
 Pour mille amans & toute leur menée
 Elle ne fut en rien contaminee.

Sans point de faute vn bien fort retiré
 Est d'un chacun beaucoup plus desiré,
 Et ne voit on gueres gens qui s'addonnent
 A pourchasser ce que tous abandonnent:
 Vn larron cherche vne proye estimée,
 Si faisons nous femme plus enfermée,
 Ne sa beauté tant à ce nous enhorté
 Que l'amitié que son mari luy porte:
 Car chacun pense en elle estre compris
 Je ne say quoy qui s'y fort l'en ayt pris.
 Ainsi le guet n'accroist la preudhommie,
 Ains nous en rend la femme plus amie:
 Et faut penser que sa grand' crainte extreme,
 Nous plaist autant que la personne mesme:
 Et la sentant au mari porter haine,
 Nous en portons plus aise nostre peine,

\ n s Et

Et estimons sa crainte vn plus grand prix
 Que son corps mesme, & ce qui en est pris.
 Saches, mari, encor' qu'il t'en desplaise,
 Qu'un bien receu à haste & à mal aise,
 Est trop plus grand & mieux sollicité,
 Que ceux qu'on a à aise & seureté,
 Et celle là plus amie nous semble,
 Qui dit, i' ay peur & de qui le cœur tremble:
 Et toutesfois ce n'est pas la raison
 Que femme honneste & de bonne maison
 Sous si grand guet soit veue & rencontrée,
 Cela se faict en Barbares contree:
 Ny ne voy point de quoy ce guet là serue
 Fors de donner au serf, ou à la serue,
 Qui l'ont en garde, occasion de dire,
 C'est moy qui fais qu'on n'en puisse mesdire,
 Et par ainsi vne personne estrange
 De sa bonté a toute la louange:
 Ha il n'est pas compaignable à demy
 Qui ne veut pas que sa femme ayt ami,
 Ne les façons & coustumes de Romane,
 Sont bien à plain congnues d'un tel homme:
 Ceux qui premiers la maistrise en acquirent,
 Non sans grand crime & inceste nasquirent:
 Car si creance aux liures il y a
 Mars engendra de la belle Ilia,
 Clause nonnain, Romulus, & Remus,
 Dont tant de biens vindrent & furent meus.
 Si tu aimois si fort la loyauté,
 Qui t'incita chercher si grand' beauté?
 Sauois tu point, sans vouloir l'esprouuer,

Que

Que ces deux biens ioinctz on ne peut trouuer?
 Monstre toy donc plus courtois & plus sage,
 Et ne fais point si rigoureux visage
 A ta compaigne, oubliant tous les droits,
 Que comme maistre alleguer te voudrois:
 Si ces amis acquis tu entretiens,
 Elle en fera maints autres estre tiens,
 Et par ce poinct sans peine receuoir,
 De tous pourras la bonne grace auoir:
 Et si seras appellé aux banquetz,
 Et iouras des deuis & caquets
 Des ieunes gens, & (qui est vn grand poinct)
 Tu auras femme en ordre & bien en poinct,
 Et sera tien le proffit & l'honneur
 De ce dont autre aura esté donneur.

O Q U E d'ennuis à mes yeux se presentent
 En ce beau lieu & saison agreable,
 N'y voyant point celle où est mon attente.

Je voy assez vn beau tainct admirable
 Accompagné de grace si diuine
 Que rien mortel à luy n'est comparable.

Je voy maint œil ou s'embrase & affine
 Le traitt d'amour, qui tousiours est en queste,
 Faisant des cœurs graciense rapine.

I oy vn doux chant & vn parler honneste,
 Qui les beautés de l'esprit represente,
 Et qui d'ainier conue & admonneste.

Je voy des biens dont chacun se contente,
 Qui, las, sont tous de mon mal nourriture,
 Ne voyant point celle où est mon attente.

Je voy

Le voy autour la plaisante ceinture
Des beaux iardins, dont l'œuvre & l'artifice
Semble contendre avecques la nature.

Le voy le ciel appaiser la malice
Du froid huiuer, & reprendre vne face
Plus fauorable au monde & plus propice.

Le voy les nuicts abbreger leur espace,
Et redoubler le temps de ma querelle,
Que nul sommeil ne termine ou efface.

Le voy sortir plus coloree & belle
L'aube du iour songneuse & diligente
De faire accueil à la saison nouvelle.

Le voy les bois où d'Amour se lamente
Maint oysson, que ma plainte accompagne,
Ne voyant point celle où est mon attente.

Le voy couller le long de la campagne
Les clairs ruisseaux, que par mille endroits verse
L'ombrageux pied de la proche montagne.

Le voy les prés en assiette diuerse,
Diuersemment parés de robbe neufue,
Blanche, d'azur, iaune, vermeille, & perse.

Le voy les fleurs sans que nul vent s'esmeue,
Faire en tumbant vn cercle, & labyrinthe,
Où doucement estre pris on se treuve.

Le voy Narcisse & le blond Hyacinthe
Former boutons de couleur excellente,
Passans ruby, esmeraude, & iacinte.

Le voy renaistre vne ioye apparente
En tous les cœurs, du mien seul desiree,
Ne voyant point celle où est mon attente.

Le voy secrette & inconsiderée

Vne

Vne ferueur les obstinés contraindre
 A faire hommage au fils de Cytheree.
 Et si quelcun s'efforce de l'estaindre,
 Il voy seruir sa force, & sa prouesse
 De tant plus fort l'enflammer & l'estraindre.
 Il voy qu'Amour pour sa grandeur expresse
 Fait d'une Dame vne moins que bergere,
 D'une Bergere vne semi-Deesse.
 Et toutesfois de sa flefche legere,
 Il ne peut onc dompter la violente
 Qui le mesprise & s'en tient estrangere:
 Mais s'il fait tant, ores qu'elle est absente,
 Qu'elle ayt plaisir que ma foy perseuere,
 Mesme l'hiuer me sera printeuer,
 Et me verray content en mon attente.

LA commençoit la vermeille compagne
 Du vieil Titon à faire espanour
 Cent mille fleurs par chacune campagne,
 Et voyoit on les estoiles flar
 Vers occident pasles & sans couleur,
 Et du beau iour le monde s'esiouir.

Le long ennuy de mon triste malheur
 Auoit desia fait payer à mes yeux
 Le dur tribut de larmes & douleur:

Et moy vaincu de travail soucieux
 Sentois à moy retourner mes pensees
 Et de repos me faire ambitieux.

Quand celuy Dieu qui les a dispensees
 Du bas desir des choses de la terre,
 Dont elles sont, là, mal recompensees,

Pour

Sortit de moy s'en allant ailleurs querre
 Nouveau triomphe, & me laissa en paix,
 Pour me liurer apres plus forte guerre.

Alors le somme ayant vn voile espais,
 D'obscur oubli mit fin à mon veiller,
 Et donna cesse au mal dont ie me pais.

Mais le destr, qui ne fait sommeiller,
 De ce court bien ayant deuil & enuie,
 Nouveau travail me vint appareiller,

Et m'amena celle pour qui la vie
 Seule m'est chere en ces terrestres fanges,
 Et qui au ciel me guide & me conuie:

Celle de qui les supremes louanges
 Voudrois chanter en si claire buccine,
 Qu'on l'entendist des regions estranges.

Celle qui est seule source & racine,
 De mon bon heur, s'il me doit aduenir,
 Et qui mon mal ordonne & predestine.

Quand ie la vy, nul autre souuenir
 Me demoura, fors de larmes esprendre,
 Et me sentis vn marbre deuenir.

Là commençay viuement à entendre
 Comme lon meurt du bien inesperé,
 Et dy ainsi sans longuement attendre:

Ha seul espoir du cœur desesperé,
 Que dieu cruel des amis ennemi
 M'a si long temps de vostre œil séparé.

Ces mots à peine eus- ie dit à demi
 Qu'elle, rompant mes dits & son silence,
 Me dit, ô cœur de feinte trop ami,

Où est le nœud de ta beneuolence,

Que

Que tu disois assez ferme & estraint,
Pour faire au temps & à mort violence?

Où est la foy du vouloir non contraint,
Prouuee en feu de si vaine estincelle,
Que tu deuois auant luy estre estaint?

Donc a ton cœur consenti que de celle
Qui l'esleuoit à honneur & clarté,
Le retirast affection nouvelle?

Donques changee est en legiereté
Ta forme emprise, & honneste seruiçe
Deuenu vile & serue liberté?

Et pour couvrir la coulpe & malefice,
Tes yeux, ta langue, & tes mains fuy vser
De plus courtois que receuable office.

Va de tes dits & escripts abuser,
Et de tes pleurs, vne moins congnoissante,
Qui mieux les sâche ou croire ou excuser:

Trop m'est ta fraude aperte & paroissante,
Et la vapeur de ton feu qui reluit,
Que peu de temps fera voir perissante:

Vne autre donc en esclaire à sa nuict,
Et de ma longue & honneste esperance
Cueille l'ingrat & non durable fruit.

Tost se verra l'erreur & l'ignorance
Tumber à terre, & s'esleuer aux cieux
Le desir iuste & la perséuerance.

Doux me sera ton mal pernicieux
Pour ce bien seul qui te fera blasmer,
Ce qui t'est or cher & delicieux.

Te voir en peine, elle vn autre estimer
T'enseigneront le differant vsage

Du

Du vray au faux, du bien ou mal aymer.

Là se taisant destourna son visage,

Plein d'un rassis, mais vigoureux, semblant,

Laisant au mien de mort signe & presage.

I auois esté mieux vn tronc ressemblant,

Qu'un homme vif durant son long parler,

Et ne mouuois rien que le cœur tremblant.

Mais la voyant si prompte à s'en aller,

A ce besoin sceut ma peur se restraindre,

Et mon audace à mon deuil s'egaler:

Et comme on voit embrasser & estraindre

Vn arbre au lierre à feuille tousiours verte,

Ainsi l'osay-ie arrester & contraindre.

Et dy, Madame, au moins me soit ouuerte

Briue audience & ne vous interdites

Le bien d'ouïr verité descouuerte.

Pas n'est estainte, hélas, comme vous dites

La flamme esprise au soleil reluisant

De vos beautés & celestes merites:

Ains est tousiours nouueau feu produisant,

De tel effect & en telle frequence,

Que leur grand nombre à eux mesme est nuisant,

Et trop heureuse & longue est la sequence.

EPIGRAMMES.

Pris de Claudjan, d'un vieillard d'au-
pres Veronne.

O BIEN heureux qui a passé son aage
Dedans le clos de son propre heritage,

Et

Et n'a de veue eslongné sa maison
 En ioues aus, & en vieille saison,
 Que d'un baston & du bras fecours,
 Va par les champs où ioune il a cours,
 Les siecles longs pas à pas vacontant
 Du tect champestre où il est habitant.

Nul accident d'incoustante fortune
 Luy a monstré sa fureur importune,
 Ny n'a esté par peines & dangers
 Sa soif estaindre aux fleuves estrangers.

Il n'a senti siquam le fruit des armes
 La froide peur des assaux & alarms,
 Ne marchandant & expérimenté
 D'estre en la mer des ondes tormenté,
 Et de proces n'ouï onques le bruit
 Qui empeschast de son oyle le fruit:
 Mais tout rural & simple exercé
 A peine a veu la prochaine cité,
 Se contentant loing de voir & de tour
 De voir à plein le beau ciel tout au tour.

S'il faut nombrer quelque temps, le bon bonano
 Ne compte point par les Consuls de Romane,
 Mais seulement congnoist les ans passés.
 Aux fruits qu'il a d'an à autre amassés.
 Quand son iardin vert & fleuri devient
 Il congnoist bien que le Printemps revient,
 Et aux fruits meurs l'Automne il certifie
 Voylà son art & sa Philosophie,
 Il voit leuer & coucher le soleil
 Au mesme lieu de son somme & sommeil,
 Et est le dos du rustique sejour

Son Zodiaque où mesure le iour:
 Tel chesue est or' aux champs grand & superbe
 Qu'il luy souuient auoir veu estre en herbe,
 Et les forests a veu plantés nommes
 Qui quant & luy sont vieilles deuenues,
 Non plus congnoit sa voisine Veronne
 Qu'il fait Memphis que le Nil enuironne
 Et tant luy est le prochain lac de garde
 Que la mer rouge, & d'y aller n'a garde.
 Ce neanmois le temps & ses efforts
 N'ont affoibli ses membres sains & forts
 Et ses neueux voyent en l'age tiers
 De leur ayeul les bras durs & entiers
 Vn autre donc aille voir Hyberie
 Ou plus s'il veut, car ie tiens & parie
 Que ce vieillard, qui ne veut qu'on le voye,
 Plus de vie a qu'un autre & plus de ioye.

Translation d'un epigramme

de Catulle,

Si n'est à l'homme aucun contentement
 De ramener en son entendement
 Ce qu'il a faict honnestement & bien,
 Quand il se sent n'estre coupable en rien,
 N auoir iamais rompue & violée
 Sa sainte foy, ny pris à la volée
 Des dieux hautains l'immortel tesmoignage,
 Pour à autruy dresser quelque dommage,
 Certes Catulle à bien bonne raison
 Peux tu attendre auoir longue saison
 Beaucoup de bien & ioye appareillée

De ceste amour penible & travaillée
 Car tous les biens dont de volonte bonna
 Peuvent user enuers vne personne
 Tous les humains en parole ou effects
 Par toy Catulle ont esté dits & faits
 Qui, las, sont tous perdus & oubliés
 Du cœur ingrat où les as employés.
 Parquoy voyant l'estat de ton affaire,
 Que veux tu plus s'te pendre ou te deffaire
 Que ne prens tu cest arrest & propos
 De te restreindre & remettre en repos,

Cessant de vüger en misere importune
 Malgré le ciel & la triste infortune
 Vne amitié longue & de telle sorte
 A soudain rompre est difficile & forte
 Bien forte elle est : mais comment que tu face,
 Si faut-il bien que du tout t'en defface
 Autre moyen d'eschapper tu n'as point
 Il faut sur toy vaincre & gagner se point
 En cest endroit faut monstrier ta vertu,
 Puisses le faire ou ne le puisse tu
 O Dieu du ciel, si c'est vostre nature
 D'auoir pitié, & saü creatora
 En la mort mesme & extreme decours
 Donnas tes onc audience & secours
 Soit or' vostre ail sur moy pour arreste
 Et si ma vie innocente a esté,
 Veuillez oster mon esprit foucieux
 De ceste peste & mal pernicieux
 Lequel entrant en mes os pen a pen
 Si bien espoindre & saisir les a pen

Que

Que

Que comme vn homme hebeté de ses sens
 Plus de lieffe en mon cuer ie ne sens
 Las! maintenant requeste ne vous fais
 De son amour comme i'ay autre fois,
 Ne qu'elle veuille au deuoir satisfaire
 D'un seul ami, ce qu'elle ne peut faire.
 Je ne veux rien fors seulement querir,
 De ce seul bien ie vous veux requerrir,
 Deliuerez moy, ô dieux de ce grand fait
 Pour mon merite & poir tous mes biensfaits.

E P I S T R E S.

Responce des filles de Madame demeurées
 à S. Germain, aux lettres du S. de la Vigne.

Le grand vent dont vous vous plaignez,
 Ainsi que vous la nous priez,
 Si froid qu'il vous gardoit d'escrire,
 Nous a bien donné de quoy rire.
 Aussi ont les nez que vous dites
 Auoir mesures si petites
 Qu'il n'estoit rien par les campagnes,
 Si camus qu'estoyent nos compaignes,
 Dont trouuant les nostres entiers,
 Nous nous tenoient plus volentiers
 Au seiour, ne sentant icy
 Nul mal, fors la peine & soucy
 Que ce froid moleste & indigne
 Ne gele les nez & la vigne.
 Au reste tant de bien auons

Que

Que compter ne les vous faisons
 Car leur grande diuersité
 Y met trop de difficulté.
 Suffise vous que nous regnons
 En ce lieu, & nous promenons
 Iusques dans le parc bien auant,
 Sans viser qui marche deuant,
 Qui va lentement ou qui court
 Car chacune à soy fait la court,
 Et sans plainte ou querimonie,
 Sans respect ne cerimoniaie,
 Chacune se tient pour maistresse,
 Bien qu'icy est vne Princeesse
 A qui auons bien congnoissance
 De deuoir toute obeissance:
 Mais elle a tant d'humanité,
 Qu'elle nous laisse en liberté,
 De laquelle vsant sous son ombre,
 Nous auons passetemps sans nombre,
 Et pour les prendre plus diuers,
 Nous mettons à faire des vers
 Aussi froids & aussi gelés
 Que les nez dont vous nous parlez,
 Mais venant de nostre deuis,
 Tels quels sont faits à l'improuis,
 Ils vous doyuent aussi chers estre
 Que s'ils venoyent de main de maistre:
 Car si mieux en sauions ouurer,
 Et mieux en pourrions recouurer,
 Et n'aurions alors plus de cure
 Qu'autre que vous en fist lecture,

Là où maintenant auons peur
 Qu'au loing en sorte la vapeur,
 Et clos ne les puisiez tenir,
 Ains en veniez entretenir
 Nos filles à qui plus ne chaut
 Du froid pres d'un feu bon & chaut
 Mais leur œil n'est point étranger,
 Pour elles n'y a nul danger,
 Pourueu que vostre soing pouruoie
 Que Madame point ne les voye
 Car trop grand deuil en receurions,
 Et d'icy mesme rougirions
 Entendant que ceste ignorance
 Fust venue à la congnoissance
 De ses yeux diuins & celestes,
 A qui par trop feroient molestes
 Les erreurs de si basse lettre
 Où la fin il est temps de mettre.

A Diane ma niece.

Ie n'eus, Diane, onc à ma fantasie
 De voir la Grece & passer en Asie,
 Puis retourner, comme assez d'autres font,
 Ma soif estaindre au Nil large & profond,
 Encores moins de siryure vn Magalan
 Outre le cours du soleil, & de l'an,
 Et me commettre à la merci de l'onde
 Pour commander à quelque nouveau monde.
 I'ay m'eux aimé au coin d'une maison
 Du ciel apprendre & l'ordre & la raison,
 Et nauigeant entre livres & cartés,

En

En vn clin d'œil voller iusques aux Parthes,
 Que tournoyant la terre pas à pas
 Voir tout le monde & ne l'entendre pas:
 I'ay mieux aymé sans bouger de nos ports
 Louer des preux les faits & les rapports,
 Qui par grandeur des peines soustenues
 Ont descouuert des terres incongnues,
 Qu'en effroumant leurs travaux & dangers
 Me voir chargé de tresors estrangers.
 I'ay eu si peu mon esprit agité
 D'ambition & curiosité,
 Qu'on ne m'a veu ne gueres tracasser
 Ny guere entendre à rentes amasser:
 Et quand i'eusse eu autre inclination,
 Assez y a en ceste nation,
 Sans discourir d'un à autre hemisphere,
 Dequoy trop plus qu'à mes vœus satisfaire
 Ceux qui en ont la supreme puissance,
 M'ont veu pres d'eux quasi dès leur naissance,
 Mis de la main (qui ne m'est peu de gloire)
 Du grand François d'eternelle memoire.
 Eusse-je sceu à degré aspirer
 Qui de tels Rois ne se peut esperer?
 Mesme attendu que de leurs bontés grandes
 Ils ont souuent preueni mes demandes
 Mais ie me suis d'un chemin contenté
 Plain & non haut & bien peu frequenté,
 Laisant monter aucuns qui de mon temps
 A plus de biens se trouuent moins contents,
 Tousiours cherchans nouueau tiltre & honneur:
 Mais c'est leur coulpe & non point du donneur,

Qui peut guerir ceux qui luy font service
 De poureté & non point d'auarice,
 Plus a celuy qu'on urge meriter
 Beaucoup de biens sans l'en voir heriter,
 Que le bien grand, qu'on tient de voix commune
 Inferieur à sa haute fortune.

Ces biens icy, où tous sont si taschans,
 Viennent sans reigle aux bons, & aux meschans.
 Vn sot en peut & vn sage homme auoir,
 Vn ignorant & vn de bon sauoir,
 Ainsi qu'il plaist au sort les departir,
 Et ie voudrois pour heureux me sentir
 Qu'il pleust à Dieu, d'où les vrais biens procedent,
 M'en ottroyer de ceux que ne possèdent
 Nuls vicioux ny ne sont dispensés,
 A cœurs malins, ne cerueaux insensés,
 Et sans lesquels d'hommes n'auons que l'ombre.

D'où vient mon Dieu que lon voit si grand nombre
 De forts, de sains, de beaux, & bien en point
 Et de bien sage on n'en voit quasi point?
 Ny qui bien sache en veuant comparoistre
 Le vray du faux discerner & congnoistre?
 O treshaut Dieu, n'eust il pas mieux valu
 (Si ta bonté en ce point l'eust voulu)
 Que les humains de ta propre main faits
 Eussent esté tous sages & parfaits?
 T'a il semblé que ce fust plus à toy
 De dignité, d'estre monarque & Roy
 D'infinis sots, & d'un peuple ignorant,
 Que d'un qui fust les vertus honorant?
 Tant plus vn Prince est sage & de grand prix,

Plus

Plus a de gens nobles & bien appris,
 Et à plus cher qu'on voye en son palais
 Hommes d'honneur que troupe de valets:
 Vn chef de guerre a bien plus de plaisir
 De voir son camp, s'il a loy de choisir,
 Tout de soldats le deuoir bien faisans,
 Que commander à vn tas de paisans.
 Et toy seigneur, grand Dieu des exercices,
 Te fers icy de bandes desconfites
 Sans discipline, & qui te font la guerre,
 Tenant les champs au milieu de la terre.
 Mais ô moy fol sur tous & indiscret
 Qui mets la bouche en ton diuin secret,
 Et cherche enclorre en vaisseau corruptible,
 Mer si profonde & incomprehensible,
 Assez me soit de vous faire priere,
 Esprits issus de l'essence premiere,
 Seuls iouissans de sa felicité
 S'il vous desplaist de nostre infirmité,
 Et si du tout alienés vous n'estes
 Par nos deffauts de nous & nos requestes,
 Qui en ce propos vous veillez aspirer
 A mon escrit y daignant inspirer
 Vn peu du vostre, a fin qu'à vne ouuerte
 Il puisse voir verité descouuerte,
 Pour faire entendre à tout le moins aux miens
 La difference & des maux & des biens,
 Et comme ils sont l'autre en l'un desguisés
 Pour imposer mesme aux plus aduises:
 Car ce saouir sans autre art & estude,
 Est le chemin de la beatitude.

ENIGMES,

En façon de Prophetie.

S'IL est permis de croire fermement,

Que par les corps, qui sont au firmament,

Humain esprit de soy puisse aduenir

A prononcer des choses à venir,

Ou si lon peut par fureur fasidique

Sans art ny sort auoir sens Prophetique,

Tant que lon iuge en assure discours

Des ans lointains la destinee & cours,

Je fais sauoir à qui le veut entendre,

Que cest huer prochain sans plus attendre,

Voire plus tost en ce lieu où nous sommes,

Il sortira vne maniere d'hommes

Las du repos, & faschés du sejour,

Qui franchement iront, & de plain iour,

Suborner gens de toute qualitez

A differents & partialitez

Et si voulez les croire & escouter,

Quoy qu'il en doye aduenir & couster,

Ils feront mettre en debats apparens

Amis entre eux & les proches parens:

Le fils hardi ne craindra l'impropre

De se bander contre son propre pere,

Mesme les grands de nobles lieux saillis

De leurs subiets se verront assaillis,

Et le deuoir d'honneur & reuerence

Perdre pour lors tout ordre & difference,

Car ils diront que chacun à son tour

Doit aller haut & puis faire retour:

Et sur

Leu de la Pau
me.

Les faiseurs
de parties.

Les ioueurs.

Le change-
mēt de lieu.

Et sur ce point aura tant de meslees,
 Tant de discours, venues, & allees,
 Que nulle histoire où sont les grands merueilles
 Ne fait recit d'estmotions pareilles:

Lors se verra maint homme de valeur
 Par l'esguillon de ieunesse & chaleur,
 De croire trop ce seruent appetit
 Mourir en fleur & viure bien petit:
 Et ne pourra nul laisser cest ourage,
 S'il y a mis vne fois le courage,
 Qu'il n'ayt empli par noises & debats
 Le ciel de bruit, & la terre de pas.

Alors n'auront non moindre authorité
 Hommes sans foy que gens de verité:
 Car tous s'iyuront la creance & l'estude
 De l'ignorante & sottie multitude,
 Dont le plus lourd sera receu pour iuge.
 O dommageable & penible deluge,
 Deluge dy-ie, & à bonne raison,
 Car ce trauail ne perdra sa saison,
 Ny n'en sera deliuree la terre,

Iusques à tant qu'il ne sorte à grande erre
 Soudaines eaues, dont les plus attrempés
 En combattant seront pris & trempés,
 Et à bon droit, car leur cœur addonné
 Ace discord n'aura point pardonné

Mesme au troupeau des innocentes bestes,
 Que de leurs nerfs & boyaux deshonestes
 Il ne se fait, non aux dieux sacrifice,
 Mais aux mortels ordinaire seruice.
 Or' maintenant ie vous laisse à penser

Les arbitres.

Le naquet.

Les sueurs.

Les raques.
tes.

Comment

Comment le tout se pourra dispenser,
 Et quel repos en noïse si profonde
 L'esteuf. Aura le corps de la machine ronde,
 Les plus heureux qui plus d'elle tiendront,
 Moins de la perdre & gaster s'abstiendront,
 Et tascheront en plus d'une maniere
 A l'asseruir & rendre prisonnier,
 Les fosses des ieux. En tel endroit que la poure deffaitte,
 N'aura recours qu'à celui qui l'a faitte,
 Et pour le pis de son triste accident
 Le clair soleil ains qu'estre en occident,
 L'airra espandre obscurité sur elle
 Plus que d'eclipse ou de nuit naturelle,
 Dont pour vn temps perdra la liberté,
 Et du haut ciel la faueur & clarté,
 Ou pour le moins sera seule & deserte,
 Mais elle auant ceste ruine & perte
 Aura long temps monstré sensiblement
 Vn violent & si grand tremblement
 Que lors Ethna ne fut tant agitee,
 Quand sur vn fils de Titan fut ictee,
 Et plus soudain ne doit estre estimé
 Le mouuement que fist Inarimé,
 Quand Typhoeus si fort se despita
 Que dans la mer les monts precipita,
 Ainsi sera en peu d'heure rangee
 A triste estat, & si souuent changee,
 Que mesme ceux qui tenue l'auront
 Aux siruenans occuper la lairront.
 Lors sera pres le temps bon & propice
 De mettre fin à ce long exercice,

Car

Car les grands eaves dont oyez deuifer
 Feront chacun la retraitte aduifer:
 Et toutesfols auant leur parlement,
 On pourra voir en l'air apertement
 L'aspre chaleur d'une grand' flamme essorise,
 Pour mettre à fin leurs eaves & entreprise.

Le feu qu'on
 fait pour se
 rafraichir.

Autre.

SEIGNEUR de qui le clair entendement,
 Exercité en science profonde,
 A cest honneur par le consentement
 Des plus sauans qu'il n'est chascun en ce monde
 Dont proprement s'il luy plaist ne responde
 Si seruiteur iamais ne vous roqueste
 Dont vostre ottroy l'attente ne vainquite
 Je vous suppli dire lequel des hommes
 Deuant son pere & sa mere a fait
 L'entens viuans en ce temps au monde.

ESTRENE S.

EN lieu de may, de dorure ou de baïfne,
 A ce matin premier iour de l'annee,
 Je vous enuoye un brin de guy de s'efne,
 N'estes vous pas richement estreneé,
 Ceste façon d'en donner n'est pas nec.
 De moy premier, les vieux Druides sages
 En presentoyent ce iour pour nous presages
 Ou qu'en ce guy tel signe fut compris,
 Puis que le glud se fait de ses feullages

¶

Que

Que vostre cœur du mien deust estre pris

Estrenes enuoyées au Damoiselles.

NE pouuant recouurer aux champs

Merciers, orfeures, ne marchands,

Ne rien en ces prochaines villes

Que choses trop lourdes & piles,

Pour estre si bien fortunées

Que de vous en voir estrenées

L'estois en vouloir & propos

De laisser ma main en repos,

Et sur le papier ne l'estendre,

Puis qu'à dons ne la vous puis tendre,

De peur de mettre en vos esprits,

Que ie desire à meilleur pris

Macquitter de paroles vaines

Que du deuoir de vos estrenes

A la fin vaincu du vouloir

Je pris vn iour à me douloir

Par escrit des rustiques lieux,

Par qui ie semblois dublieux:

Mais voyant trop croistre ma lettre,

Je laissay tout pour me remettre

A quand ie vous pourrois reuoir,

Aymant mieux vous faire sauoir

Present mes complaints diffusées

Qui absent vous estreuer d'excuses.

Toutesfois craignant que ce iour

Tardast trop pour mon long seiour,

Je me suis aduisé depuis

(Congnoissant que mieux ie ne puis)

Pour

Pour moy, non pour vous contenter, 19
 De quelque don vous presenter: 20 J
 Car bien que ne me sente auoir 21
 Grands biens, si ay-ie en mon pouuoir 22
 Vne chose non achetee 23
 Que voudrois qu'eussiez acceptee. 24
 Saluez vous que c'est: c'est moy mesmes 25
 Et que sur tous apres vous i'aymer 26
 Mais ce qui me peust desuoyer 27
 Cy deuant de vous enuoyer 28
 Rien de lourd & de mal tourné 29
 M'a de ceste offre destourné 30
 Mesinement que quand ie voudrois 31
 Autant que valoir ie voudrois 32
 Pour meriter d'estre aduoné 33
 D'un lieu de chacun tant loué 34
 Si serois ie apres bien deceu 35
 De ne m'y trouuer point receu 36
 Et quand bien receu ie serois 37
 De douter ie ne cesserois 38
 Laquelle de toutes à part 39
 En mon cœur auoit plus de part 40
 Veü que chacune a tant de bien 41
 Que le choix malaisé ie tien 42
 Et de telle aduenture offerte 43
 Qui rien perd fait trop grande perte 44
 D'autre part ne say comme à fix 45
 Pourroit seruir homme rassis 46
 Veü qu'on dit que pas peu ne fait 47
 Qui bien à vne satisfait. 48
 Ainsi me donnant peine mainte 49

Mou

Mon ambition & ma crainte,
 L'une me fait tout desirer,
 L'autre n'ose à rien aspirer:
 Par l'une à nulle estre ne puis
 Et par l'autre à toutes ie suis
 Si bien qu'entre desir & doutes
 En me perdant ie vous pers toutes,
 Si vostre faueur sans mon œuvre
 Me reconuant ne vous reconuies:
 Ce qui sera si vostre bande
 A soy mesme me reconmande,
 En recompense duquel bien
 Je ne vous souhaiteray rien
 Des dons que les cieux favorables
 Font aux Dames plus desirables:
 Car chacune est tant accomplie
 Que de rien les Dieux ne supplie,
 Sinon de rien ne vous offer,
 Car rien n'y sauroyent adiouster
 Fors la santé à vne ou deux;
 Dont autant qu'elles ie me deuls,
 Mais ils auroyent trop de reproche
 Si leur santé n'estoit bien proche.
 Au reste ie requiers celuy
 Qui en pareil iour qu'auons aduy,
 Au monde estant comme au vent
 Fut offert au temple tout nud,
 Que vous mes filles toutes six
 Il gard de maris circoncis.

CHAINS

CHANSONS.

PUIS que vivre en servitude
 Je me vois triste & dolent,
 Bien-heureux ie me repute
 D'estre en lieu si excellent:
 Mon mal est bien violent,
 Mais amour l'ordonne ainsi:
 Veuillez en avoir merci.

Vostre beauté sans pareille
 Ne doit prendre à desplaisir,
 Qu'à l'aimer ie m'appareille,
 Car mieux on ne peut choisir.
 Si i'ay par trop de desir,
 I'ay beaucoup de foy aussi,
 Veuillez en avoir merci.

Vous seule estes la fortune
 Qui mon heur v'aynesirant,
 Si vous m'estes opportune,
 Peu me chaut du demourant.
 Sans vous ie vis en mourant,
 Et m'est le iour obscurci,
 Veuillez en avoir merci.

Autre bien ne veux pretendre
 De mes plaintes & clameurs,
 Sinon que veuillez entendre
 Que c'est pour vous que ie meurs.
 En mes yeux n'a plus de pleurs,
 Et mon cœur est ia transi,
 Veuillez en avoir merci.

Si l'on portoit la pensee
 Au front, comme on fait les yeux,
 Ma voix seroit dispensee
 De son costé ennuyeux:
 Par vous mesme entendriez mieux
 Mon travail & mon souci:
 Veuillez en auoir merci.

Au cœur des bestes sauvages
 Rigueur loge proprement,
 Mais sur les humains courages
 Amour a comandement.
 Et toutesfois en torment
 Me tient le vostre endurci,
 Veuillez en auoir merci.

Plus cruelle & plus doutable
 L'on vous pourroit estimer
 Que nulle beste indomptable
 De la terre ou de la mer,
 Si vous laissez consumer
 Mon cœur en ce malheur cy:
 Veuillez en auoir merci.

Mais plus douce & plus aimable
 Amour vous fera nommer,
 Que la deesse amiable
 Qui print naissance en la mer.
 Si vous me voulez aimer,
 Et voir mon mal addouci,
 Veuillez en auoir merci.

Ce vous est peu de conqueste
 D'aller ma fin pour suyuant,
 Bien vous seroit plus honneste

Sauuer

Sauuer vn vostre seruant,
 Vn qui pourroit en viuant
 Vostre nom rendre esclarciz
 Veuillez en auoir merci.

Autre.

ET quel grand diable est cecy?
 Veut on que ie couche icy?
 Seray-ie encores long temps
 En ce maigre passetemps?
 Mynuit est pieça sonné.
 Par Dieu c'est bien promené:
 Je fay bien de leur vallet
 D icy trembler le grelet.
 Quelque autre monsieur est là
 Et ie chante fa, sol, la,
 Et fais icy du nies.
 Au moins dy que tu n'y es.
 Qu'au diable la nation,
 L'heure & l'assignation,
 Ny qui iamais y viendra
 Tant comme il me souuiendra
 De ce visage de bois;
 A Dieu belle ie m'en vois:
 Par Dieu vous n'aurez de l'at
 Moy ny ma guetterre, bran.

Cecy est sur la chanson des negres sur la
 guetterre: Se lo comano non me dan.

p =

Pour

Pour dire au luth en chant
Italien.

HE LAS mon Dieu, y a il en ce monde
 Mal ou ennuy dont on ayt congnoissance,
 Qui soit egal à ma douleur profonde?
 Helas mon Dieu si i' auois la puissance
 De declairer la peine que ie porte,
 Ce me seroit vne grande allegeance.
 Helas mon Dieu, pitié estes vous morte?
 Qui vous defend que mort ne me contente
 Puis qu' autre espoir ie n' ay qui me conforte?
 Helas mon Dieu, le temps de mon attente
 Se va passant comme songe & fumees,
 Et ma douleur est seule permanente.
 Helas mon Dieu, amie trop aimée
 Voyez vous point à mon deuil importable
 Vostre grand tort & foy peu estimée?
 Helas mon Dieu s' amitié perdurable
 D' ingrat oubli est mal recompensée,
 I' en ay la peine & autre en est coupable.
 Helas mon Dieu, qui sauez ma pensée,
 Soyez content que d' elle ie m' estrange,
 Mettant à fin l' œuvre mal commencée.
 Helas mon Dieu, si mon cœur ne la change,
 Faites au moins que mon œil mieux se garde
 De la chercher, & que plus ne s' y reнге.
 Helas mon Dieu si ma mort tant luy tarde,
 Ordonnez luy qui apres ma sepulture
 Tard repentie elle entende & regarde
 Que plus ma foy que sa cruauté dure.

Autre.

Autre.

M O N Dieu que i'ay de mal.
 Mon ami m'a laissée,
 Et d'un suis pourchassée
 Qui n'est point son égal.
 Mon ennuy principal
 Apres m'estre abusée
 Est me voir accusée
 D'aymer cest animal.
 Car mon cœur partial
 Tient sa foy conseruee
 Pour colonne esleuee
 Et pour arc triomphal.
 C'est l'ordre general
 De voir vne affetee
 Se trouuer mieux traittee
 Qu'une ayant cœur loyal.
 I'ay faict vn souspiral
 De ma flamme cachee,
 De ma bouche assèchee,
 Qui n'a plus de coral.
 Mon œil fut le portail
 Par où elle eut entree:
 Or' de pleurs suis outree
 Dont il est le canal.
 Trop me fut liberal
 Le fils de Cytheree
 De sa fleiche tirée
 Pour mon malheur fatal.
 Qu'il cherche autre vassal,

Autre ame martiree
 Je me suis retiree
 Loin de son tribunal.
 A Dieu dansé, à Dieu bal.
 Ma ioye est acheuee,
 Plus ne seray trouuee
 En masque à carneual.

Pour la Guiterre.

IE ne veux point de trop volage amie,
 Ny ne la veux aussi trop endormie.
 L'une a tousiours nouueaux amis en mue,
 Et l'autre point assez ne se remue.
 La Dame qui l'honneste ami refuse,
 Non point l'ami, mais elle mesme abuse.
 Telle est facheuse, & fait la rencherie,
 Qui sans pourchas se verroit bien marrie.
 Soit que plaisir on preigne ou qu'on labore,
 Qui plus en prend & plus luy en demeure.
 Il n'est pas dit pour auoir vne femme,
 Qu'on soit exempt de l'amoureuse flamme:
 Ny n'est raison pour vn mari qui tanse
 Que d'autre ami on perde l'accointance.
 La loyauté à dire est bien iolie,
 Mais de l'auoir c'est vne grand folie.
 Ami cocu, veux tu que ie te die,
 Ne fay entendre à nul ta maladie.
 Car si ta femme vn coup est descouuerte
 Elle voudra le faire à porte ouuerte.
 Estre cocu n'est point mauuaise chose,
 Qui quelque mal d'ailleurs n'y presuppose.

Mais

Mais il n'est rien si bon & sans offense
 Qui ne soit mal, si mal estre on le pense.
 Malheureux est qui malheureux cuide estre,
 Et seul heureux qui tel se veut congnoistre.
 Faites que peine & le travail me plaise,
 Si j'ay repos ie suis mal à mon aise.
 Faites que d'art & labour ne me chaille,
 Je seray mal s'il faut que ie travaille.
 Mante chose est à l'un delicieuse,
 Qui à l'autre est dure & pernicieuse.
 Que sert d'auoir belle femme & polie
 A qui s'en fache & s'en melancolie?
 Et dequoy nuit la laide & mal apprise
 A qui la tient pour belle & pour exquisse?
 I'estime bon ce qu'on aime & pourchasse,
 Et mauuais est ce qu'on refuse & chasse.
 L'opinion ostee hors de l'entente
 Toute chose est de soy indifferente.
 Ne mets donc rien de ta femme en ta teste,
 Ou ne te tien ny elle moins honneste.
 Ou t'estimant d'elle auoir vne tasche,
 Gardes toy bien au moins qu'on ne le fache.
 Le remede est à qui les cornes porte
 De les planter ailleurs de mesme sorte.
 Qui de s'amie a le bien qu'il desire
 Il fait assez, il ne luy fait rien dire.
 Et qui l'a eu & voit sa place prise,
 Le luy apprens de faire autre entreprise.
 Et qui au moins en a bonne parolle,
 Apprendra bien s'il est en bonne escolle.
 Qui rien n'en a, mette peine d'apprendre,

Où rien n'y a il n'y a rien à prendre.

Autre.

Si i'ayme ou non, ie n'en dis rien,
 Chacun en pense ce qu'il veut:
 Si l'amour me fait mal ou bien,
 Nul que moy ne s'en loue ou deult.
 Qui veut sçavoir ce qui en est,
 Il se travaille & me desplait.

Mon œil se dit, on a appris
 De chercher ce qui les cœurs poind,
 Quand bien donc i'en serois espris
 Tout seul ne le serois-ie point:
 Mais l'œil peut aller telle part
 Que le cœur bien loin se depart.
 Vn cœur bien ferme assez de fois
 Par vn œil a esté vaincu,
 Mais garent du mien ie me fois,
 Attaint n'en est ne conuaincu.
 Tel œil peut bien donner au cœur,
 Qui pourtant n'en est pas vainqueur.

Le cœur est souvent resueillé
 Par la puissance d'un regard:
 Si i'en suis aise ou travaillé,
 Ie n'en dymot, & Dieu m'en gard.
 Si i'ay moins de bien que de deuil
 Mon cœur ne croira plus à l'œil.

Autre.

Quand viendra la clarté
 Des amoureuses flammes,

Qui

Qui mette en liberté
Amans, aussi leurs dames:
Qui leurs pleurs tourne en ris,
Et ialoux bien marris.

Pleust à dieu qu'il fust dit
Que tous ceux qu'Amour presse
Eussent plus de credit
Chacun vers sa maïstresse
Que les facheux maris,
Et ialoux bien marris.

Et qu'on peust deposer
Vn qui tanse & mal traite,
Pour celuy espouser
Qu'on desire & souhaite:
Nos maux seroyent gueris,
Et ialoux bien marris.

Et si quelque obstiné
Disoit qu'il en appelle,
Iour luy fust assigné
Par deuant la plus belle
Qui soit dedans Paris,
Et ialoux bien marris.

Autre.

Io y l birondelle
Qui son chant
Renouvelle.

J'allay aux champs à la saison nouvelle,
Au temps qu'Amour les ieunes gens martelle,
Si me trouuay chez vne Damoiselle
Honneste & ieune, & gracieuse, & belle:

p s Maintien

Maintien auoit de Deesse immortelle,
 Dont fus esprits d'amoureuse estincelle.
 Amour me dit, prens accointance à elle:
 Si grand' beauté n'est iamais trop cruelle.
 Amour l'a dit, mais son cœur en appelle:
 Car congnoissant ma blesseure mortelle
 Elle se tient plus estrange & rebelle,
 Sa beauté croist & mon mal renouuelle:
 L'un me reboutte & l'autre me rapelle.
 Que pleust à Dieu estre de façon telle,
 Qu'à mon souhait ie deuinse hirondelle,
 Ie m'en irois au soir en sa ruelle
 Luy dire, amie entendez ma querelle,
 Le dieu Amour ma porté sur son aile
 Pour vous offrir seruitude eternelle,
 Et descouuir le mal que tant ie cele.
 Voudriez vous bien estre si criminelle
 Que me voir viure en mort continuelle?
 Ie ne croy point qu'au cœur d'une pucelle
 Il puisse auoir glaçon qui tant la gele
 Qu'elle desdist vn amant si fidelle.
 I'oy l'hirondelle,
 Qui son chant
 Renouuelle.

Autre.

QUE te sert, ami, d'estre ainsi
 Pensif, solitaire, & transi,
 Puis que tu as l'heur & l'adresse
 De seruir si belle maïstresse,
 Et de qui tu te peux vanter

D'auoir

D'auoir la veue & le hanter?
 Ce que tous nont point merité.
 Compagnon tu dis verité
 I'en voy le front & les cheueux,
 Mais tu la baisés quand tu veux.
 Ne me parles point de baisér,
 Mais de ta tristesse appaisér,
 Estant seür de sa grace bonne:
 Tu es à son gré la personne
 De la cour qui dansé le mieux,
 Tu es l'abime de ses yeux,
 Tant tu vas propre & bien en poinct,
 Tes presens ne refusé point,
 Que veux tu mieux en attendant?
 Mais tu la baisés ce pendant.
 Quant à moy ie ne congnois rien
 Qui me donne espoir d'auoir bien
 Ny de meriter vne amie:
 Ie n'entens lettre ny demie,
 Ie ne say sonner ne dansér,
 I'ay peu de bien pour m'aduancer,
 Qui est ce qu'on veult maintenant,
 Ie ne suis beau ny aduenant,
 Ie suis malheureux de tout poinct.
 Ouy si tu ne baisois point.

Villanesque.

Ie ne say que c'est qu'il me faust
 Froid ou chaud,
 Ie ne dors plus ny ie ne veille,
 C'est merueille

De

De se voir sain & langoureux,
 Je croy que ie suis amoureux,
 En quatre iours ie ne fais pas
 Deux repas,
 Je ne voy ne beufs ne charrue,
 J'ay la rue
 Pour me promener nuit & iour,
 Et fuy l'hostel & le sejour.
 Aussi il m'estoit grand besoin
 D'auoir soin,
 Qui auroit des danses le prix:
 J'y fus pris,
 E m'amusay tant à la feste,
 Qu'encores m'en tourne la teste.
 Je ne sçay ou le mal me tient,
 Mais il vient
 D'auoir dansé avec Catin:
 Son tetin
 Alloit au bransle, & maudit fois ie
 Il estoit aussi blanc que neige,
 Elle auoit son beau collet mis
 De samis,
 Son beau surcot rouge & ses manches
 Des dimanches,
 Vn long cordon à petits nœuds
 Pendant sur ses souliers tous neufs.
 Je me vy ietter ses yeux verds
 De trauers:
 Dont ie fy des sauts plus de dix,
 Et luy dis,
 En luy serrant le petit doigt,

Catin

Catin c'est pour l'amour de toy.
Sur ce point elle me laissa,
Et cessa
De faire de moy plus de conte:
I'en eus honte
Si grande que pour me boucher
Je fy semblant de me moucher.
Je l'ay veu vne fois depuis
A son huis,
Et vne autre allant au marché:
I'ay marché
Cent pas pour luy dire deux mots.
Mais elle me tourne le dos.
Si ceste contenance fiere
Dure quere,
A dieu grange, à dieu labourage,
I'ay courage
De me voir gendarme vn matin,
Ou moyne en despit de Catin.

Autre.

Q V I voulez mon amour reprendre
Et l'accuser de changement,
Deuez avoir besoin d'apprendre,
Vous mesme à aimer sagement.
Le dieu qui mon cœur sceut esprendre
Ne m'osta tant le iugement,
Que m'ayant de deux feux atteint,
Le premier demeurast estaint.
Les deux que j'ayme nè sont qu'une,
A mon desir constant & fort:

S'il

S'il y a difference aucune,
Elle est seulement en leur sort.

Il faut donc blasmer la fortune,
Qui fait contre amour son effort:
Et non moy à qui est osté
L'espoir non l'amour d'un costé.
Si i'ouure vn des yeux quand ie vise
A tirer aut but droit & bien,
Non pourtant le clos ie mesprise,
Car autant que l'autre il est mien.

Quand ma main à quelque œuvre est mise,
L'autre ne s'en lamente en rien:
Ainsi ne peut lon me blasmer
D'en prendre vne, & les deux aymer.

Autre.

Quelle peinc est plus dure
Que celle que i'endures
I'ay cherché la science
De prendre patience,
Mais ceste experience
N'a guerri ma blesseure.

Quelle peinc, &c.
I'ay voulu faire esprenue
D'entrer en amour neuue:
Mais tousiours ie me treuve
La premiere pointure.

Quelle peinc, &c.
Si vous sâviez, Madame,
La force de ma flamme,
Vous tiendriez à grand blasme

N'en

N'en auoir soin ny cure.

Quelle peine, &c.

Mais vostre grace exquisè,
D'un chacun tant requisè,
Ne daigne estre conquisè
D'humaine creature.

Quelle peine, &c.

Et si vous de fortune
Aymez personne aucune,
Cene peut estre qu'une
De celeste nature.

Quelle peine, &c.

Cela rompt l'esperance
A mon insuffisance,
De voir en sa puissance
Si heureuse aduenture.

Quelle peine, &c.

Si ce n'est qu'amour tende
L'arc qui pareil nous rende,
Car tous ceux de sa bande
Il fait d'une mesure,

Quelle peine, &c.

Les plus hauts il deprime,
Et les bas met en cime:
La richesse il n'estime,
Que de foy nette & pure,

Quelle peine, &c.

De ce bien ie pensè estre
Le plus riche & grand maïstre,
Qui au monde eust sçeu estre,
Sans à nul faire inuire.

Quelle

Quelle peine, &c.

Si cela vous contente,
 Je puis vivre en attente
 De voir en mon entente
 Vne fin briefue & seure.

Quelle peine, &c.

Lors d'amours poursuyvie
 Vous direz leur enuie,
 Comparee à ma vie,
 Estre basse & obscure.

Quelle peine, &c.

Ce pendant ma destresse
 Ne prendra fin ne cesse,
 Que par vous sa maistresse,
 Ou par la sepulture.

Quelle peine est plus dure
 Que celle que i'endure.

Autre.

Je veux aimer quoy qu'on en veuille dire
 Vn facheux m'a donné trop de martire
 Pour craindre plus de vouloir luy desplaire.

Je veux aimer.

Et mon esprit en amour satisfaire,

Je veux aimer.

Je veux aimer tant pour faire vengeance
 D'ingratitude & de mescongnoissance
 Que pour le bien & l'heur qui se presente.

Je veux aimer.

Et veux qu'un autre en amour me contente.

Je veux aimer.

Je

Le ne veux plus à vn estre asservie,
 Ny obeir, pouuant estre servie,
 Le ne veux plus si long temps esconduire,
 Je veux aimer

Qui me poursuit m'estime & me desire.
 Je veux aimer,

Le ne veux plus en si sotte science
 M'exerciter, comme est la patience,
 Plus tel remede à mes maux ie n'ordonne,
 Je veux aimer.

Ny ne le veux ordonner à personne,
 Je veux aimer.

Le ne veux plus que la melancholie
 Rompe mon cœur, & abbrege ma vie,
 Le veux guerir mon mal par le contraires
 Je veux aimer.

Fuyant celuy à qui trop i'ay steu plaire,
 Je veux aimer.

Le ne veux plus sous couleur apparente
 D'un feint amour viure si mal contente:
 Trop est l'amour chere, honneste, & gentille:
 Je veux aimer.

Pour rien souffrir de deshonneſte & vile,
 Je veux aimer.

De tel ami pretends estre servie,
 Qu'on ne pourra parler que par enuies
 Le l'ay pour moy choisi & desirable,
 Je veux aimer.

Car de l'aimer il ne m'est qu'honorable,
 Je veux aimer.

Et toutesfois si mon amour secrette

Touſiours ſera & ſi ſage & diſcrette
 Que i'en auray paiſible iouiſſance,
 Je veux aimer
 Long temps auant qu'on en ayt congnoiſſance,
 Je veux aimer,

Deploration du bel Adonis,

L A I S S E Z la verde couleur,
 O Princeſſe Cytheree,
 Et de nouvelle douleur
 Voſtre beauté ſoit paree,
 Plorez le fils de Myrrha,
 Et ſa dure deſtinee:
 Voſtre œil plus ne le verra:
 Car ſa vie eſt terminee,
 Venus à ceſte nouvelle
 Remplit toute la vallee
 D'une complainte mortelle,
 Et au lieu ſ'en eſtallee,
 Où le gentil Adonis
 Eſtendu ſur la roſee
 Auoit ſes beaux yeux ternis,
 Et de ſang l'herbe arroſee.
 Deſſous vne verde branche
 Aupres de luy ſ'eſt couchee,
 Et de ſa belle main blanche
 Sa playe luy a touchee.
 O nouvelle cruauté
 De voir en pleurs ſi baignee
 La Deeſſe de beauté
 D'ami mort accompagnee!

L'un

L'un est bleſſé, & transfix
 Aux flancs par beſte inſenſée:
 Et l'autre l'est de ſon filz
 Bien auant dans ſa penſée.
 Mais l'un ſa playe ne ſent,
 Perſonne ia treſpaſſée:
 Et l'autre a le mal récent
 De ſa douleur amaſſée.
 Toutefois de mort atteint
 Il n'a de rien empiree
 La grand' beauté de ſon teint
 Des Nymphes tant deſirée.
 Mais, comme vne roſe blanche
 De poingnante ongle touchée
 Ne peut tenir ſur la branche,
 Et ſur vne autre eſt couchée:
 Ainſi le piteux amant
 Tenoit ſa teſte appuyée,
 Comme il ſouloit en dormant
 Sur ſa maiſtreſſe ennuyée.
 Et ne fuſt le ſang, qui ſort
 De la partie entamée,
 Elle penſeroit qu'il dort
 A ſa grace tant aimée.
 Autant de ſang qu'il eſpand
 Deſſus l'herbe coloree,
 Autant de larmes reſpand
 La poure amante eſploree.
 Le ſang rougit mainte fleur,
 Qui blanche eſtoit autour nec:
 Et mainte eſt de large pleur

En couleur blanche tournée.
 Ce teint leur demourera
 Pour enseigne de duree,
 Tant que le monde sera,
 De leur grand' peine enduree.
 Là vindrent de tous les bois
 Oiseaux par grande assemblee,
 Monstrans à leur triste voix
 Combien leur ioye est troublee.
 Mais sur tout se fait ouïr
 La poure desesperée,
 Qui pour d'Adonis iouïr
 Se souhaite estre expiree.
 O denté trop cruelle!
 O vie trop obstinee!
 Làs, que n'ay-ie, ce dit elle,
 Vne fin predestinee?
 O demeure du ciel tiers
 Par moy iadis tant prisee,
 Combien, & plus volontiers,
 I'irois au champ Elisee.
 A la fille de Ceres
 Est ma ioye abandonnee:
 O qu'heureuse ie serois
 D'estre en sa place ordonnee!
 Vienne le grand rauisseur
 De l'infernale contree,
 Il pourra bien estre seur
 D'auoir faueur rencontree.
 Làs, que le ciel ne m'ottroye
 Pouuoir morte estre laïsee,

Aussi

Aussi bien que deuant Troye
 Il me souffrit voir blessée,
 Si ie peus lors estre ainsi
 Par dure playe offensee,
 Pourquoi ne peux- ie estre aussi
 Par mort de deuil dispensee?
 N'ayez plus sur moy d'enuie,
 Royne du ciel honoree,
 Puis qu' Adonis est sans vie
 Peu vaut ma portme doree.
 Làs, tant ne me contentois
 De me la voir adiugee,
 Comme heureuse me sentois
 D'estre en si bon cœur logee.
 Et vous poires chiens lassés,
 Bestes d'amour assuree,
 Sans Seigneur estes laissés,
 Moy sans ami demouree.
 Bien pourrez recouurer maistre
 Aimant la chasse vsitee:
 Et m'amour ne pourroit estre
 En autruy resuscitee.
 De course legere & prompte
 S'uyuez la beste lancee:
 Mais fortune, qui tout dompte,
 S'est plus que vous auancee.
 O violent animal!
 O fureur desaduouee!
 Comme osas tu faire mal
 A chose à Venus vouëe?
 Comme ne peut s'appaiser

Ta dent par ire accrochee,
 Venant atteindre & baiser
 Beauté des Dieux approchee?
 Et vous, ami, trop espris
 De vostre force esprouuee,
 Si mon conseil eussiez pris
 Mieux ie m'en fusse trouuee.
 Cerfs, Dalns, & bestes fuyantes
 Estoyent mieux vostre portee,
 Que les fieres & bruyantes,
 Qui m'ont tant desconfortee.
 Qu'auiez vous à faire queste
 D'autre proye pourchassée?
 Estoit ce peu de conqueste
 De m'auoir prinse & lassée?
 Ainsi faisant triste plaints
 Cypris d'espoir desnuée,
 Leua ses yeux d'humeurs pleins
 Vers le clair ciel sans nuée:
 Et vid le soleil couchant
 Mettant fin à la iournee:
 Si fit vn soupir tranchant,
 Et vers le mort s'est tournée,
 Disant : làs, l'heure est venue,
 Que toute chose créée,
 De sa peine soustenue.
 Dormant sera recreée.
 Mais pour moy les iours & nuits
 N'ont point d'heure disposés.
 A terminer mes ennuis
 Et me trouuer reposee.

Au

*Au son de ses cris indignes
 Respond Echo tourmentee,
 Et mesmes ses deux blancs Cygnes
 Chançon piteuse ont chantees.
 Mais voyant l'obscur nuict
 Estre ià presque arrivee,
 Ont doucement & sans bruit
 Leur maistresse en l'air leuee.
 Plus elle approche des cieus,
 Plus tient la teste baïsee
 Et eust volontiers ses yeux
 Et sa veuë en bas laïsee.*

Epigramme.

*CHATELUS donne à desjuner
 A six, pour moins d'un carolus:
 Et Iaquelot donne à disner
 A plus, pour moins que Chatelus.
 Apres tels repas dissolus,
 Chascun s'en va gay & fallot:
 Qui me perdra chez Chatelus,
 Ne me cherche chez Iaquelot.*

A Madamoiselle de Tallard, le iour
de ses nopces.

*OR est venu, apres nos longs desirs,
 Le iour propice à vos plus grands plaisirs,
 Le iour de vous si longuement sui,
 Qui vous a veu le premier dire ouy.
 Or sommes nous apres si longue attente
 Tous satisfaitz de vous voir si contente,*

Sentant le bien de vostre heur pretendu,
 D'autant plus grand que plus fut attendu:
 Non que de vous long temps n'ayons faitte
 Conclusion que vous estiez parfaite,
 Et que pour mieux fortunee vous rendre
 Il ne falloit rien ailleurs qu'en vous prendre:
 Dés vostre enfance eusmes bien ce presage
 Que le long temps & suscession d'age
 Pourroyent en vous bien des ans adiouster,
 Mais non des biens en vous mettre ou oster:
 Car qui vous vit en si ieune saison,
 D'autre ne fit à vous comparaison,
 Et confessa vous ensemble fleurir,
 Porter fruit meur, & fruit prest à meuir:
 Tant qu'il falloit pour louange assembler
 Tant seulement tendre à vous ressembler,
 Suyuant l'esprit si approchant de dieu
 Que des meilleurs tenoit le premier lieu,
 Et assembloit par celestes accords
 La bonne grace à la beauté du corps.

La cause donc dont nous restions
 Est le mesme heur dont pieça iouissons,
 De vous sauoir à part vous si contente
 Que vous euez preueu nostre attente:
 Mais nonobstant que vous congnaissiez bien
 Qu'à parfait ceil ne vous falloit plus rien,
 Si pensiez vous ce bien mal colloqué
 Si à autruy n'estoit communiqué.

Donques pour mieux encores vous parfaire,
 De vous falloit à vn autre part faire:
 De nature est l'üne perfection,

Et l'autre vient de vostre election:
 Mais le choisir trouuiez si difficile,
 Si peu d'esprits voyez en tant de mille
 Dignes de vous, qui pour le meilleur prendre,
 Ce grand plaisir vous voulustes surprendre,
 Aimant trop mieux vostre bien differer
 Qu'un simple mot follement proferer:
 Bien que le los seul à vous ie n'en donne
 Rendre il se doit au ciel qui tout ordonne,
 Et qui de vous auant vous cure auoit,
 Vous faisant ia telle que lon vous voit:
 Et qui non moins labourroit à former
 Homme qui peut à vous se conformer.
 Mais nul desir ny poursuite obstinee
 Eust peu haster l'heure predestinee:
 Le ciel soigneux à vous fauorisant
 Auoit esleu ce iour clair & luisant,
 Et disposé les astres plus insignes
 A doux aspects & amiables signes:
 Le beau soleil non plus couuert ne morné
 Chauffoit de taure & l'une & l'autre corne,
 Promettant bien que vostre concordance
 Pleine tiendroit la corne d'abondance:
 Sa sœur aussi, qui de luy prend lumiere,
 Bien qu'elle soit de changer coustumiere,
 Se trouuant lors au signe fortuné,
 Sous qui Auguste heurteusement fut né,
 Estoit tesmoin de l'honneur fauorable
 Que vous a fait la bonté perdurable
 Du Roy seul grand, victorieux, & iuste,
 Du Roy tout seul comparable à Auguste.

Demourez donc sous luy aussi long temps,
 Que ie vous perse estre tous deux contents,
 Et soit tout seul entre vous le discord
 Lequel des deux l'autre aime le plus fort.

Tallard parlant de foy.

PRESTE à combattre au lietz d'honneur venue
 Si rudement fut la breche assaillie,
 Que chose aduint non iamais aduenue,
 C'est qu'à Tallard sa parole est faillie,
 D'estre si tard sage d'une folie
 Et du hazard en ieu non vsité,
 Si par plaisir sa ioye est abolie
 Et s'elle en meurt ell' l'a bien meritée.

Contre vn mal disant.

MEMOIRE à mon solliciteur
 Qui prend à Paris mes pacquets,
 De m'enuoyer par ce porteur
 Vn couple de bons Perroquets,
 Qui sachent dire en leurs caquets
 Iniures de mille manieres,
 Prinſes des queux & des naquets,
 Et des plus ordes harangeres,
 Item deux Pies langageres
 Parlans non seulement François,
 Mais plusieurs langues estrangeres,
 Mesmement Basque & Escossois.
 La raison pourquoy ie le fois,
 Est pour sauoir d'un me defendre,
 De qui les parens autrefois

De

De ces climats on vit descendre.

Et ne faut point merueille prendre,
Ayant naissance ainsi sauvage,
S'il n'a en France scien apprendre
Vn seul propos de bon langage.

Il rythme, il deuise, il fait rage,
De chacun il va mal preschant
Mais si i'ay mes Oyseaux, ie gage
Qu'ils respondront bien à son chant.

L'un dira, va traistre meschant,
L'autre dira, il est fou
D'une bataille en se cachant
Comme vn Ours en terre enfou.

L'autre qui sera mieux ou
Dira des mots plus delicats:
O que ie seray resiouï,
D'ouir ainsi mes aduocats.

Car de moy ce n'est pas mon cas
De m'amusier à ces disputes,
Ie les laisse faire à vn tas
De ruffiens & vieilles putes.

Il y a pourtant belles buttes,
Et seroit bien mauuais archer,
Ou mal tirant des haquebuttes
Qui feroit faute à le toucher.

Et quand voudrois m'y attacher,
Ie say sans tesmoins & notaires
Meilleurs moyens pour le facher
Que libelles diffamatoires.

Il m'entend, les cas sont notoires:
Partant qu'il preigne autre moyen.

Car

Car en penes & escritaires
 Par ma foy il n'y entend rien.
 Et s'il est si homme de bien,
 Comme il veut par tout estre veu,
 Qu'il parle de son bec au mien,
 Car i'ay ma responce preueu.

Mais s'en derriere il va pourruer
 D'iniures, courroux, & despits,
 Mes oyseaux trouueront aduen
 Et dissent ils encores pis.

Graces à dieu.

N I E R ne puis, ô Roy du firmament,
 Que ie ne sente en mon cœur quelque flamme
 D'Amour, encor' qui peu à peu l'entame,
 Pour le soumettre à foy entierement:
 Mais estant plein d'un desir seulement,
 C'est de vous suyure & de corps & de l'ame,
 Ie luy resiste & say que nulle Dame
 N'a sur mes sens entier commandement:
 Ce neantmoins mes trauaux anciens
 Me font douter que ma force inconstante
 Ne se remette aux amoureux liens.
 Si ainsi est, soit au moins l'amour telle
 Qu'à uoir du monde, & du ciel ie me vante
 Le Roy plus grand & la dame plus belle.

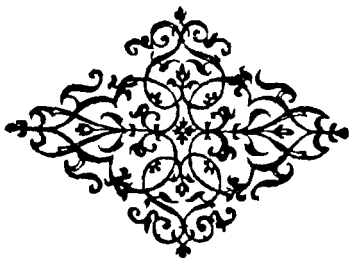
Melini

Melini ipsius cùm animam
exhalaret.

BARBITE, qui varios lenisti pectoris astus,
Dum iuuenem nunc fors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum, rapidaeque incendia febris
Qua potes infirmo fac leuiora seni:
Certe ego te faciam, superas euectus ad auras,
Insignem ad Citharæ sydus habere locum.

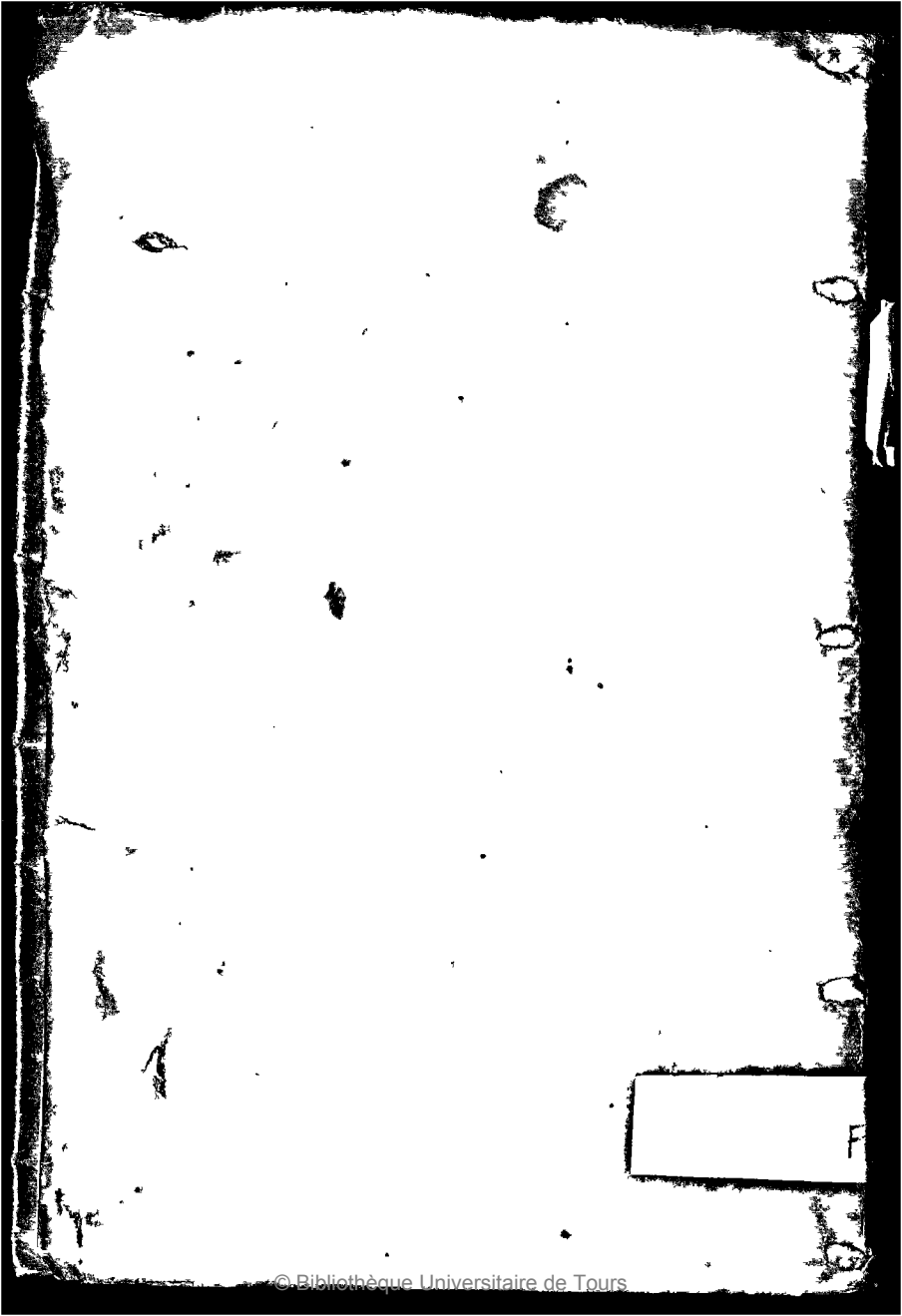
F I N.

U



1/1

1



F